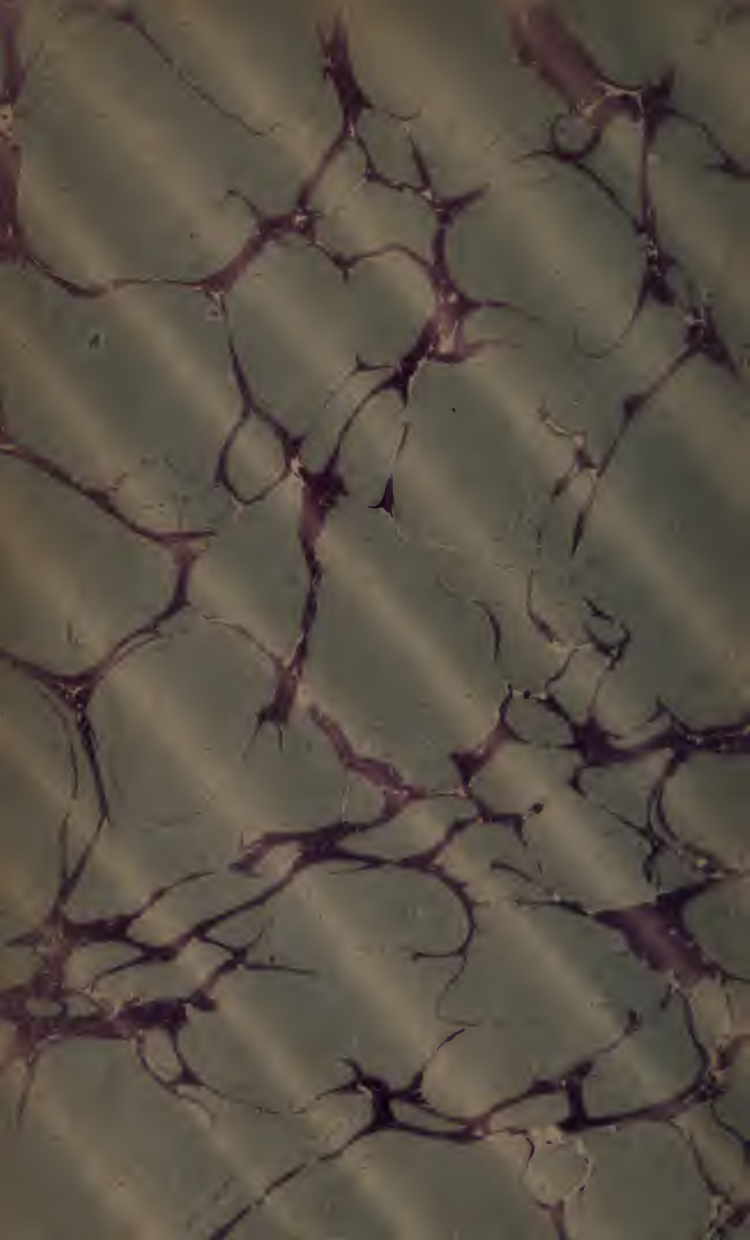

FANNY

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES
D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

ALGER. Étude	1 vol.
L'ALLEMAGNE EN 1871 — IMPRESSIONS DE VOYAGE	1 —
LES AMOURS TRAGIQUES	1 —
L'ART DE PLAIRE	1 —
LES AVENTURES DU BARON DE FÉRESTE. — COMMENT SE FORMENT LES JEUNES GENS	1 —
CATHERINE D'OVERMEIRE	1 —
LA COMTESSE DE CHALIS	1 —
DANIEL	2 —
UN DÉBUT A L'OPÉRA	1 —
FANNY	1 —
LE LION DEVENU VIEUX	1 —
DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU	1 —
LE MARI DE LA DANSEUSE	1 —
MÉMOIRES D'UN COULISSIER	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND	1 —
LES QUATRE SAISONS	1 —
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE	1 —
LE SECRET DU BONHEUR	2 —
SOUNA. Mœurs arabes	1 —
SYLVIE	1 —

THÉATRE

A COUP DE BOURSE (Étude dramatique)	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (comédie)	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 9900-1.

FANNY

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

AVEC UNE PRÉFACE NOUVELLE

NOUVELLE ÉDITION

32452
23/8/04

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
1881

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2244
F27F3
1881

Je suis certain que si Walter Scott et de Balzac avaient eu l'idée d'écrire leurs Mémoires, et surtout s'ils y avaient fidèlement consigné tout ce qu'ils pouvaient raconter d'intéressant au public au sujet de la composition de leurs admirables romans, nous seriens beaucoup moins exposés que nous ne le sommes, depuis vingt ans, à lire un grand nombre de livres mal faits, et les jeunes gens qui se destinent à la carrière littéraire, au lieu de disperser, comme ils le font, leurs forces et leur talent, s'émaciant et s'émasculant par des productions hâtives, et qui n'ont que des rapports excessivement éloignés avec la littérature, posséderaient enfin une sorte de grammaire qui leur enseignerait les éléments de l'art et leur éviterait de pénibles tâtonnements.

Je suis bien éloigné d'attacher à mes livres — même par modestie — l'importance que le monde entier accordera toujours aux œuvres des deux écrivains que je viens de nommer, mais je suis convaincu qu'il y aura, de tout

temps, quelque chose d'utile à apprendre, pour le public, dans les plus minimes productions de tout écrivain qui prend son art au sérieux. C'est à ce titre seul que je vais essayer — en mettant de côté le sentiment de répulsion que j'éprouve à l'idée d'entretenir le public de ma personne — de vider ici une question qui fit pas mal de bruit, il y a douze ans, dans les salons et le monde de la critique, et que j'aurais laissé dormir, avec tant d'autres qui m'intéressent plus que personne, si je n'en avais été dissuadé, très-peu de temps avant sa mort, par l'un de mes meilleurs amis, par Sainte-Beuve. Je veux parler des origines de mon premier roman, du livre auquel je dois d'être le peu — mais tout le peu — que je suis, de *Fanny*.

Lorsque je publiai cette première « étude, » qui devait m'attirer tant d'injures, et, par compensation, me faire tant d'ennemis — qui m'ont rendu service — la critique se fabriqua tout de suite une opinion sur sa provenance, opinion absurde et qui montre surabondamment combien les hommes forts, qui ont la prétention de nous apprendre notre métier, le connaissent peu. Cette opinion était que l'auteur du nouveau roman ne pouvait être qu'un « bon jeune

homme » à qui venait d'arriver « l'aventure du balcon », et qui, afin de s'en consoler vraisemblablement, n'avait rien eu de plus pressé que de la conter au public.

Je ne donnerai point ici les arguments psychologiques qui prouvent, jusqu'à l'évidence, que l'action — assez vilaine et ridicule — qu'on m'attribuait est tout simplement impossible. Cela me mènerait beaucoup trop loin et me ferait sortir, d'ailleurs, du ton de causerie que je veux conserver pour ces épanchements intimes. Le critique Rigaud — il en est mort depuis — régnait alors au *Journal des Débats* dans tout l'éclat de son pédantisme. Il ne se contenta pas de porter contre moi la sotte accusation mentionnée plus haut; il renchérit sur elle, disant qu'une pareille « histoire » ne pouvait avoir été inventée par un homme de lettres, que l'intuition ne pouvait aller aussi loin; puis, s'appuyant sur cette affirmation que ses immunités de critique ne l'autorisaient point à faire, il insinua méchamment que je n'étais même pas le héros de l'aventure — même pas!... — mais simplement le confident de ce héros, et son vengeur. Or, à l'époque où je publiai *Fanny*, au mois de mai 1858, je ne comp-

tais ni plus ni moins que trente-sept printemps, ce qui est un beau chiffre pour un « bon jeune homme ; » j'étais marié depuis douze ans ; j'avais enfin expérimenté la vie dans ce qu'elle a de plus sévère et de plus cruel.

Quant aux illusions qui font le supplice de l'amant de Fanny, je n'affirmerai pas que je ne les ai jamais partagées dans ma plus tendre jeunesse, mais je puis dire qu'elles étaient loin de moi le jour où j'écrivis la première ligne de mon livre. La vérité, c'est que l'aventure en question, prise dans son ensemble, dans ses déductions philosophiques et physiologiques, et dans sa logique, n'était jamais arrivée ni à moi, ni à personne que je connusse. Cela ne m'empêche pas de soutenir que le fait important du livre, le fait brutal, dégagé de tous ses détails, le fait qui devait seul déterminer le succès de la publication, en replaçant dans sa réalité la situation jusqu'alors déguisée — peut-être à dessein — de l'adultère, cela n'empêche pas, dis-je, que le supplice des amants adultères, c'est-à-dire le fond, la MORALITÉ de l'aventure, ne soit devenue une sorte de banalité, tant elle a dû souvent se reproduire. « C'est l'histoire de nous tous, l'his-

toire de tout le monde que vous nous avez racontée là, » me disait un jour le duc de Morny, qui en avait vu, dans sa vie, de bien des couleurs. « Je m'en flatte, » lui répondis-je avec toute l'immodestie dont je suis capable.

Et c'est pourquoi, sans doute, le public y a été pris.

Mais, parce que je repousse de toutes mes forces, comme je repousserais une accusation de lâcheté, l'imputation d'avoir, en publiant *Fanny*, divulgué l'aventure qui me serait arrivée conjointement avec une femme, s'ensuit-il que je prétende avoir tout inventé dans ce livre, n'avoir rien puisé, pour l'écrire, dans mon caractère, dans ma jeunesse, dans mes passions, dans mes habitudes, dans mes faiblesses? Evidemment non. Si le public, qui a de plus en plus la curiosité des coulisses de tous les arts, ne le sait pas, il est bon de le lui apprendre : l'art n'est pas la reproduction, mais l'interprétation de la nature; l'artiste n'est pas Dieu, quoique créateur, et, même lorsqu'il crée, il ne peut rien tirer que de lui-même.

Toute l'affaire, maintenant, entre le lecteur et moi, est de déterminer dans quelle proportion le fond, les caractères et les divers incidents de

Fanny ont été observés ou inventés; quels sont ceux de ces incidents qui m'appartiennent en propre; comment, pourquoi, à quelle occasion, l'idée du livre m'est tombée dans l'esprit, y a germé, s'y est développée. Je continue à croire qu'une telle recherche aura son intérêt, et ne nuira ni à l'avenir de mon œuvre, ni à moi-même. C'est pourquoi je vais l'entreprendre, sans rien dissimuler ni rien arranger.

Et d'abord, l'idée-mère.

Ici, je suis forcé, dès le début, d'entrer dans la voie des souvenirs personnels rétrospectifs.

Je ne sais pas très-pertinemment, c'est-à-dire par expérience — quoique je n'aie pas craint de me prononcer à cet égard dans quelques-uns de mes romans — ce que sont les mœurs, la manière de voir et de sentir et les passions véritables des derniers nés parmi les jeunes gens de l'époque actuelle. Les hommes de la génération qui vint au monde entre les années 1815 et 1830 me sont bien mieux connus : — j'en suis. — Nous avions, certes, nos défauts; mais nous avions aussi nos qualités. L'une des plus grandes — que les siècles futurs devront nous reconnaître, s'ils ont un peu de justice — c'était

l'amour des choses distinguées, le goût du « comme il faut » et de la distinction qui nous portait, grands et petits, à dédaigner dans nos amours — je ne dis pas « dans nos caprices » — les grisettes, chambrières, lorettes et fillettes nées sur les derniers confins du monde civilisé, pour rechercher exclusivement les femmes qui, par leur naissance, leurs habitudes et leur éducation, se rapprochant d'un certain idéal de grâce, de bienséance et de séduction, méritaient véritablement de nous attacher, comme le disait mon grand-père, « à leur char. »

Avant de mettre en œuvre « les grands moyens » pour posséder l'une d'elles, on se donnait la peine de lui faire la cour. Aujourd'hui, m'a-t-on dit, on se met cinq pour entretenir une drôlesse. Nous autres, nous aurions rougi à la seule idée de partager volontairement, même avec le pape, les faveurs d'une femme aimée. Il y avait cependant invariablement « un particulier » avec lequel il nous fallait compter, sans nous l'avouer : le mari. Mais habituellement nous trouvions le moyen d'éluder ce qu'il y avait de mortifiant pour nous dans cette situation. On nous faisait blottir, il est vrai, quand il rentrait le soir, un peu tard, dans le

fond d'une armoire; mais on venait généralement nous y tenir compagnie. Il abusait parfois de nous, selon l'usage des gens qui cherchent, dans la vie, à tirer le meilleur parti possible de toutes les positions, même de celles qu'on doit se contenter de soupçonner quand on sait vivre : nous regardant du haut de sa grandeur de mari, nous faisant faire ses commissions, que sais-je! peu s'en fallait souvent qu'il ne nous invitât à tirer ses bottes. Mais nous nous rattrapions de tous ces légers déplaisirs dans le tête-à-tête. Quoi qu'il en soit, même quand il ne nous inspirait pas de jalousie, il existait pour nous, non sous la forme du personnage ridicule de la comédie, mais comme un homme de qui nous dépendions, en quelque sorte, qui tenait dans ses mains notre bonheur, pouvait gêner nos rendez-vous, rompre notre liaison par une grossièreté ou par un drame, nous molester enfin, nous humilier, nous tracasser de mille façons.

Ainsi, dans ma jeune imagination, le mari, complément malheureusement obligatoire de toute liaison amoureuse, n'était pas encore un être terrible, sinistre; mais il n'était pas ridicule; il fallait compter avec lui.

Voilà un premier point acquis.

Passons au second.

Comme je traversais un jour le boulevard des Italiens, à la hauteur des Bains-Chinois, démolis depuis, je fus témoin d'une scène atroce, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Un homme grand, assez fort, d'une quarantaine d'années, dont la mise était élégante et la boutonnière ornée d'une rosette, rencontrant, à travers la foule, un autre homme qui faisait partie, bien évidemment, comme lui, de la classe des « gens comme il faut, » leva la main sur lui sans prononcer une parole et le souffleta rudement. Le battu, au lieu de riposter, comme tous les spectateurs s'attendaient à le voir faire, se contenta de croiser les bras, regarda fièrement celui qui le frappait, et, suivant en cela le précepte de l'Evangile, parut attendre que l'autre recommençât. Et l'autre de recommencer! Cela dura plus d'un quart d'heure. Plus les soufflets pleuvaient, et toujours sur la joue, et donnés à main bien ouverte, plus l'homme singulier qui les recevait, serrant les poings, serrant les dents, effrayant dans son stoïcisme, s'entêtait à ne pas les rendre. Quelques passants intervinrent enfin et parvinrent, séparant les deux hommes et les renvoyant dos à dos, à mettre fin à cette scène

de crocheteurs. Pour moi, qui désirais connaître le dessous des cartes, je cherchai dans la foule quelqu'un qui fût capable de me renseigner. Cela ne me fut heureusement pas difficile, car on était à l'heure de la sortie de la Bourse, et tous les indiscrets de Paris étaient là, avec les curieux. Le donneur de soufflets appartenait au monde de la haute finance et avait le bonheur d'être le mari de l'une des femmes les plus belles et les mieux posées de la bonne société.

L'autre, le malheureux qu'il avait si bien accommodé, était depuis vingt ans son ami intime. Comme on le pense bien, le dernier n'avait pas manqué de débaucher la femme du premier — lequel avait fini par tout apprendre *Inde iræ*. De là à se porter aux voies de fait dont je venais d'être témoin, il n'y avait que l'épaisseur d'une occasion. Et, malgré sa brutalité. — a cause de sa brutalité, — dans mon âme de jeune observateur, cet effrayant mari qui ne soufflait mot et frappait si fort venait de faire monter Georges Dandin de mille coudées. Le dénoûment de l'affaire, que je devais connaître plus tard, tout en n'enlevant rien au caractère de l'époux outragé, devait singulièrement racheter l'humilité, — par trop chrétienne, — de l'ami

intime. Il était membre d'un cercle aristocratique. Son aventure, aussitôt sue, y fit un bruit énorme. Le soir du même jour, le président du cercle le fit mander, lui dit qu'après la longanimité dont il avait fait preuve sur le boulevard, il ne pouvait plus faire partie d'une réunion de gens comme il faut, et que, en conséquence, il l'invitait à vouloir bien donner sa démission de membre du club.

Mais l'autre... toujours stoïque :

— Monsieur, répondit-il, des considérations particulières, de la nature la plus grave, et que je trouve inutile de vous faire connaître, m'obligent à me priver du plaisir de demander raison à la personne qui m'a insulté aujourd'hui. Mais entre vous et moi ces considérations n'existent pas. Vous venez de me parler sur un ton que je trouve offensant pour ma dignité, et vous m'en donnerez satisfaction.

Comprend-on maintenant comment, dans mon esprit, la situation de l'éternel trio — il est aussi vieux que le monde ! — du trio composé de la femme, du mari, de l'amant, bien loin de demeurer dans la convention, dans le poncif, comme il n'avait jamais cessé d'y être depuis que l'y avaient plongée, à la suite de Boccace,

les conteurs de la Renaissance, entrait enfin dans la réalité? L'amant restait en belle lumière, avec ses séductions, — car, s'il n'en avait pas, quelle serait sa raison d'être? — le mari, pour la première fois, sans recourir aux dagues ni au poison, par sa seule qualité de mari, était formidable. Quant à la femme.... le moment était arrivé où le jour allait enfin se faire, à mes yeux, sur le plus séduisant des trois personnages.

Il y avait alors, dans la maison que j'habitais, — rassurez-vous, lectrices, je ne citerai ni la rue, ni le numéro, — il y avait une jeune et jolie femme que j'apercevais souvent à sa fenêtre, et avec laquelle, — mon âge, l'occasion et ma vocation aidant, — j'avais entamé une de ces relations charmantes où les regards ont plus d'occupation que les lèvres, relations qui font vivement regretter la jeunesse, et que j'ai cherché à détailler dans les premiers chapitres de celui de mes romans qui a pour titre : *les Amours tragiques*. De l'âge, de la figure, de la tournure, du caractère et de la situation de cette personne, je ne dirai rien maintenant au lecteur, car cela ne ferait que me distraire de mon sujet; ce qu'il est important qu'il sache tout de suite, c'est que, au bout de quatre mois, j'ignorais

tout, jusqu'à son nom, de cette charmante femme, ne lui ayant encore parlé que dans l'escalier de la maison que nous habitions. Ce que je lui disais n'a pas besoin de commentaires et peut se traduire par toutes les variantes imaginables de cette jolie phrase : « Je vous aime. » Quoi qu'il en soit, à ses manières, à sa démarche, à son langage, même à sa mise, surtout à certaine expérience des choses qui perçait chez elle et n'ajoutait pas peu de charme à nos relations naissantes, il m'était bien facile de deviner qu'elle était mariée, que je n'avais pas affaire à une jeune fille ; mais, quand on m'aurait offert le trône de France et la main de la plus séduisante femme du monde par-dessus le marché, il m'aurait été impossible de donner le plus léger renseignement sur la personne de l'époux supposé de ma bien-aimée.

Or, un matin, comme j'étais accoudé sur la rampe de ma fenêtre, guettant le joli minois que j'avais l'habitude de rencontrer à l'étage au-dessous, au lieu de la peau blanche délicieusement rehaussée par de fins cheveux noirs, des jolis yeux châtains, de la bouche vermeille, de l'air malicieux enfin qui, chaque jour, me plongeaient en de longues extases, j'aperçus — ô

horreur! — un cigare fumant, lequel sortait d'une bouche ornée de moustaches, laquelle bouche appartenait à un monsieur que je n'avais jamais vu jusqu'alors et qui, en manches de chemise, se prélassait chez lui à l'heure matinale. C'était le « maître de la maison. »

Eh bien! je dois l'avouer, aujourd'hui que je me suis mis en tête de faire une confession complète, bien que je n'en fusse pas à mon coup d'essai dans ces sortes d'aventures, et que tous les fantômes des maris que j'avais pu embâter se dressassent en cet instant dans ma mémoire, ce diable de mari-là, je ne sais pas pourquoi, ne m'allait pas; il me semblait qu'il m'avait pris en traître; je ne le pouvais point digérer.

La vérité, c'est que les choses ne s'étaient point passées entre nous comme elles devraient toujours se passer d'habitude. Je n'avais pas choisi mon homme. On ne me l'avait pas présenté. Il était de mon âge, à peu près de ma taille, presque de ma tournure. Me trouver en rivalité avec des braves gens qui avaient passé la cinquantaine étaient chauves, obèses, affligés de goutte, de gravelle ou de rhumatismes, et exerçaient les professions soi-disant libérales de notaires, médecins, banquiers, comme cela

m'était arrivé — toute morale à part — je n'y voyais aucun inconvénient pour moi. Mais, avoir pour associé un jeune homme de vingt-cinq ans, grand, mince, découplé, bien sanglé dans sa taille, comme votre serviteur, portant fines moustaches comme lui encore, très-soigné dans sa mise, comme lui toujours, et qui me semblait (*proh pudor!*) pouvoir être aimé de sa femme; cela me chiffonnait au delà de toute expression. La seule différence qui existait entre nous, c'est qu'il était blond et moi brun. Ce n'était pas assez pour me rassurer. Et, mon imagination aidant, me voilà me forgeant toutes sortes de chimères.

La femme que j'aimais me paraissait absolument incompréhensible. Tromper un vieux mari ne froissait pas mes idées de justice. Mais un jeune... c'était affreux.

Je n'étais cependant pas jaloux encore. Et si l'on m'avait dit que je pouvais le devenir, j'aurais sauté aux yeux du donneur d'avis. Un amant jaloux d'un mari! dans quel monde sublunaire cela se passait-il! Hélas! si j'avais eu plus d'expérience, j'aurais su que, à Paris même, et dans tout l'univers, il en était cependant toujours ainsi.

Je ne crois pas devoir entrer ici dans le détail

des causes, la plupart infiniment petites et puériles, qui commencèrent à m'éclairer sur les sentiments tout nouveaux que je sentais s'agiter en moi. Ce que je ne dois pas négliger de mentionner, c'est un sentiment tout particulier, mélange de colère et d'humiliation, qui me travaillait sans relâche, à l'idée que je n'étais supérieur en rien au mari dont j'avais usurpé la place. En effet, ni par l'âge, ni par l'éducation, ni par la position, je ne pouvais me croire autre chose que son égal. Cela me contrariait surtout à cause de sa femme. Je lui en voulais presque de m'avoir choisi, lorsqu'il existait tant d'hommes qui se seraient estimés heureux d'être aimés d'elle et lui auraient fait plus d'honneur. Songez que je n'avais que vingt-quatre ans, que j'étais employé chez le banquier Jacques Laffitte, aux appointements de quinze cents francs. Que serais-je donc devenu, si le mari m'avait été réellement supérieur? Si j'avais eu affaire à l'un de ces hommes honorablement posés dans la société, qui, par leur expérience, la maturité de leur esprit, toute leur vie enfin, s'imposent à l'estime publique, et partout, en toute occasion, prennent tout naturellement, comme si elle leur était due, la première place? Certaine-

ment, j'en aurais été jaloux, et jaloux à mourir. La preuve en est que j'allais l'être, dans une certaine mesure il est vrai, et pour une cause dont je n'avais pas à rougir vis-à-vis de moi-même. Voici le fait :

Certaines femmes s'imaginent que le plus sûr moyen de maintenir dans le droit chemin et de conserver un amant, de la fidélité duquel on n'oserait répondre, est de lui inspirer de la jalousie. Maxime fausse, maxime absurde, mais dont j'allais être victime. Avec le temps, et un peu d'obsessions aidant, j'avais fini par consentir à fréquenter le logis de mes voisins. Ce n'était pas sans répugnance que je m'y étais décidé, car cela m'eût choqué de jouer le rôle d'ami vis-à-vis du mari, et, tant que je pouvais, je résistais à ses avances, au point de ne lui donner à serrer que le bout de mes doigts lorsqu'il me tendait la main.

J'avais beau faire, je le haïssais d'instinct. Il ne m'avait cependant fait aucun mal. Il était le mari de sa femme, cela suffisait. Il faut dire aussi qu'il l'était trop, et le montrait par trop, comme s'il avait craint qu'on en doutât. Ainsi, il ne se gênait pas assez pour lui prendre la main, moi présent, la lui baiser,

et pour lui adresser des compliments sur sa beauté, et pour faire des allusions, que je jugeais horriblement déplacées, à leur vie intime. Ils n'avaient qu'une chambre et qu'un lit, je trouvais cela indécent et horripilant. De son côté, la femme — comme elle était jolie, mon Dieu! — la femme qui aurait si bien pu se dérober, au moins devant moi, à ces épanchements intempestifs, affectait au contraire de les faire naître. Je supposais alors qu'elle avait le cœur assez vaste pour nous y loger tous les deux. L'esprit plus rassis aujourd'hui, tant de choses se sont passées depuis lors! je crois que, de sa part, il n'y avait que manque d'habitude, peut-être aussi désir inconscient d'endormir la vigilance de son Argus. Ce qui était plus grave, c'est que, dans nos tête-à-tête elle prenait invariablement sa défense toutes les fois que je l'attaquais. Et je vous prie de croire que je ne m'en privais guère! Deux grandes secousses m'arrachèrent à cette liaison qui menaçait de dégénérer en supplice. J'eus l'horrible chagrin de perdre ma mère. Puis, je me mariai à mon tour.

Il est important maintenant de confesser que, depuis l'âge de seize ans, je n'avais d'autre idée que celle de consacrer ma vie à l'art littéraire;

que c'était chez moi, à la fois, une irrésistible vocation et une passion; que je passais mes nuits à me préparer, par les études les plus sévères, aux travaux dont je reculais sans cesse l'élaboration, uniquement parce que je ne me sentais pas assez expérimenté pour les entreprendre; que je m'étudiais moi-même avec la plus entière bonne foi, je pourrais dire avec innocence, avec candeur; que j'observais le monde et la vie avec l'âpre patience de l'artiste qui s'est promis à lui-même de réussir; que, malgré la sinistre prédiction du grand de Balzac, à qui je venais de confier, devant notre ami commun, Gavarni, mes projets d'avenir, et qui, en me posant une main sur l'épaule et plongeant dans mes yeux ses regards troublants, m'avait dit: « Mon cher enfant, l'humanité est infâme; vous voulez tout voir et tout dire, alors vous serez un martyr; » je ne me sentais capable de me passionner que pour la seule vérité; que je la poursuivais partout, en tous lieux, en moi-même, dans mes sensations naissantes, chez les autres, observant leurs qualités avec autant d'intérêt que leurs vices; ajoutez à cela que j'avais une imagination ardente, un cœur presque tout neuf, qui s'ouvrait sans effort à toutes les émotions.

la noble ambition de bien faire, le désir d'illustrer mon nom, et vous ne serez pas surpris que, sans avoir encore l'intention de m'en servir pour faire un livre, les faits que je viens de raconter, se rapportant tous à la même situation sociale, à la même donnée littéraire, soient demeurés dans mon esprit, s'y coordonnant.

Aucun naturaliste ne pourrait dire par quelle série de phases déterminées à l'avance un gland tombé entre deux mottes de terre, — le temps, le soleil et la pluie aidant, — finit par devenir un chêne de cent pieds de hauteur, de quatre mètres de circonférence à la base, tout chargé de feuillage et de ramures, éblouissant, superbe, et donnant à l'observateur l'idée d'un monde. De même, malgré mon bon vouloir, il me serait impossible d'expliquer par quelles séries de phénomènes différents une idée née dans un cerveau, grossissant, se développant avec le temps, peut arriver à prendre corps sous la forme d'un livre, lequel livre portera le trouble dans l'esprit et l'émotion dans le cœur de tous ceux qui le liront.

Dix ans après les événements que je viens de raconter, n'y pensant plus guère, je l'avoue, je

me trouvai engagé dans une liaison — purement intellectuelle et amicale, celle-là, — mais qui ne devait pas tarder à donner un corps aux observations que j'avais précédemment faites sur « l'adultère » ou plutôt les « ménages à trois, » pour emprunter une locution aussi expressive que juste au répertoire des gens du monde.

Je veux parler ici d'une femme « accomplie de tous points » qui tenait un rang aussi honorable que distingué dans la société parisienne.

Cette femme, mariée, mère, belle à faire damner tous les saints, avait, contraste remarquable! la figure d'un ange, la tournure, la démarche, les manières d'un ange, le doux parler d'un ange; et tout le monde, y compris ses meilleurs amis, ceux qu'elle recevait chez elle, à sa table, dont elle et son mari serraient les mains chaque jour, racontaient d'elle des choses... Oh! mais, des choses... à faire rougir les pivoines. A les entendre, cette femme charmante, adorable dans ses innombrables perfections, dont la bouche, les yeux, le regard, le sourire, les mains, les pieds, les épaules, les bras dépassaient tout ce que Raphaël a trouvé de plus chaste, de plus angélique et de plus pur pour peindre ses

vierges, eh bien ! à les entendre, cette délicieuse femme, cette femme, unique, sans pareille, aurait eu plus d'une faiblesse, et elle aurait aimé ses amants, non à la mode d'alors, qui était un peu réservée, presque platonique, mais avec la fougue sensuelle que les femmes n'ont plus, du moins en France, depuis le temps heureux de l'abbé de Brantôme.

Tout cela manquait de détails, et je fus assez sot pour ne pas chercher à vérifier par moi-même ce qu'il pouvait y avoir de faux ou de vrai dans ces étranges assertions. Mais, devenu l'ami de la dame, et lui parlant beaucoup d'elle et de moi, je fis, presque sans y songer, la plus charmante et la plus complète étude de caractère pris sur le vif, qu'il ait jamais été donné de faire à un artiste. Mon gracieux modèle était doué d'un naturel si « en dehors », il se voilait si peu, que je n'avais aucun mérite à l'étudier. Le plus curieux de la chose c'est que, tout en le faisant causer, le poussant aux aveux, sollicitant des confessions qu'il ne me disputait que pour la forme — et, quand j'y pense, quelle étrange, quelle extraordinaire situation pour tous les deux ! — je lui disais parfois : « Savez-vous bien que vous êtes un type, et le plus ra-

vissant de tous les types? Quel malheur qu'à ma place il n'y ait pas un artiste de génie pour vous voir, vous écouter et vous admirer. Rien qu'en peignant votre caractère, il ferait un chef-d'œuvre impérissable. »

Comme, avant tout, elle était du monde, gracieuse femme, et bonne, elle me répondait habituellement : « Pourquoi ne seriez-vous pas un jour cet artiste? Je ne demande pas mieux que de continuer à poser. Faites votre chef-d'œuvre. Surtout, faites-le ressemblant. »

Je ne devais le faire que trop ressemblant.

Mais alors, j'aurais été épouvanté, comme à l'idée d'un abus de confiance, de me servir d'une seule des anecdotes amoureuses qu'elle me racontait de sa voix douce, en badinant et déguisant les noms. Son caractère me paraissait, d'ailleurs, si achevé, si *réussi*, pour me servir d'une expression d'atelier pleine de justesse, qu'il me suffisait de le pénétrer avec l'idée de le peindre un jour. J'en éprouvais parfois des ravissements. Mais comment, par quel enchaînement d'idées ou de circonstances, devais-je en arriver à former l'intention d'écrire mon livre, et surtout à mêler dans ce livre des incidents et des caractères divers, observés par

moi, à les faire entrer et tenir dans le récit d'une fable, d'une aventure absolument imaginaire? Uniquement parce que ces incidents concordaient entre eux, qu'ils avaient tous rapport au même fait physiologique et social, que ces caractères tiraient une lumière inattendue de ces incidents, lesquels les faisaient valoir. L'artiste, qu'on le sache bien, n'a pas d'autres procédés que la Nature, ou plutôt c'est la seule Nature qui lui fournit tous ses procédés.

Par la seule raison que je me sentais doué des qualités de l'observateur, les faits que je remarquais autour de moi, que j'étudiais, que j'approfondissais, par amour de l'art, se groupaient tout naturellement dans mon esprit, comme s'ils avaient eu entre eux un rapport direct. Cette opération intellectuelle se faisait même si naturellement que ma volonté, le plus souvent, n'y avait aucune part. Tout se faisait, pour ainsi dire, en dehors de moi. J'ai toujours construit mes plans de romans comme M. Jourdain faisait de la prose, sans m'en douter, mais parfaitement convaincu que « *c'était arrivé!* » C'est à cela que j'attribue l'accent de vérité, de réalité, que les critiques éclairés se sont souvent plu à reconnaître dans mes livres. Et l'on sait main-

tenant par quelle suite d'observations et de circonstances fut conçu le plan de *Fanny*.

La disposition générale de l'ouvrage étant logée dans ma tête, il me fallut songer aux caractères. Il n'y en a que trois, comme on le sait, et celui du personnage principal, de l'héroïne, était déjà trouvé. Pour obéir à la loi des contrastes, la plus impérieuse de l'art, je composai celui du mari d'après les principes les plus rigoureux de cette loi. Quant à l'amant, je ne disconviens pas de lui avoir donné les traits les plus saillants du caractère que j'avais à son âge. Dans les situations différentes où il se trouve, j'avoue que, si je m'étais trouvé à sa place, à vingt-quatre ans, je me serais conduit comme lui. Quelques-uns de mes amis, les plus anciens et les plus intimes, m'on dit souvent qu'ils avaient retrouvé dans le langage du personnage en question, les formes de phrases qni, en parlant, m'ont toujours été les plus familières. « Tu t'es dédoublé pour te peindre dans le rôle de l'amant et celui du mari, » m'écrivait mon ancien condisciple Alexandre Dumas fils, quelques jours après la publication de mon livre. La vérité, — ne lui en déplaise,

— c'est que j'avais bien peu mis de moi dans le caractère du mari.

Le livre cependant s'élaborait tout seul en moi, presque en dehors de moi, pendant que je vaquais à mes occupations ordinaires. Mais je ne pouvais pas me décider à en écrire la première ligne. Je ne sentais pas le germe assez mûr. Le temps n'était pas venu. Tout tournait dans ma tête autour de deux idées, comme de deux pôles : *l'amant jaloux du mari, le supplice secret de l'adultère*. Je demeurai longtemps — qu'on me passe la comparaison — comme une femme enceinte de sept mois, et qui attend de jour en jour le moment de sa délivrance, se demandant si ce moment tardera longtemps encore, se dépitant de ne pouvoir rien faire pour l'avancer. Comme je voulais écrire sous la pression d'une émotion directe, d'une passion sincèrement ressentie, j'en arrivai, à force de me monter l'imagination, à croire que l'aventure qui vivait en moi était réelle, et que j'étais réellement amoureux, jaloux et malheureux. Et je puis affirmer que je l'étais. Mais je n'écrivais toujours pas.

Enfin, un jour du mois de janvier 1858, comme j'entrais dans la rue de la Chaussée-d'Antin,

me rendant à la Bourse, — si je pensais à mon roman, il serait superflu de le demander — une ondée mêlée de givre vint à tomber, et, n'aimant pas être mouillé, je me réfugiai sous la porte de l'hôtel du Cardinal-Fesch. Là, au milieu de vingt personnes qui, toutes, avaient cherché un refuge sous la porte, je sentis en moi quelque chose qui me reprochait ma paresse. Le moment était arrivé. J'aurais pu rentrer chez moi pour me mettre au travail. Je préférai profiter immédiatement de la disposition — j'allais dire de l'inspiration — que je sentais.

Et me voilà, tirant de ma poche un crayon et un petit carnet de Bourse, sans accorder la moindre attention aux personnes qui m'entouraient, me voilà commençant à écrire le premier chapitre.

« *La maison est plantée de travers, sur une butte de sable, au bord de la grève, regardant l'Océan de côté, comme si elle se méfiait de lui.* »

J'écrivis ainsi, sous la porte, le chapitre tout entier, et j'éprouvais une émotion indescriptible. Emotion si douce et si forte! Je me rendais parfaitement compte de la valeur qu'elle avait pour moi, et maintenant que je la tenais enfin, je ne voulais pas la laisser passer. La pluie ne discontinuant pas, je montai dans un fiacre et me

fis conduire à la Bourse. Là, au lieu de m'occuper des affaires qui, dans un pareil jour, ne m'intéressaient guère, je me réfugiai dans le cabinet des commis d'agent de change, et, sur le même carnet, avec le même crayon, j'écrivis le second chapitre.

« *Si je me suis volontairement exilé dans cette affreuse solitude, c'est parce que, pour mon malheur, j'ai aimé et que j'aime encore.* »

Et j'aimais en effet, alors, j'aimais de toutes les puissances de mon âme, je puis l'affirmer sur l'honneur. Mais qui? Un idéal, un suprême idéal, qui se composait de toutes les grâces, de toutes les séductions de la femme, et, en même temps, de toutes les tortures et de toutes les joies dont la femme peut nous accabler. Jamais je ne m'étais trouvé dans un état pareil. Il y avait dans le recueillement avec lequel j'écoutais la voix intérieure qui me dictait mon livre, quelque chose de religieux. Cependant je compris que je serais trop souvent dérangé à Paris pour achever en paix et conduire à bien une œuvre qui exigeait toute mon attention, tous mes soins et toute ma sollicitude.

Dès le soir même, je me sauvai à Aunay, dans une petite propriété que j'avais achetée de

M. Blanqui, mon beau-père. Là, complétement livré à moi-même, puisque j'étais tout seul, n'ayant qu'un jardinier pour me servir, je me levais avant le jour, et, tapi tout contre le feu, j'écrivais sur une petite table, prenant à peine deux heures par vingt-quatre pour mes promenades et mes repas. Je m'étais tellement identifié avec mon sujet, je sentais mes types si vivants, et mon travail marchait si vite que je comptais le terminer à la campagne. Hélas! le découragement me prit aux deux tiers de ma tâche, et, quand je revins à Paris, je ressentais une telle fatigue que je fus sur le point de tout abandonner.

Ma première visite fut pour mon ami Gustave Flaubert.

— Qu'est-ce que tu fais en ce moment? me demanda-t-il avec intérêt.

— Je fais un roman.

— Bah!

— Oui.

— Eh bien! raconte-moi ton roman.

Je le lui contai en entier, c'est-à-dire exclusivement jusqu'à la scène du balcon, qui était le point où je m'étais arrêté.

Flaubert, qui est la bonté même et m'a toujours donné des preuves de la plus sincère ami-

tié, me fit de grands éloges, m'encouragea en bon confrère, puis, tout à coup :

— Cela ne peut cependant pas finir ainsi. Raconte-moi la suite.

— Mais c'est là que j'en suis resté.

— Qu'importe ! Dis-moi comment tu as l'intention de conclure.

— C'est que, d'une part, lui répondis-je, pour obéir à la loi des progressions, sans le respect de laquelle il n'est pas de roman possible ; c'est que, d'autre part, pour me soumettre à la logique des choses, des événements et des caractères, je me vois obligé de terminer le livre par une certaine scène, et elle me semble, même avant de l'avoir écrite, d'une telle hardiesse que, bien que je la juge indispensable à la conclusion du livre qui, sans elle, n'existerait pas je n'ose pas l'écrire. Elle me fait peur.

— Raconte la scène, me dit Flaubert.

Séance tenante, j'improvisai la scène du balcon ; puis, je continuai, conduisant le récit jusqu'à la fin.

— Bête que tu es ! reprit Flaubert. Cette scène est le succès du livre. Et tu hésites ? Tu n'es pas digne de tenir une plume. Je te renie pour mon ami.

La vérité, c'est que je n'hésitais plus. La preuve en est que le lendemain matin, après deux heures de travail, j'avais écrit le mot « fin » au bas de la dernière page du manuscrit.

J'avais mis quatorze ans à le méditer; onze jours m'avaient suffi pour l'écrire.

Mais, avant de songer à le faire imprimer, je crus bon d'obéir à ce que je considérais comme un devoir de conscience. Je me rendis chez la mille fois trop bonne et trop charmante femme qui m'avait autorisé à adapter sa séduisante personne et son aimable caractère aux incidents dont j'avais généreusement gratifié l'héroïne de mon roman.

— Je viens, lui dis-je, vous demander un nouveau service. C'est de vouloir bien écouter la lecture de votre aventure supposée.

C'était roide, mais elle ne sourcilla même pas. Encore un trait de son caractère. Je lisais clairement. J'étais pourtant terriblement ému. Pour elle, elle était littéralement suspendue à mes lèvres; elle ne perdait pas un mot de la lecture. Cela l'intéressait furieusement. Elle poussait des cris de plaisir. Par moments, elle m'interrompait, et me disait : « Ceci n'est pas exact. Cette expression est trop forcée. En pa-

reille circonstance, je n'aurais pas agi de cette manière, je n'aurais pas dit telle chose. »

Et je modifiais le manuscrit.

— J'ai presque envie, lui dis-je en la quittant, de mettre votre nom à côté du mien sur la couverture du volume.

— Comme vous êtes bête, pour un homme d'esprit ! me répondit-elle.

Nous n'en avons jamais reparlé depuis.

Et maintenant que ma confession est achevée, je ne puis me dissimuler que, en l'écrivant, je viens de faire une chose dangereuse peut-être, mais certainement d'une bizarre hardiesse. Nul écrivain, jamais, à ma connaissance, n'a poussé la franchise au point de confier au public — qui ne l'en priait pas — les secrets de sa comédie. Qui sait si la bonne foi que j'ai mise à ne rien déguiser dans mon récit, ne se tournera pas contre moi et ne me causera pas des ennuis sans nombre ! On est toujours puni de bien agir. Nos peines, nos chagrins, nos tourments, nos mésaventures ne proviennent jamais que de nos meilleurs sentiments. Les âmes sèches et dures sont les seules à ne pas souffrir dans ce monde. La droiture se paye, la bonne

foi coûte fort cher, c'est une ruine que la sincérité. Il me semble, à présent, que j'entends un concert de jolies lectrices me blâmant, me raillant et me maudissant.

« Eh quoi ! me disent-elles, vous avez fait cette maladresse ! alors que rien ne vous y forçait, que nulle de nous ne vous le demandait, après douze années de silence, voilà que tout à coup, sans crier gare, vous venez, de gaîté de cœur, nous enlever nos illusions. Ces larmes que votre livre nous a fait répandre, ces douces émotions que nous éprouvions en le lisant, vous nous les avez donc volées ? Nous ne vous les devions donc pas ? Comment, après que vous nous avez si puissamment intéressées au récit d'une histoire d'amour dont le plus grand mérite, à nos yeux, provient du caractère de réalité dont il est comme saturé, vous venez nous dire, tout tranquillement, que ce n'était qu'une fiction. Mais, il n'est pas permis de se conduire ainsi, monsieur l'auteur ; on ne fait pas de pareilles choses quand on sait vivre, et c'est pis qu'un suicide que vous commettez.

Belles dames, permettez. Je n'ai fait autre chose, en écrivant mon livre, que ce qu'avaient fait, avant moi, ceux de mes prédécesseurs, bien

plus autorisés que moi, qui ont eu le bonheur de faire pleurer vos grand'mères et vos mères. S'il faut absolument qu'une « histoire d'amour » soit arrivée à celui qui la raconte pour vous intéresser et pour vous plaire, pourquoi vous plaisez-vous, vous intéressez-vous à la lecture d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*, de la *Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, de *Manon Lescaut?* Au surplus, avec ce principe, il n'y aurait plus ombre d'art littéraire, ou tout l'art littéraire, plutôt, se réduirait aux *faits divers* qu'on trouve à la troisième page des journaux. Il ne faut pas pousser si loin la matérialité. Ce qui est important dans un livre, ce ne sont pas les incidents: c'est le suc, l'âme de ce livre, le souffle de passion qui l'anime. Or, sachez-le: aurait-on le génie du divin Shakspeare, et le voudrait-on, on ne pourrait, sans l'éprouver, exprimer dans toute sa sincérité une passion aussi vive, aussi jeune, aussi vraiment humaine que celle qui, daignez-vous me dire, circule dans *Fanny*, de la première à la dernière ligne.

Expliquons-nous avec bonne foi: l'aventure dont nous nous entretenons ici est arrivée. Oui, elle est arrivée plus de cent mille fois, une fois peut-être à vous, madame, qui me lisez, et c'est

alors pourquoi vous l'auriez si bien comprise. Et elle est arrivée surtout à moi, mais arrivée au moment où je l'écrivais, dans mon cabinet de travail, et pas autre part.

Pour quelque cause que ce soit, dès l'instant que la passion traverse le cœur d'un homme, dès qu'il l'exprime bien ou mal, — avec la parole ou la plume, — cette passion existe au plus haut degré; elle est touchante et digne d'intérêt. Croyez-moi donc, mes chères sœurs, cessez de me faire la politesse de regretter que je n'aie pas été témoin d'une scène qui aurait pu flatter ma curiosité, mais qui, si je m'étais trouvé dans la situation de l'amant de *Fanny*, m'aurait fait certainement beaucoup de peine.

Je ne les ai que trop ressenties, ces angoisses terribles des cœurs jaloux; et je ne les connais que trop, ces poignantes, ces ineffables douleurs de l'amour, alors qu'il est aux prises avec lui-même. Et qui donc parmi nous, mon Dieu! a pu vivre une vingtaine d'années dans l'adorable enfer de la société parisienne, sans y avoir, au moins une fois, le cœur broyé par l'une des sirènes qui en sont le charme et la grâce? Dites-le-nous, vous toutes, mes sœurs, dont les séductions nous y ont attirés et nous y retiennent.

Mais, avant tout, pardonnez-moi la confession que je viens de faire, et, en prenant congé de vous, permettez-moi, tout en vous remerciant de l'attention que vous avez bien voulu me prêter, de vous adresser encore une observation au sujet de *Fanny*. Ce sera la dernière. Que diriez-vous d'un homme qui, après avoir eu l'honneur d'être distingué par l'une de vous, irait — je ne dis pas crier le secret de son bonheur sur les toits — mais le raconter au public? qui ne rougirait pas de détailler, aux yeux de ce public gouailleur et blasé, vos délicatesses, vos beautés, les perfections de votre personne et les qualités de votre âme?

Certains hommes de lettres ont fait cela, vous a-t-on dit. La chose est fort possible. Il y a tant de vanité chez quelques-uns de mes confrères. En ce qui me concerne, j'ai toujours regardé une pareille action comme une vilenie, ou plutôt — disons le mot propre — comme un sacrilége, et si, pour mon malheur, je l'avais sur la concience, je me condamnerais à ne plus écrire, afin d'expier mon forfait.

Paris, Juin 1870.

FANNY

I.

FANNY

I

La maison est plantée de travers, sur une butte de sable, au bord de la grève, regardant l'Océan de côté, comme si elle se méfiait de lui. C'est une maison basse, à toit plat, couvrant un rez-de-chaussée percé d'une porte longue et de six fenêtres, avec une cheminée de plâtre à demi rompue, tout en haut.

La première fois que je l'aperçus de loin, en cheminant à travers les dunes désertes, elle avait une si triste apparence, que je sentis mon cœur se serrer. L'abandon s'inscrivait en crevasses béantes sur son mur éraillé, en lézardes profondes sur les tuiles ravagées de son toit;

sa porte fermée criait à chaque pression du vent en battant sur son gond unique, et la brume qui se dégageait des monts liquides de l'Océan l'enveloppait d'un suaire.

Il faisait froid. Une bise aigre secouait en sifflant les pointes des lames, les faisait danser, tournoyer, et les déchiquetait par lambeaux. Jusqu'au seuil déjeté refluaient des mamelons de sable jonchés de gravats et parsemés d'orties et de chardons pâles. En arrière, comme une tache verte et sombre, s'étalait l'herbe envahissante sur l'emplacement d'un jardin. Un pauvre arbre tapi contre le mur, du côté de terre, avait grand'peine à retenir ses rameaux que l'ouragan tourmentait avec furie. A peine lui restait-il quelques maigres brins de feuillage vers le pied. D'un air lamentable il se redressait entre les rafales, et la gouttière de plomb arrachée de ses crochets, qui pendait par un bout au-dessus de lui, le battait et le déchirait, dans le mouvement de va-et-vient cruel que le vent ne cessait de lui imprimer.

Moi qui voulais m'exiler du monde, je me rappelai cette masure de métayer que m'avait léguée mon père, et qui faisait partie d'un domaine aujourd'hui vendu. Je vins lui demander

le silence et la solitude. Mais je ne réparai pas le seuil et ne fis pas cultiver le jardin. Je laissai sur le toit les lézardes, à travers lesquelles la pluie filtrait dans la chambre basse; je laissai dans le mur les crevasses, où s'engouffrait l'âpre ouragan des nuits d'automne. Je ne rattachai pas le gond de la porte; je ne relevai pas de mes mains la gouttière de plomb. Je n'eus pas pitié du vieil arbre qui se tordait comme un crucifié contre le mur, parce que le Sort n'avait pas eu pitié de moi.

Mais je m'installai dans la salle unique, sans rien changer à son sordide ameublement. Un banc de bois fut mon siége; un amas de varech fut mon lit. Jamais je ne fis flamber le feu clair dans la cheminée de briques; je me nourris du pain noir et dur des matelots, et je m'abreuvai de l'eau des pluies, puisée derrière la maison, dans la citerne.

Et depuis le jour où je m'y installai jusqu'au jour où j'écris ceci, je ne sortis pas de la maison triste. Couché sur les feuilles dures et salées, assis sur le banc étroit, les genoux repliés, les bras pendants, les mains réunies, la tête basse, je laissai indifféremment couler les jours. Comme ces grands bœufs que, dans mon en-

fance, je voyais agenouillés parmi les herbages déserts, je ruminais l'amère pâture de mes souvenirs.

Partois cependant, du pas lourd des gens qui n'ont pas cuvé leur ivresse, je franchissais le seuil trébuchant et j'errais lentement autour de ma demeure maudite. Comme une tombe abandonnée qui pourrit sous les herbes, je la regardais sérieusement à la lueur froide et pâle des aubes de novembre, et je m'étonnais toujours de la voir debout et lamentable sous les coups de vent qui la chargeaient.

Mais jamais je ne m'éloignai d'elle. Qu'y avait-il d'ailleurs, au dehors, qui pût m'attirer? L'Océan, d'un côté, développait ses ondes furieuses avec une clameur monotone et désespérante; de l'autre, le sable tacheté de plaques vertes s'étendait à perte de vue; au-dessus roulaient les nuées pesantes et silencieuses. Nulle autre maison que la mienne ne découpait sur le ciel morne sa triste silhouette, et le promontoire de roches brunes, devant moi, ne cessait d'allonger dans le flanc de la mer son grand bras menaçant.

II

Si je me suis volontairement exilé dans cette affreuse solitude, c'est parce que, pour mon malheur, j'ai aimé et que j'aime encore. Mais ne croyez pas que quelque terrible événement me sépara de ma maîtresse. Plût à Dieu !... je pourrais encore la bénir !

Depuis longtemps je l'aimais sans oser le lui dire. Tant de choses nous séparaient, que je redoutais de les combattre. Je n'avais que vingt-quatre ans, d'ailleurs ! Je rougissais lorsque nos yeux se rencontraient ; j'étais rêveur, ému, tremblant devant elle. Enfin elle comprit que je l'aimais, et tranquillement, comme une personne qui se lève pour pousser une barrière, de sa belle main, elle-même ! elle écarta tous les obstacles.

Oh ! c'était pour cela surtout que je l'adorais !

Et puis elle était si tendre et si belle ! A trente-cinq ans, elle avait conservé toute la fraîcheur et tout l'enjouement de la première jeunesse, et elle ajoutait à ces charmes ce je ne sais quoi de placide que puisent les femmes dans l'expérience, dans l'habitude de vivre. Elle était grande, élancée et très-légèrement menue aux épaules, avec une taille mince et des hanches modestes, et sa démarche assurée avait quelque chose de ferme qui révélait une âme active dans un corps agile. Elle laissait pendre habituellement ses bras de reine tout nus et les rapprochait pour croiser ses mains devant elle, lorsqu'elle se tenait debout : alors les grands plis de sa robe de velours grenat tombaient tout droits sur ses petits pieds cambrés, et s'appuyaient en arrière sur le sol, tandis que, marchant à pas mesurés, elle ramenait un peu en avant sa tête pure, épanouie sur son cou de cygne, doucement ployé.

Assise, elle aimait à poser sa joue dans sa main droite, allongeant en même temps son bras gauche sur le satin luisant de son siége que frôlaient ses doigts effilés comme des crépines d'ivoires. Ses cheveux blond cendré, lisses et bien tendus sur le sommet de sa tête, jouaient

en flocons crêpelés sur ses tempes, sur ses joues mates et tout autour de son cou; son nez droit et suavement fait, ses narines exquises, son front plat et petit, son menton sans fossettes, s'harmonisaient avec ses sourcils arqués et ses lèvres fines et bien jointes; enfin ses yeux d'un bleu sombre et doux, à larges pupilles noires, mollement enveloppés de paupières saillantes frangées de cils touffus, avaient une expression de tendresse, de candeur, d'étonnement, de pureté, qui m'irritait et me ravissait.

Je l'aimai tout d'abord à en perdre l'esprit, et je l'aime encore autant. Pour elle, elle m'aimait comme elle savait aimer : avec une restriction intérieure, avec mesure. Son air si avenant, si naturel, m'imposait. Pendant qu'elle me serrait dans ses bras à m'étouffer, je le sentais, elle me tenait encore à distance. Ainsi les reines et les impératrices doivent aimer leurs amants. C'est pour cela, d'abord, que je commençai à souffrir et que vous me voyez ici.

Comme j'aurais voulu passer tous les instants de ma vie auprès d'elle, je cherchais toutes les occasions de la rencontrer. Je ne pouvais me contenter des deux heures qu'elle m'accordait

chaque semaine ; elle avait tant de choses à ménager ! et je la poursuivais imprudemment en tous lieux, demeurant souvent des heures entières la face au vent et les pieds dans la neige, rien que pour la voir passer, à quelque détour du Bois, gracieusement encapuchonnée de soie rose, derrière la glace de son rapide coupé. Chaque soir, avec des serrements de cœur inexprimables, je m'en allais errer dans la brume sous ses fenêtres flamboyantes, ou bien, roulé dans mon manteau et confondu parmi les gens de service, j'épiais sa sortie sous le péristyle du théâtre des Italiens ; ou bien encore, l'épaule appuyée au montant d'une porte, je l'attendais longtemps pour la voir entrer au bal, les cheveux enlacés de fleurs, les épaules découvertes jusqu'aux seins, et j'observais alors si son corsage de satin blanc criait en se gonflant sous la pression de sa poitrine, lorsqu'elle m'avait aperçu ; et il m'était bien difficile, tandis que je m'inclinais respectueusement devant elle, de m'empêcher de tomber à ses pieds.

Là, dans l'atmosphère lourde et saturée d'âcres parfums, sous les rayons éblouissants qui partaient, comme des flèches, du cœur des lustres, je la regardais se mouvoir dans sa grâce.

Je la suivais des yeux pendant que, le poignet courbé sur le bras d'un vieillard chamarré de plaques qui l'appelait affectueusement de son prénom, elle circulait lentement entre les groupes, avec un air de tête, une façon de marcher qui la distinguait de toutes les femmes; je la contemplais longuement pendant que, poliment mais sans froideur, à demi renversée sur le dossier d'un large siége, elle accueillait les hommages des jeunes hommes sérieux; pendant qu'attachée à l'épaule d'un valseur infatigable, le buste et la tête immobiles, le bras tendu, elle tourbillonnait dans les flots de gaze et de dentelles, aux accords bien rhythmés des flûtes et des violons. Ses yeux alors luisaient comme de claires étoiles sous les fleurs qui s'éraillaient dans les boucles de ses cheveux; ses dents brillaient comme des perles entre ses lèvres séparées; ses joues moites, ses épaules blanches se rosaient comme au contact de ma bouche; et le bout de son petit pied, à chaque tour qu'en glissant elle faisait sur elle-même, dépassait le bord de sa robe entraînée en arrière par la rapidité du mouvement. Mais ni les séductions des hommages, ni les excitations de la valse, ni ma pré-

sence même, ne parvenaient à l'émouvoir. L'air heureux, elle accueillait tout avec une égale tranquillité de visage qui, mieux que les sollicitations du regard, troublait et faisait pâlir les hommes dont les yeux rencontraient les siens. Jamais cependant je ne surpris chez elle ces formes demi-railleuses et captivantes qui sont la fausse expression de la lutte d'un cœur ému et d'un esprit indécis, qui déguisent et assaisonnent les avances, qui irritent l'espoir sans le décourager. Mais pourquoi donc la présence de son amant jamais ne la troublait-elle? J'avais beau la regarder à m'en aveugler, elle ne semblait pas m'apercevoir.

Elle était femme jusqu'au bout des ongles.

III

Enfin se levait le jour tant souhaité! Debout dès le matin, je prenais un enfantin plaisir à parer moi-même mon logis. Je le décorais de fleurs nouvelles; je baissais les rideaux de brocatelle rose, ramagés de grands bouquets, afin de tamiser doucement, en les colorant d'une tendre nuance, les éclats de la lumière trop vive; je dressais savamment les tentures de mousseline et je lissais des mains le couvre-pieds capitonné de mon lit; en soupirant, moi-même, je réglais la pendule indifférente, dont le balancier alors ne marchait jamais assez vite. Sur un guéridon de bois des îles, je disposais, dans des soucoupes de Chine, des fruits glacés, des pâtes sèches, autour des verres de Bohême et de quelque flacon de marsalla. Mon valet étant congédié par moi jusqu'au soir, je me

trouvais enfin maître absolu de mon élégant réduit; je m'y mouvais en liberté, comme l'oiseau sous les feuilles des bois déserts, arrondissant et foulant de sa poitrine inquiète le nid de ses amours. Quelles peines ne me donnais-je pas pour prévenir les moindres désirs de la femme que j'adorais! J'enfonçais de mes mains les épingles sur la pelote de velours; je tirais de son écrin de maroquin rouge le peigne aux dents d'écaille dont elle se servait pour lisser ses cheveux défaits par la pression de mes doigts tremblants; j'attisais le feu doux qui rougissait en s'enfouissant dans les cendres; j'approchais son fauteuil de la cheminée; j'allais chercher sur le divan l'épais coussin sur lequel je posais mes deux genoux à ses pieds, dans la posture des dévots contemplant leur idole. Et lorsque toutes choses étaient ainsi disposées, que l'aiguille d'or, se rapprochant du chiffre choisi, semblait me dire : « Tu vas entendre sonner l'heure de ton plaisir; » plus inquiet, plus ému que jamais, j'allais sur la pointe des pieds, de la porte à la fenêtre, comme, en devinant le pas de son maître, va et vient le chien fidèle par l'impatience tourmenté.

Et je me disais :

— Maintenant, elle aussi, elle jette de furtifs regards sur sa pendule. Elle sait que je l'attends. Maintenant, debout devant son miroir, elle noue sous son menton le ruban de sa capote de velours : elle boucle ses cheveux rebelles sur son front pur; elle enveloppe ses épaules du châle sombre et le fixe sur sa poitrine avec la broche du camée; elle gante ses mains et s'irrite; et maintenant sur ses yeux bleus elle accumule les plis de sa voilette noire; elle traverse ses appartements déserts; elle passe; elle presse le pène de la serrure; elle sort; elle descend; elle se glisse le long des murs. Je vais la voir!

Et puis plus rien!... Oh! que le temps est long lorsqu'on attend et qu'on désespère! Si quelque empêchement allait survenir! une visite, le caprice d'un enfant! Malheureux que je suis! elle ne viendra pas! elle est en retard!

Et cependant, il eût été si doux de la recevoir ici, une fois de plus, dans cette chambre si bien disposée pour elle! si doux de la prendre dans mes bras, dès le seuil de la porte et de l'emporter pour la cacher comme un trésor! si bon de toucher ses mains, ses cheveux; de la voir lever enfin librement sur moi ses beaux yeux; de l'entendre me dire *tu* de sa voix soyeuse..

IV

Elle arrivait enfin ! Tapi contre le vantail de la porte entr'ouverte, j'écoutais les froissements de sa robe et le bruit de ses bottines, qui craquaient sur le tapis de l'escalier. Elle entrait, les joues empourprées de froid, essoufflée, avec des larmes au bord des cils, et, sans soulever son voile, sans rien dire, elle se jetait à plat sur ma poitrine, nouait ses deux bras à mon cou, et, peureuse, effarouchée comme un oiseau, la tête et l'oreille attentives, elle écoutait, en frissonnant, le moindre bruit qui se faisait dans la maison ou dans la rue.

Et, quand elle avait enfin calmé ses terreurs et qu'elle se décidait à quitter le seuil, c'était comme une vision éblouissante qui répandait des flots de lumière dans la chambre close. Elle donnait par sa seule présence une valeur

inouïe aux moindres objets. Il me semblait que tout s'animait alors, comme aux premiers jours du printemps se réveillent les bois dormant dans l'ombre et le silence.

Cependant, quelquefois, de gais rayons de soleil passant à travers l'ouverture des rideaux, traversaient l'espace et se brisaient au fond de l'alcôve, sur la surface claire d'un miroir. Les fleurs des corbeilles placées devant les fenêtres s'effeuillaient une à une, jonchant le tapis de leurs frais pétales. Parlant bas, de nous seuls, en nous tenant les mains, avec des paroles incohérentes, nous nous contemplions d'abord éperdument, absorbés dans une émotion délicieuse et profonde qui nous serrait doucement le cœur et nous amenait des pleurs dans les yeux. Nos épanchements étaient infinis comme notre amour, comme notre béatitude; mais nos pensées n'allaient pas plus loin que les murs discrets de la chambre silencieuse. Tout le monde, pour nous, tenait dedans.

Et comme nous nous dévorions de caresses! Quelle suave énergie dans nos étreintes! quelle avidité dans nos baisers! quel tremblement fébrile dans nos gestes pendant que je lui disputais en silence les vêtements épars qu'elle rete-

nait sur elle, à toutes mains, pâle d'un vague effroi ! A deux genoux, désespéré, je me jetais devant elle, j'enlaçais sa taille souple de mes bras, et elle, se cambrant sous mon étreinte, m'appuyait la paume des mains sur le front, me tenait doucement en arrière et détournait la tête comme si elle avait eu peur de mes yeux.

Et, comme pour m'anéantir devant elle, je me prosternais et je baisais longuement ses pieds nus. J'aurais voulu mourir là, les lèvres collées sur ses pieds d'enfant blancs et roses qu'elle enfonçait dans le tapis de peau de cygne, pendant qu'elle frissonnait dans ses voiles comme l'ange de l'inquiétude à demi enveloppé dans les plumes de ses ailes.

V

Le premier moment de trouble passé, il semblait que ce ne fût rien pour elle de se retrouver chez moi, pendant que je l'étreignais avec une ardeur farouche. Alors, dans la splendeur de son désordre, les cheveux dénoués, les épaules découvertes, les bras nus, la lèvre froide et friande, plus muette, plus sérieuse, plus absorbée que moi-même, elle était aussi bien à l'aise qu'assise dans son grand siége de velours, à l'angle du foyer de son salon. Je ne sais ce qu'elle n'eût pas fait de l'air le plus naturel et le plus digne. Rien ne la surprenait, rien ne la choquait.

VI

Nous avions, chaque fois, à échanger un monde de pensées nouvelles. Nous nous racontions les fatigues de l'attente, les énervements de l'inquiétude, les tristesses de l'absence, les aspirations de l'espoir, et aussi combien il est consolant, pour les amants séparés, de penser sans cesse l'un à l'autre. Fanny surtout s'abandonnait à cette union spirituelle avec toute l'expansion d'une âme jeune. Elle recevait les confidences de ma tendresse comme une vapeur d'encens qui la plongeait dans une sorte de douce torpeur. Avec des élans muets de gratitude, la joue rose, les narines palpitantes, les yeux souriants et noyés, elle s'émerveillait de l'abondance de mes paroles, comme des images gracieuses qui s'envolaient de mes lèvres. Elle ne pouvait se lasser de m'entendre.

— Encore! parle encore! ô mon Roger! disait-elle.

Et, le coude enfoncé sur l'oreiller, la tempe posée dans la main, le corps fléchi, les pieds pendants, me caressant le front et les cheveux, elle me regardait de tous ses yeux, comme pour démêler les linéaments les plus subtils de ma pensée. Moi, pendant ce temps-là, le genou à terre et les mains jointes, je souriais de plaisir comme l'enfant qu'on encourage, et il me semblait alors que c'étaient nos deux âmes qui s'unissaient dans une étreinte vague et douce, avec des frissonnements de volupté.

VII

Mais c'était surtout au moment où elle se disposait à partir que faisaient explosion mon amour et ma douleur. Pensive, elle arrêtait sur mes yeux, avec attendrissement, ses yeux bleus et limpides. Elle prenait affectueusement mes deux mains que je lui disputais en me détournant de dépit. Alors elle me sermonnait gentiment, comme une mère ; elle me caressait les joues avec bonté ; elle m'embrassait, s'en allait, revenait, m'embrassait encore.

— Te reverrai-je jamais ! m'écriais-je avec tristesse.

— Tais-toi, Roger ! faisait-elle, en étouffant ma voix dans un baiser.

Enfin une dernière fois je la pressais longuement sur mon cœur, et bien souvent, tandis que nous nous étreignions ainsi, nous sentions des larmes chaudes qui nous coulaient sur les lèvres.

VIII

Elle s'en allait cependant, et ma vie avec elle. Mélancoliquement accoudé sur l'appui de ma fenêtre, je la regardais passer dans la rue, à travers l'écartement des persiennes. Elle marchait lentement, simple, tranquille, belle Les deux bouts de son voile flottaient doucement sur ses épaules, caressant son visage, de chaque côté. Le bord de sa robe, avec des bouillonnements de soie, se mouvait en bruissant sur sa trace. Ses deux mains, ramenées en avant sur sa ceinture, serraient les plis du sombre cachemire qui l'enveloppait de la nuque à la cheville. Elle ne se retournait pas. Elle se rangeait le long des murs pour éviter le heurt des passants. Enfin elle tournait l'angle de la rue. Elle disparaissait; et moi, je me jetais aussitôt sur mon lit, et je cachais ma face dans mes mains, appelant, éperdu, tous mes souvenirs épars, pour chercher à la posséder encore.

IX

La première fois qu'elle vint, elle ne fut pas étonnée, mais elle observait tout, autour d'elle, et elle touchait à toutes choses, avec une certaine réserve Il y avait des épées de combat croisées sur un panneau ; je me rappelle qu'elle les regarda. De même elle s'arrêta longtemps devant le portrait de ma mère, qui avait été fort belle, comme devant mon pupitre chargé de lettres et de livres. Mais, avec une discrétion pleine de grâce, elle passa en souriant sans toucher aux lettres.

X

J'étais heureux! combien je les méprisais, tous ceux qui n'étaient pas moi, parce qu'elle ne les aimait pas! De loin et de haut, je regardais le monde; détaché de tout, je planais sur tout, indifféremment, mais plein d'orgueil. Il me semblait que convergeaient sur moi tous les parfums de la terre et tous les sourires du ciel; les regards dirigés sur les miens me paraissaient reluire des éclairs de l'envie, et le murmure confus des foules agitées bruissait à mon oreille comme de lointaines acclamations. L'image de Fanny encombrait ma mémoire et se dégageait de toutes mes pensées. Elle était, à la fois, plus irritante qu'un rêve et plus consolante que l'espoir. Jamais je n'avais soupçonné tant de séductions dans une créature humaine, tant de délicatesse dans un cœur, tant

de grâce dans la réserve, tant de pudeur dans l'abandon.

Un mélange d'enthousiasme et de rêverie, d'illusions et de découragement, de mélancolie et d'enfantillage, m'avait suffi pour obtenir son amour. Cependant elle me paraissait un peu blasée sur les soins et les prévenances. Elle avait été, sans doute, tant aimée! Belle encore, plus belle qu'elle ne le croyait peut-être, elle augmentait chacune de ses grâces par le timide effort qu'elle faisait pour éviter l'apathie que, de loin, avec les années nouvelles, elle sentait venir. Il y avait surtout de certains jours où son regard se laissait plus humainement pénétrer, où ses lévres s'unissaient avec une expression de méditation plus affectueuse, où ses cheveux, flottant par molles boucles sur ses tempes doucement amincies, les enveloppaient avec une sorte de pitié suave. Alors je regardais ses mains potelées et si blanches, et je pensais qu'elles s'étaient comme doublées afin que leurs dernières caresses fussent plus amples, plus maternelles; j'écoutais avec inquiétude les soupirs qui s'exhalaient de sa poitrine oppressée. Ils me semblaient la protestation assourdie de son cœur, qui résistait encore à l'indifférence

tout en souhaitant peut-être l'indifférence comme un repos, et jetait sa plus belle flamme avant de se contracter sur lui-même pour cesser de battre.

XI

J'étai heureux! Mais j'allais bientôt ne plus l'être. Jusqu'alors, avec la délicatesse la plus touchante, Fanny avait évité de faire devant moi la moindre allusion à son mari. Avec un peu de bonne volonté, j'aurais donc pu me figurer qu'elle était libre et ne se partageait pas. Elle s'était donnée d'une façon si pudique! comme une reine, sans rien marchander de ce qui ne pouvait pas être vendu. Mais un jour, — je ne sais comment cela se fit! — le nom de l'un de ses enfants vint résonner sur ses lèvres, et, depuis, elle ne put se retenir de me parler d'eux.

Elle les adorait d'un amour si furieux, que je crois qu'elle m'eût quitté si je n'avais pris plaisir à l'entendre me raconter mille choses puériles qui les concernaient. Pour moi, je feignais toujou s d'attacher un très-grand intérêt à ces

récits qu'elle débitait avec une abondance de cœur extraordinaire; mais j'écoutais bien plus la musique de ses paroles que le sens qui s'en dégageait. J'adorais sa voix douce et mélodieuse. Et puis j'étais un peu jaloux de tout ce qu'elle aimait.

Elle me parlait donc de ses enfants. Le plus jeune ayant été atteint par une épidémie passagère, je crus que j'allais prendre en haine ces pauvres petits êtres, qui n'avaient d'autre tort que de se blottir frileusement avec moi dans le nid d'amour du même cœur. Elle fit alors une chose qui me força à réfléchir bien amèrement sur la somme d'affection qu'une mère peut donner à un homme. Elle resta six semaines sans me voir. Elle ne bougea pas du pied de ce berceau sur lequel se débattait le doux trésor vivant formé du propre sang de son cœur. A peine m'écrivit-elle quatre lignes pour me sommer de souffrir et de m'affliger avec elle.

— Homme orgueilleux qui prétends régner seul sur le cœur d'une femme, me disais-je, aux moindres plaintes d'un enfant, vois quelle leçon te donne la nature!

A force de songer à cet enfant, je me surpris à penser au mari. Et bientôt, malgré moi, je ne

pensai plus qu'à lui seul. Je ne l'avais jamais vu. Que m'importait autrefois de regarder l'homme qui lui donnait le bras pour entrer au bal et se perdait discrètement dans la foule dès qu'un cercle d'admirateurs s'était refermé sur elle, pour l'isoler de lui? Je n'aimais, je ne voyais qu'elle. Je ne vivais que pour elle. Que m'importait son mari?

Cependant lorsque son enfant fut guéri, le premier jour où elle me revint, — plus affectueuse et plus belle, — elle ne s'aperçut pas qu'il y avait en moi un nouvel homme; mais elle devina qu'une préoccupation secrète me tenait en éveil, pendant que, sans mot dire, je promenais ma main sur son bras nu. Alors, se jetant soudain sur le soupçon le plus cruel, elle me repoussa, se leva et, avec un grand éclat de voix, elle affirma que je l'avais trahie.

Je souris doucement à cette accusation folle, et, lui prenant la main pour l'inviter à se rasseoir, je lui dis simplement que j'hésitais à lui demander une faveur nouvelle, par crainte de me montrer indiscret.

— Qu'est-ce donc? fit-elle en me tenant encore à distance et levant sur moi ses yeux surpris.

Je répondis que ces six semaines de solitude m'avaient fait tristement réfléchir sur notre imprévoyance. Ne soupçonnant même pas qu'aucun incident pût nous séparer, nous ne nous étions ménagé nulle occasion de rapprochement. Enfin, avec un embarras dont je n'étais pas maître, je balbutiai :

— Pourquoi ne suis-je pas admis dans ta maison?

Elle ne se doutait pas que je déguisais ma pensée en parlant ainsi ; car aussitôt elle resplendit de sourires, et, me jetant avec effusion les deux bras au cou, elle m'avoua, en rougissant, que, depuis le premier jour, elle n'avait jamais cessé de souhaiter me voir chez elle.

— Pourquoi donc n'en parlais-tu pas? lui dis-je en la caressant.

Elle me répondit en faisant la moue malicieuse des gens qui veulent être devinés ; et soudain les projets ravissants d'existence commune de jaillir à flots sur ses lèvres : « Je verrais ses enfants ! je les aimerais ! » Elle se faisait fête de disposer plus élégamment que jamais, pour me recevoir, le salon intime dans lequel n'étaient reçus que ses amis. Quel bonheur de pouvoir réunir presque chaque jour, autour d'elle, tous

les objets de son affection la plus vive! Sa pensée désormais ne serait plus obligée d'abandonner ses enfants présents pour aller chercher mon image à travers l'espace, la ramener parmi eux et la faire doucement rayonner dans ce délicieux réduit décoré par elle seule, selon son goût. Enfin j'occuperais désormais une place plus grande — non pas dans son cœur, ce n'était pas possible, — mais dans sa vie, et je prendrais immédiatement ma part de toutes ses joies, comme de toutes ses peines. C'était un rêve charmant!

XII

Nous convînmes que j'accepterais enfin les invitations de l'une de ses amies qui donnait à dîner toutes les semaines.

— Il n'y a jamais beaucoup de monde, dit-elle; tu pourras aisément te lier avec nous.

Nous!... C'était la première fois que, dans un mot, elle associait innocemment son mari avec elle, sans se douter de l'angoisse que cette association me causait. Chère Fanny! je sentais une oppression vague me faire pâlir, pendant qu'elle rougissait de bonheur. Elle se leva sur ce mot, terrible pour moi et sans importance pour elle. Les deux heures étaient écoulées. Nous nous quittâmes. En s'en allant, elle emportait avec elle autant de confiance qu'elle me laissait d'horrible espoir.

XIII

Oui, d'horrible espoir! car je ne puis pas exprimer ce qui se remuait en moi d'incertitudes, de souhaits et d'amertumes, en songeant que j'allais enfin la voir sous les yeux de celui qui gouvernait sa vie. Je mêlais tout cela dans mon cœur comme des poisons et des contre-poisons, et, de ce mélange abominable, il se dégageait des vapeurs d'une âcreté telle, que je sentais mon cerveau vaciller dans ma tête, et que mes genoux pliaient sous moi.

Mais ce n'était rien auprès de ce que je devais éprouver à cette table trop étroite où, sous les nappes de clarté qui s'échappaient des globes des lampes, nul convive ne pouvait dérober à personne les pensées qui plissaient son front Je ne vis rien d'abord et répondis au hasard aux questions que l'on m'adressait. Je

mangeais machinalement, du bout des lèvres, m'efforçant d'être attentif et poli, mais plus hagard qu'un assassin qui se sent sur le point d'être découvert. Effaré par le grincement des verres, par le cliquetis de l'argenterie, par le frottement des porcelaines; ébloui par la réverbération des touches de lumière sur les cloches qui couvraient les plats; ahuri par le va-et-vient des valets empressés qui servaient chacun, sans mot dire, glissant sans bruit sur les tapis, comme des ombres noires gantées de blanc; suffoqué par la chaude atmosphère de la salle imprégnée de fumets pénétrants, auxquels se mêlaient l'odeur des vins et le goût des fleurs, je ne regardais pas Fanny, je ne l'écoutais même pas parler. Sa présence, à mon côté, m'était devenue insupportable; c'était comme un poids qui m'étouffait. Et je ne le regardais pas non plus, LUI que j'étais venu chercher, de si loin, avec le désir et la terreur de le connaître. Aveuglé par des visions funèbres, je ne pouvais pas le voir, quoiqu'il fût assis en face de moi.

Tout à coup je ressaisis ma lucidité en sentant un pied de femme se glisser sur le mien et le presser d'une molle étreinte. C'était elle qui me prévenait de ma préoccupation trop visible

Je lui adressai un regard pour la remercier, et, me renversant alors sur le dossier de ma chaise, je contemplai longuement celui qui ne se doutait pas de l'intérêt puissant qu'allai faire naître en moi l'étude de sa personne.

XIV

C'était une sorte de taureau à face humaine. De taille moyenne, il avançait en mangeant ses robustes épaules, et son siége gémissait sous la lourde flexion de ses reins carrés. Je voyais de ma place se dresser sur son front les arcs sévères de ses sourcils hérissés de poils rudes, et son œil gris et clair rayonnait au-dessous avec l'éclat métallique qui luit dans la prunelle impassible des carnassiers.

Il mangeait, réunissant devant lui ses mains courtes et velues, et levant les coudes pour mieux peser sur son couteau brillant et sur le manche de sa fourchette. Entre chaque assiettée, il respirait largement, s'essuyait la bouche et buvait à longs traits de grands coups de vin pur.

Il n'avait l'air ni méchant ni vulgaire; il avait

l'air fort Toute sa personne révélait une puissance de muscles extraordinaire. La surface de ses joues et de son menton bien rasée offrait la rigidité du marbre, et son front net, ouvert, entouré de cheveux noirs déjà grisonnants, décelait un esprit de volonté plein de droiture et de persistance.

Son sourire était affectueux; son regard sans malice, mais clair comme le cristal. Il vous regardait en face, dans les yeux, et de telle manière, qu'on s'estimait heureux d'éviter ce miroir d'acier gênant à force de franchise. Peut-être riait-il un peu bruyamment, soulevant par saccades ses pectoraux au-dessus de sa taille bien sanglée et rejetant en arrière sa face pourpre. Sa voix était grave et sonore; son geste tranquille, presque pesant. Il avait les dents belles, les ongles roses, brillants et bien taillés; enfin un grand air de rectitude était répandu sur toute sa personne.

Il me parut avoir quarante ans.

Tout d'abord je fus comme terrassé; j'étais honteux de me trouver en rivalité avec une nature aussi puissante. Involontairement je me comparais à lui, moi chétif auprès de lui, comme l'auraient été presque tous les jeunes

gens de mon âge. Combien, devant cette richesse de sang, cette ampleur de formes, cette virilité froide et calme, s'amoindrissait ce que je sentais en moi de faiblesse nerveuse, de finesse de race et d'élégance. Je me faisais l'effet d'un sylphe contemplant, effaré, la statue d'un géant. Quel homme étais-je auprès de lui ? C'était lui seulement, et non pas moi, qui était la forte et belle expression de l'homme !

Et, avec une cruauté plus grande encore pour moi-même, je faisais remonter ma comparaison de moi à elle. Et, la voyant assise à mon côté, douce et blonde comme Ève, candide comme une vierge, avec sa taille fine, son cou légèrement avancé, son air d'étonnement répandu comme l'ombre d'une vapeur sur sa face adorable ; la connaissant si délicate de pensées, je me demandais, éperdu, comment autrefois elle avait pu l'aimer ! Violente association de deux natures qui n'avaient pas un seul point de contact ! Ils étaient assemblés comme le fer et la soie !

— Oh ! Desdémone ! me disais-je, quel Othello as-tu choisi !

Mais elle ne se doutait pas le moins du monde de la fureur qui couvait tout à côté d'elle. Elle m'a

dressait tranquillement la parole, me regardant dans les yeux d'un air simple, et repoussant doucement de sa main blanche les boucles blondes qui voltigeaient comme des plumes sur son front. Et elle lui parlait, à lui, devant moi, sans trouble et sans gêne ; elle lui disait : *Mon ami*, devant moi.

Et il lui répondait avec moins de gêne encore, plein d'égards et de déférence, mais avec un air de supériorité très-visible. Il voyait en elle, cet Hercule, un être charmant mais absurde ; aussi ne lui disait-il que des riens, d'un air aimable et paternel, comme en disent les pères aux petits enfants curieux

XV

Lorsque le dîner fut fini et que les convives eurent été s'asseoir dans le grand salon, autour des tables de whist, je me rapprochai lentement de Fanny, qui se chauffait les pieds devant le feu. M'accotant au rebord de la cheminée, j'entremêlais de choses banales prononcées à voix haute les paroles de tendresse que je lui adressais tout bas. De ma place, je voyais le dos des joueurs inclinés vers les tables, où brillaient doucement, enfermées sous les abat-jours, les bougies enfoncées dans de lourds flambeaux d'argent; j'entendais le bruit des jetons de nacre et le murmure des mots couverts que les partenaires échangeaient entre eux. Je comptais que nous pourrions ainsi deviser de nous tout à notre aise, avec un peu d'habileté, la maîtresse de la maison s'étant assise, au fond

de la pièce, devant le piano dont elle effleurait les touches du bout des doigts. Et c'était un charme nouveau ajouté à tant d'autres que celui des accords assoupis tremblant dans l'air, en même temps que les mélodies secrètes de l'amour, plus mélodieuses encore, chantaient en nous. Mais, se détachant soudain du groupe des joueurs derrière lequel jusqu'alors il s'était tenu debout, mon rival s'avança vers nous d'un air affable, et, le plus naturellement du monde, nous demanda de quoi nous parlions. Avec une politesse qui excluait toute forme familière et nous tenait à distance l'un de l'autre, comme il l'entendait, mais avec une tranquillité d'accent et une manière courtoise, il se mit immédiatement à conduire le discours, et je ne pus m'empêcher de le suivre. A travers les doux éclats de la musique, les tendresses des vibrations assourdies dont il ne se souciait guère, il me parla de chasse, de théâtre, de chevaux, que sais-je! ne daignant même pas pénétrer jusqu'au cœur les sujets oiseux que j'avais imprudemment choisis, mais qu'il me condamnait maintenant à poursuivre, comme s'ils eussent été les seuls qu'il jugeât dignes de moi. Je lui fis deux ou trois réponses assez fines, et il applaudit du regard

en m'honorant d'un demi-salut. Ainsi j'étais pour lui un assez futile instrument dont il caressait les cordes, en se jouant, du bout des doigts. Et s'il avait su, mon Dieu! qu'il y avait dans mon cœur une de ces cordes dont l'horrible résonnance pouvait éclater à ses oreilles et l'assourdir!

Plus tard, je le vis assis à côté d'elle dans l'ombre qui flottait autour de la lueur des bougies. Sans apercevoir ni moi ni personne, sans la regarder, d'une main il lui serrait la main, presque machinalement, rêvant peut-être à je ne sais quoi. Et je contemplais cela, moi, comme le plus étrange et le plus monstrueux des spectacles. Pour elle, les yeux fixés sur les miens, elle était blanche comme une statue d'ivoire; mais elle n'osait pas bouger, mais elle n'osait pas parler, et se laissait faire

XVI

Depuis lors, je n'eus plus qu'une seule préoccupation, celle d'effacer de mon esprit, absolument, l'image de ce que je venais de voir. Je voulais, à tout prix, oublier cela qui m'humiliait, cela qui me déchirait le cœur. Combien ne regrettai-je pas ce que j'avais fait ! Absurde envie de connaître ce qu'elle m'avait si bien caché, ce que je devais ignorer toujours.

— Oh ! non certes ! m'écriai-je, je n'entendrai plus parler de cet homme effrayant, je ne rencontrerai plus jamais ce regard dominateur, et nous ne mêlerons plus nos souffles dans l'atmosphère de la même salle ! Et ce ne sera plus, du moins devant moi, que sa main velue caressera la tienne, femme placide et si docile !

Trois jours plus tard, lorsqu'elle vint chez moi, elle ne vit d'abord en moi rien de changé.

La colère, peu à peu, avait déposé son mare dans mon âme, et mon âme était maintenant pleine jusqu'aux bords d'une douleur limpide. Avec les apparences du calme, je me sentais blessé à mort. Frappé au cœur, je conservais mon aspect d'autrefois, comme ces fruits vermeils dont la peau fine et tendue couvre une chair que dévore un ver invisible. Aussi ne se douta-t-elle de rien. Cependant, comme je lui parlais d'elle, de moi, de toutes choses enfin, hormis de ce qui la préoccupait si fort, elle paraissait attendre, anxieuse. Enfin me voyant arrivé au bout de mon éloquence factice et me sentant poussé par le désir de me venger sur elle de la douleur jusqu'alors inconnue, dont elle était la cause innocente :

— Tu veux savoir, lui dis-je avec amertume, ce que je pense de ton mari ; et peut-être seras-tu bien heureuse si le jugement que tu attends ne lui est pas défavorable. Mais, Fanny, tu ne connaîtras jamais le sentiment qu'il m'inspire.

En entendant ces étranges paroles, il me sembla que tout le sang de son cœur lui jaillissait à la face. Pauvre femme conciliante ! elle s'était fait une si douce fête de m'attirer chez elle,

pour me voir un peu plus souvent, pour m'unir à tous les êtres chers et doux qui meublaient son cœur!...

— Pourquoi ce changement, Roger? murmura-t-elle en faisant un pénible effort.

— Parce que!... m'écriai-je exaspéré.

Mais je vis alors son visage couvert de larmes. Aussitôt, me jetant à ses pieds et l'enlaçant dans mes deux bras, je lui dis doucement :

— Parce que je suis horriblement malheureux, Fanny! parce que je suis jaloux!

Elle se leva sur ces paroles, stupéfaite, sans me repousser, mais me retenant avec ses deux mains, qu'elle avait posées sur mes épaules; et moi, je demeurais à genoux, sans rien comprendre. Elle me regarda longuement, profondément, explorant jusqu'aux moindres replis de ma pensée inquiète. Puis elle haussa légèrement les épaules.

— Enfant! pauvre et cher enfant! dit-elle en se baissant pour m'embrasser étroitement sur les yeux.

Et, depuis lors, jamais elle ne revint sur ce sujet, d'elle-même.

Mais moi, douloureusement, j'y rêvais sans cesse et je ne pouvais me retenir d'en parler.

Elle me caressait alors; elle me sermonnait; elle me grondait.

— Tu perds ton temps, me disait-elle parfois en souriant et m'attirant à elle, lorsque je m'étendais trop longuement sur la cause de mes chagrins

Et ses bras se nouaient à mon cou avec une mignonne souplesse, ses regards violentaient doucement les miens, ses lèvres, avec une expression gracieuse et féline, cherchaient vaguement mes lèvres. Mais c'était en vain. Ma bouche maintenant ne pouvait plus se plisser pour savourer les baisers de l'amour. Elle ne savait plus que se tordre pour exhaler des sanglots.

XVII

C'est depuis ce jour funeste que je commençai à endurer de grandes tortures. L'image de cet homme s'était subitement incrustée dans ma mémoire, et, quoi que je fisse, je ne parvenais pas à l'en arracher. Pour tout le monde, il pouvait être ridicule; mais ne croyez pas qu'il le fût pour moi. Pour moi il était sinistre, il était terrible; et, chaque nuit, avec effarement, je le voyais se lever dans mon sommeil pour égorger le spectre de mon bonheur.

Il était bien heureux, lui! car il ne se doutait de rien. Ce drame commencé dans les ravissements de l'amour, qui se prolongeait maintenant à travers les anxiétés, les terreurs, les désespoirs, n'existait pas pour lui. Nous avions été si prudents!

Atroce renversement des rôles! C'était moi

qui étais jaloux de lui ! Le ravisseur souffrait de la possession, par la possession. Il n'avait même pas la ressource d'exciter les soupçons du dépossédé pour lui faire partager ses tortures !

Et je me sentais obligé de me méfier de lui, de m'occuper de lui ! Malgré moi, pour l'éviter, je devais ruser comme un lièvre. Ce rôle de fuyard, de craintif, me rabaissait au niveau des poltrons. Mon Dieu ! que j'aurais voulu ne pas aimer !

Mais ces maux n'étaient rien auprès de ceux que me réservait l'avenir. Je venais à peine de m'engager sur une route ravagée de fondrières, bordée d'effrayants précipices, et je ne soupçonnais même pas combien il me faudrait supporter de fatigues pour la parcourir. Dès lors, soit que, courbé devant l'âtre, dans ma chambre silencieuse, je cherchasse à donner le change à ma douleur présente, en m'efforçant de rêver aux amours passées ; soit que, lançant à fond de train mon cheval emporté à travers les plaines, je risquasse cent fois ma vie pour briser mon corps de fatigue, afin de détourner sur lui la fatigue de mon cerveau ; soit que je demandasse l'oubli à l'orgie étourdissante, buvant à

larges traits le vin qui jamais ne valut une goutte de l'eau du Léthé; soit que, sur un seul coup de dés, j'exposasse ma fortune pour souffrir au moins d'une émotion qui ne fût pas celle que j'exécrais; soit enfin qu'enseveli dans les rideaux de mon alcôve, je passasse toutes mes nuits à me désoler en évoquant les fantômes des êtres adorés que j'ai perdus; jamais, ni dans le rêve, ni dans le danger, ni dans l'ivresse, ni dans le jeu, ni même dans le souvenir de ma mère morte, je ne pus parvenir à étouffer le serpent qui me dévorait le cœur. Avec moi, la vision fatale souriait aux amours de ma jeunesse; avec moi, elle cravachait mon cheval épouvanté; elle trempait, en ricanant, ses lèvres pâles dans mon verre; dans le cornet de cuir, elle faisait sonner les dés; avec moi enfin, elle rêvait à ma mère! Sur la surface de tous mes souvenirs, de toutes les scènes charmantes, émouvantes, terribles, que je reconstituais dans ma mémoire, s'accentuaient incessamment, soulevés du fond de mon âme, d'autres souvenirs, d'autres images qui les effaçaient. Et il me fallait bien enfin me décider à les accueillir, ces souvenirs abominables; à les regarder en face, ces images funestes; car elles

me violentaient. Vaincu par elles, enfin je les envisageais !

Alors c'était horrible, humiliant et douloureux ! Celui-là seul qui aime peut se faire une vague idée de mes tortures. Tout était clair, net; il n'y avait pas le plus faible doute à conserver. D'abord, je me représentais ma maîtresse, douce et blonde, élégamment parée, avec son air de surprise et de candeur, assise à l'angle du foyer, dans son salon; ou bien à sa table, à la place d'honneur, en face de son mari, entourée de ses amis, de ses enfants. Toujours affable, elle avait pour chacun d'eux quelqu'une de ces attentions délicates qui sont la charmante expression de la grâce du cœur. Et c'était pour lui surtout, le dominateur, qu'elle se montrait gracieuse. Ne fallait-il pas prévenir les soupçons de cet homme si perspicace? Comment avec lui ne pas se montrer toujours caressante? D'ailleurs, tous les deux, ils prenaient une part égale de tant de choses communes : leurs intérêts, leurs enfants. Ils demeuraient ensemble enfin; ils ne se quittaient pas; ils se voyaient à toute heure, tristes ou gais. Et que d'épanchements naturels ! Il était, lui, le lion régnant sur cette existence adorable ! Et j'étais, moi, le loup

craintif et pillard, à la prunelle ardente, au ventre essoufflé, qui, de temps à autre, au risque de mille dangers, en s'exposant à mille humiliations dégradantes, aux coups de fouet, comme aux coups de fusil, lui dérobait dans l'ombre, en se cachant, pendant qu'il dormait! quelques restes de sa part.

Oh! c'était bien cela qui m'humiliait! Mais voici maintenant ce qui me perçait le cœur. Je ne pouvais parvenir à suspendre le travail incessant de mes évocations. Comme avec plaisir, je les complétais en m'appesantissant sur mes douleurs. La scène changeait alors, et je me représentais Fanny, le soir, seule avec lui, après le départ des enfants, dans la chambre close où le thé fumait dans les tasses, sous la lueur adoucie de la lampe, auprès du feu qui doucement bruissait dans les cendres chaudes. Alors, de ses mêmes yeux que j'aimais tant, elle le regardait. Elle causait avec lui, aimable, facile, parlant peu pour lui laisser le plaisir de parler, soumise comme il convient à la femme quand elle est belle et que le maître est fort. Et ne croyez pas que je m'arrêtasse à ces images d'une intimité si captivante! Ce n'était pas possible. Je les continuais, je les exagérais, que

dis-je? je leur en adjoignais d'autres. Cela d'ailleurs devait être. Il était tard, la flamme agonisait dans l'âtre obscurci, la lampe mourante étouffait ses lueurs sous l'abat-jour, tous les bruits s'éteignaient dans la maison et dans la rue ; le pas du passant attardé, sur le pavé redevenu sonore, marquait l'heure du repos et du plaisir. D'ailleurs, les valets étaient couchés, comme les enfants. Ils étaient donc seuls. Ils étaient époux!...

XVIII

Quand j'en étais arrivé là, je devenais pâle. Dans le plus profond de mon âme, quelque chose se débattait et se mourait avec des convulsions de désespoir. Ces images, chaque nuit évoquées, me rendaient plus malheureux que si on eût frappé devant moi ma maîtresse. Je m'levais, je regardais l'heure à la pendule; et puis j'éclatais de rire, comme un fou, ou bien, m'enveloppant la tête de mes bras, je m'enfouissais dans mon lit et je pleurais.

XIX

Le matin, je m'éveillais de mon cauchemar, plus brisé que n'est le blessé par le tétanos ! Et toujours en me traînant à ma fenêtre pour aspirer un peu d'air pur, je sentais la même question éclore sur mes lèvres, comme une fleur vénéneuse.

— Pourquoi donc autrefois l'a-t-elle aimé ? Car elle l'a aimé, je l'ai appris ; elle s'est laissé enlever par lui à sa famille, qui ne voulait pas s'allier à un homme sans fortune et sans position. Il s'est enrichi depuis, car il est énergique et patient. Il sait vouloir. Mais pourquoi donc l'a-t-elle aimé ? Et surtout pourquoi m'aime-t-elle aujourd'hui ? Nous sommes si différents l'un de l'autre !

Un jour enfin, à force de creuser cette pensée et d'en vanner les éclats dans ma cervelle,

je crus que j'allais pénétrer la conduite de ma maîtresse. En me rappelant combien elle était sensible aux caresses; en me représentant les scènes les plus enivrantes de notre amour, et me comparant à son mari, je me sentis rougir, et quelque chose de plus âcre que le dégoût, de plus amer que le mépris, de plus empoisonné que la haine, me monta du cœur aux lèvres.

—Cela ne m'explique pas pourquoi elle m'aime aujourd'hui, me dis-je en secouant la tête.

Alors l'analyse vint une fois de plus à mon aide, mais c'était pour me frapper d'un nouveau coup de couteau.

— Elle m'aime pour changer, repris-je, avec amertume; pour satisfaire, par un contraire exagéré, un désir plus délicat, plus sentimental. A moins que ce ne soit, ajoutai-je, sans songer d'abord à la cruauté de ma supposition, pour compléter son idéal.... Mais alors, m'écriai-je, en me dressant sur les pieds avec une indicible terreur, je ne suis donc pour elle que la moitié d'un homme! je n'emplis que la moitié d'un cœur! On m'a mesuré, on m'a trouvé incomplet! Je ne suis qu'une addition, qu'un accessoire!... Oh! horrible!...

XX

Quelquefois je m'échappais de chez moi comme d'une prison et j'allais égarer mes interminables rêveries dans la foule qui encombre les promenades. En me retrouvant au milieu de gens heureux, indifférents, affairés; en savourant, malgré moi, les premières effluves embaumées du printemps, je cessais de me croire aussi absolument misérable, et je qualifiais mes monstrueuses hallucinations d'enfantillages.

— C'est la jalousie, me disais-je, qui me rend absurde.

Et, rencontrant à chaque pas tant de femmes jeunes, élégantes, pendues aux bras de cavaliers qui, d'un air de fatigue, tournaient les yeux autour d'eux et leur parlaient à peine, j'ajoutais :

— Combien de femmes habitent sous le même

toit que leurs maris sans jamais les apercevoir ! Après quatre ans de ménage, le mari devient un ami ; même pas ! Il existe pour tout le monde, hormis pour sa femme !...

Mais les doutes ne tardaient pas à me ressaisir, mille fois plus navrants, et je cherchais vainement à les chasser de mon esprit. Je me connaissais assez pour savoir que je ne pourrais jamais acquérir cet esprit d'accommodement de mon siècle, qui permet à l'amant d'une femme de serrer la main de son mari, fût-il son ami ! D'ailleurs, je ne voulais pas courtiser ce dominateur, ni me plier à son humeur, ni chercher à gagner sa confiance et son amitié, ni devenir pour lui l'homme indispensable. Je présageais, si les soupçons devaient jamais l'assaillir, combien de platitudes il me faudrait faire, combien de mensonges inventer, combien d'humiliations et de dégoûts supporter pour les faire disparaître. Et je ne me sentais déjà que trop avili !

— Je n'irai pas plus loin, me disais-je, il n'y a déjà que trop de fange sur ma route !

Plus fatigué, plus inquiet qu'au départ, je reprenais alors le chemin de ma demeure. Les sourires du printemps me donnaient envie de pleurer. La tiédeur de l'atmosphère alourdis-

sait toutes mes pensées. Le spectacle et le tumulte de la foule, à la longue, me devenaient encore plus insupportables que le silence de ma solitude.

XXI

En échange de ces maux qui, pour être assourdis, n'en étaient pas moins cruels, je ne recevais aucune consolation. Mes plaisirs étaient fanés. Le doute avait souillé leurs fleurs nouvelles de son souffle impur. Mes sens étaient à peine apaisés, que je sentais la main crochue de la misanthropie s'attacher inflexiblement à mon épaule. Le souvenir de celui que, dans la logique de ma passion, je nommais mon rival, comme le spectre de l'éternel châtiment, venait s'interposer entre ma maîtresse et moi, avec une atroce ironie, pour empoisonner nos caresses. Je retrouvais sa trace dans les paroles, dans les gestes, dans les manières, jusque dans les habitudes de la femme que j'adorais. Il s'était moulé dans ses bras qui m'étreignaient sur son cœur: il s'était infiltré dans son sang qui

circulait en flots désordonnés dans ses artères; il s'était empreint sur son visage absorbé, sur son front pâle, dans ses yeux morts; il m'embrassait, il soupirait avec elle.... Combien je les enviais alors, tous mes amis abandonnés, qui s'étourdissaient entre eux, chaque jour, aux doux chocs des verres, au son brillant des pièces d'or remuées sur les tapis verts des tables de jeu, aux éclats de rire clairs des belles femmes licencieuses! Et tous les amants dédaignés qui, les bras ouverts et les yeux attendris, poursuivent en rêvant une ombre hautaine! Et même tous les amants séparés!

— Aucun d'eux, me disais-je piteusement, souffrit-il jamais de son amour infertile, autant que je souffre, moi, de mon amour partagé?

Atroce raillerie de la possession! quand tu ne nous blases pas sur tes faveurs, tu nous les souilles!

XXII

Enfin je me sentais attristé par une sorte d'abaissement que venait de subir dans mon esprit, malgré moi, mon idole. Jusqu'alors, j'avais eu un véritable culte pour elle ; elle était la réalisation de tout ce que je rêvais de plus angélique et de plus pur; et je m'étais habitué à voir en elle quelque chose de sacré que rien ne pouvait abaisser ni ternir. Mais maintenant il me semblait que, volontairement, elle était descendue de l'autel où ma piété l'avait placée pour salir ses pieds au contact de la terre. C'était là, je le reconnus alors, le premier et le plus cruel effet de la jalousie qui commence toujours par nous verser, pour nous empoisonner les veines, un horrible mélange d'adoration, de haine, de fureur et de mépris.

XXIII

En peu de temps je compris que c'était désormais, entre Fanny et moi, un duel à mort. Une certaine grossièreté, s'élevant du fond de mon cœur, comme une bourbe, salissait toutes mes pensées; le respect se mourait en moi; j'avais des idées brutales de lutte; j'éprouvais le désir acerbe de châtier rudement cet être inoffensif et gracieux que j'aimais à en mourir! Je voulais le ravaler devant moi plus insolemment encore que son image n'était ravalée déjà dans ma mémoire.

— Comment peut-elle se résoudre à cela! me disais-je avec rage en me frappant le front de mes poings fermés. Oh! quelle exécrable raillerie que la pureté des femmes! Semble-t-il pas que les baisers sont des choses fugitives et qu'il ne reste rien d'eux sur leurs lèvres, quand elles les ont essuyées!

Enfin, n'en pouvant plus, je commençai à faire partager à Fanny les tortures que jusqu'alors j'avais gardées pour moi seul. Les hommes ne savent pas souffrir longtemps, sans décharger lâchement le poids de leurs peines, sur ceux qu'ils aiment le plus.

XXIV

— Tu savais que j'étais mariée!

Ce fut là la raison suprême qu'elle opposa logiquement, d'un air timide, à mes premières plaintes, faibles encore.

— Ne savais-tu point aussi que je pouvais avoir une âme délicate, répondis-je, et ne pouvais-tu pas prévoir, en te donnant, les tourments que devait me causer ton amour?... Comment vivez-vous ensemble? lui dis-je après cela, sans préambule, en faisant sur moi-même un très-grand effort.

Elle rougit. Elle était offensée.

— Nous ne devons pas parler de cela, Roger, répondit-elle avec froideur.

Mais elle me vit si malheureux, que, par pitié, elle parla, violentant ses sentiments les plus chastes. C'était augmenter mon supplice.

Mais elle ne me dit pas tout. Poussé par un besoin farouche de connaître l'étendue de mon malheur, voulant savoir, à tout prix, à quel point précis il s'arrêtait, je la pressai. Elle rougit encore, de pudeur. Pour moi, j'étais blême et comme suffoqué. De la main elle me ferma la bouche. Nous restions muets. Elle me regarda longtemps. Je pleurais. Elle pleura. Buvant la coupe amère jusqu'à la dernière goutte de lie, enfin elle se déclara prête à me répondre.

Alors, avec un embarras que d'abord je n'avais pas pu soupçonner; avec une hésitation qui obscurcissait mes paroles et étouffait dans leur abondance la faible lueur de mon intention; avec un trouble cruel, que doublait l'angoisse des cœurs jaloux; en nouant et brouillant ma pensée dans l'écheveau des détours, des circonlocutions et des périphrases, comme si j'avais voulu retarder le moment de connaître ce que je redoutais d'entendre; je l'interrogeai sur mille choses qui tendaient à me dévoiler leur existence intime. Elle me répondit d'un air simple, gênée elle-même autant que moi, mais surmontant courageusement la honte de cet interrogatoire inouï afin d'apaiser l'ardeur de mes peines, et de me donner un exemple des

dégoûts que peut surmonter la femme qui aime, quand celui qu'elle aime est malheureux.

Et ce fut alors pour moi comme une succession monstrueuse de caresses et de coups; un mélange sans nom de baumes et de poisons, une association horrible de mortifications et de glorifications. Le fait exécrable qu'elle ne s'appartenait pas restait dans son intégrité; mais toutes les consolations éplorées qui pouvaient diminuer par leurs flatteuses caresses ce qu'il avait de corrosif et d'humiliant, elle me les prodigua, à pleines mains, épiant craintivement sur mon visage l'effet des paroles embarrassées, mais compréhensibles, qu'elle prononçait. A une dernière question, plus brutale que toutes les autres que je lui adressai brusquement, il y eut en elle une si superbe explosion de révolte, que je me précipitai à ses pieds pour implorer mon pardon. Je devais la croire. J'avais été trop loin dans les suppositions de ma jalousie. Si Fanny se partageait, elle ne pouvait penser au partage sans horreur.

Certes! si je l'avais moins aimée, j'aurais pu me sentir exalté par cet aveu cruel qu'elle accompagnait de tant de consolations, par les larmes qui ruisselaient sur son visage pendant

qu'elle me montrait la plaie saignante de sa vie; j'aurais pu être fier et reconnaissant, au moins touché de tant de douleur et d'humiliation; mais je n'avais qu'une seule préoccupation dans l'esprit qui m'enlevait à moi-même. En dehors d'elle, je ne comprenais plus rien et ne songeais plus à rien. Je ne sus donc trouver aucune bonne parole pour lui répondre et me contentai de montrer quelques craintes pour son repos

— Ton mari doit se méfier, te voyant changée; car tu l'as aimé autrefois.

A cette monstruosité, elle haussa les épaules, sans essuyer ses larmes.

— O Roger! Roger! me dit-elle, le malheur, c'est que tu n'es et ne seras jamais qu'un enfant. Tu écoutes sans comprendre. Est-ce que nos maris songent à nous? Quelle femme prendrait un amant, si son mari lui donnait ce qu'un amant donne? Non pas seulement des soins, des prévenances, des attentions, de l'amitié; mais avant tout, un peu d'amour!

XXV

Cette pénible discussion fit grandir Fanny dans mon estime, mais elle ne me consola pas. Que m'importait au fond la nuance imperceptible de l'intention! Le fait restait, brutal. Maintenant je me reprochais la curiosité de ma jalousie, qui m'avait enlevé jusqu'à l'ombre du doute que, par moments, je caressais encore.

L'effet des dernières paroles de Fanny ne pouvait donc atténuer ma douleur. Sous sa pression brûlante, je ne songeais qu'à vaincre ce qui était invincible. J'épiais le regard de ma maîtresse, comme pour apprécier ses forces, avant de l'attaquer de nouveau. Mais, nos yeux s'étant rencontrés, nous ne pûmes résister plus longtemps à nous-mêmes. Toute idée de lutte disparut de mon esprit ; tout désir de résistance

s'envola de son cœur; et l'étreinte qui nous unit était si forte, qu'une fois de plus sans arrière-pensée, nous goûtâmes une minute de véritable bonheur

XXVI

Fanny devait souffrir autant que moi de cette confession étrange que je lui avais arrachée ; mais elle était tellement impersonnelle, qu'à partir de ce jour où je lui laissai voir tous mes maux, elle me cacha subitement tous les siens, et, comme pour m'inviter gracieusement à maîtriser les emportements de mon caractère, elle ne m'apporta plus que des sourires. Pauvre femme ! elle me venait trouver par des temps affreux, et sa plus pressante préoccupation devait être de forger les mensonges qui légitimaient son absence pendant deux heures, chaque semaine. Maintenant elle bravait les giboulées du printemps comme elle avait affronté les neiges de l'hiver. Elle ne parlait même jamais des ennuis que, nécessairement, elle devait supporter pour arracher quelques heures de liberté

à l'étroit esclavage de la famille. Elle riait doucement de sa toilette mouillée en retirant ses gants à grand'peine, relevant ses cheveux débouclés et présentant au feu le bout de ses bottines fumantes. Elle était fière de se trouver enfin chez moi après s'être exposée à tant de dangers, heureuse de n'avoir pas été rencontrée, contente lorsqu'elle me voyait un peu moins triste. Les obstacles à vaincre, le secret à conserver, l'estime du monde à ménager, le souci de mon repos; tout cela l'empêchait de sentir la fatigue.

— Il n'est pas de bonheur complet, me disait-elle avec un soupir, de sa voix la plus tendre; tous les deux nous payons au chagrin l'intérêt de notre amour; mais cet amour est si bon, que l'intérêt que le chagrin perçoit sur lui ne me semble pas usuraire.

Elle n'aigrissait jamais nos discussions; jamais la première elle ne parlait de ses devoirs, qui étaient beaucoup pour elle et dont elle m'avait secrètement sacrifié la meilleure part. Elle devinait, avec son merveilleux instinct de femme, qu'elle ne pouvait me parler de ses devoirs sans irriter mon orgueil, et elle respectait mon orgueil comme une chose dont la blessure de-

vait me faire souffrir. Jamais, non plus, je ne surpris chez elle le plus faible soupçon de remords. Mais en éprouvait-elle?...

— Que de soins, me disais-je quand j'étais seul, elle doit être obligée de prendre pour dissimuler notre amour! Que d'inventions! que de calculs! que de ruses! pour parvenir à éviter toute discussion sur ses absences! que de concessions, pour n'être pas découverte! Elle risque tant, la pauvre femme! Elle a tant à perdre! Et moi si peu! Ah! je suis un bien mauvais homme de la tourmenter.

Elle me traitait gentiment en enfant, et, franchement, je le méritais bien. Que de choses de sa vie je sentais qu'elle me cachait, de peur de me faire de la peine!

Je ne voulais jamais comprendre qu'il y eût des jours où il lui était complétement impossible de sortir, et qu'il suffisait de la plus banale visite pour la retenir chez elle. Je la soupçonnais alors de calculs abominables. J'affirmais qu'elle m'avait menti. Je pensais qu'elle puisait des excitations et des fatigues dans le partage qu'elle disait détester.

Je la haïssais.

— Vous me faites pitié! murmurait-elle lors-

que je lui avais laissé voir les horreurs de mon infirme pensée.

Quelquefois cependant, oubliant à demi mes douleurs personnelles pour descendre dans les profondeurs de ma conscience, je me disais :

— Lorsque je l'ai bien torturée, quand elle sort d'ici, en larmes, l'esprit éperdu, le cœur brisé, en se demandant si elle me retrouvera jamais en vie, comment fait-elle là-bas pour déguiser les tourments qui la rongent, pour se masquer le visage de son air habituel de tranquillité, pour redevenir la femme souriante que je connais? Est-ce à force de caresses qu'elle prévient les soupçons d'un mari difficile à tromper? Ah! comme je sens bien qu'elle doit pleurer avec ses enfants! Ils lui coûtent tant d'efforts douloureux! Et comme je sens bien aussi qu'ils devinent le secret de ses larmes! Et comme il est certain que, semblables à elle, aussi bons, aussi discrets, de leurs petites mains, ils les étanchent et ne les trahissent pas!

Elle souffrait horriblement. Avec chagrin, je la voyais pâlir. J'observais, sans le lui dire, le cercle noir qui marbrait le tour de ses yeux affaiblis et donnait à ses regards une étrange expression de pitié; j'observais ses lèvres con-

tractées et les plis qui, maintenant, de son front, remontaient se perdre sous ses cheveux de soie, comme les symboles visibles de pensées douloureuses ; je m'apitoyais enfin sur cet air d'abandon qui alanguissait devant moi toute sa personne. Devant moi seulement, elle détendait la rigidité de son maintien et je le lui pardonnais bien : elle devait être si fatiguée de son rôle de femme heureuse !

Elle eût été si fière de pouvoir tout avouer et vivre ouvertement avec moi sans honte !

— Ne me quitte pas ! me disait-elle parfois ; tu m'es nécessaire comme la lumière !

Souvent aussi elle ajoutait :

— Ce qui me prouve que je t'aime, c'est que j'aime tout de toi, jusqu'à ton doux égoïsme, jusqu'à ta colère, jusqu'à tes sublimes injustices !

Après cela, elle devenait subitement silencieuse, comme si quelque funèbre pensée qu'elle n'osait avouer l'eût harcelée sans relâche. Je la regardais. Elle secouait la tête. Enfin, en se tordant les mains :

— Trahir ! toujours trahir ! s'écriait-elle. Voilà la chose horrible qui empoisonne tout, jusqu'à l'idée de mon bonheur. Je suis la créa-

ture la plus misérable. Dieu ne m'a pas donné la force, et, toute ma vie, je porterai la peine de ma faiblesse. J'ai toujours vécu autrement que je ne voulais vivre; toujours été à côté de ce que je voulais faire. Trahir! mon Dieu! combien je me déteste!

Je la saisissais alors dans mes bras pour la rassurer; mais je ne trouvais rien à lui répondre.

— De qui veut-elle parler? me disais-je assez sottement.

Ce ne pouvait être que du fait de la trahison; mais je la connaissais mal encore, et, rapportant à moi les paroles échappées de sa conscience, je me sentais heureux et fier.

Tout cela me touchait parfois jusqu'aux larmes. Alors je prenais des résolutions courageuses.

— Gardons pour nous tous les maux, me disais-je, et ne lui donnons que des consolations.

Par pitié, j'oubliais donc un moment mes chagrins; je secouais les lassitudes de ma rêverie pesante, pour me livrer aux emportements les plus ardents de la passion; je me refaisais doux et tendre, plus soumis, plus affectueux que le chien fidèle qui rencontre, après long-

temps, le regard du maître adoré ; je versais à grands flots, à ma chère maîtresse, le vin de la louange ; et je devenais futile et loquace, effleurant, en lui parlant, vingt sujets à la fois, riant à pleine gorge, évitant bien surtout de prononcer un mot qui eût un rapport indirect avec le sujet habituel de mes tourments. Mais ce rôle héroïque, dont je m'acquittais mal, ne la trompait pas. Elle me regardait avec stupeur. En hochant la tête elle m'écoutait. Avait-elle la conscience que, le jour où je n'aurais plus de jalousie, ce serait que je n'aurais plus d'amour?

Mais ces accès d'héroïsme ne pouvaient durer longtemps chez moi. En soupirant, comme une personne allégée d'un grand poids, elle me voyait reprendre mon air morose.

XXVII

Je finis, à ma grande honte, par accepter tacitement cette situation. Mais il y avait désormais entre nous, et pour jamais, quelque chose qui ne pouvait s'effacer : une pensée unique et constante qui, mutuellement, tourmentait nos cœurs. Nous fermions nos lèvres pour l'empêcher de jaillir ; mais nous la sentions toujours présente, en nous-mêmes, comme une douleur aiguë qui, parfois, nous arrachait des imprécations. Alors un seul cri suffisait pour amener une explosion soudaine, et moi surtout, j'oubliais les résolutions de mon orgueil pour donner un libre cours au chagrin qui me dévorait. Je ne voulais pas parler de mon rival, mais j'en parlais sans cesse. Son nom me déchirait la mémoire et se tordait comme un aspic entre mes dents. A peine était-il prononcé, que mille questions

brûlantes venaient à sa suite. Je voulais le connaître mieux encore. Je voulais savoir tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait. Fanny alors devenait sérieuse ; elle méditait longuement avant de me répondre, afin de ne pas se couper ou se démentir ; puis elle donnait des signes d'impatience et fronçait les sourcils.

— Les hommes sont insatiables, disait-elle, à ma grande surprise. Ne peux-tu donc te contenter d'être aimé ! Pourquoi t'occupes-tu sans cesse de ce qui se fait chez moi ?

Après ces discussions, je la quittais triste, et, huit jours plus tard, j'attendais sa venue, furieux, exaspéré par la rancune, la bouche pleine de sarcasmes, décidé à rompre brutalement avec elle. Mais, à sa seule vue, toute ma colère s'exhalait de moi comme une fumée, je me jetais à ses pieds et l'étreignais convulsivement sur mon cœur.

Rien ne me surprenait davantage et ne m'irritait plus fort que la docilité avec laquelle elle se soumettait à tout, sans murmurer. L'absence, les obstacles, les empêchements ne paraissaient rien lui faire. Me voir, ne pas me voir, c'était tout un. Son visage demeurait

calme. Elle prenait des poses de victime et ne disait mot.

— Et si je me tuais ? m'écriai-je un jour.

Elle haussa les épaules.

— Et si quelque accident que nous ne pouvons prévoir nous séparait ?

— Que veux-tu ! fit-elle.

Après cela, elle se mit à pleurer.

Ne pouvant passer ma vie auprès d'elle, j'aurais au moins voulu gouverner la sienne, afin que ses moindres inspirations ne lui vinssent que de moi. Elle comprenait mon intention, et elle s'en montrait touchée ; mais elle ne me cédait jamais sur le point délicat dont elle avait fait un point d'honneur.

— Je suis obligée de subir la position que le sort m'a faite, disait-elle ; à quoi bon chercher à pénétrer ses secrets ! Tu t'affliges si je parle ; tu t'affliges si je me tais ; tâche donc, mon cher Roger, d'oublier ces sujets de tristesse. Je les oublie bien, moi, lorsque je viens ici.

— Tu es trop exclusif ! disait-elle encore parfois, moitié souriante et moitié boudeuse : à t'entendre, je ne devrais aimer que toi.

Cependant, toujours poussé par mon idée fixe, et n'admettant pas qu'elle pût avoir une

volonté devant la mienne, je rusai avec elle, en m'adressant exclusivement à sa pitié, et j'en arrivai enfin à ce point de bassesse que, par désespoir de me sentir seul à souffrir, j'employai toute mon influence pour exiger de cette malheureuse femme qu'elle suivît une ligne de conduite tout opposée à celle que lui avait tracée son mari. Je savais bien, en agissant ainsi, que sa maison, jusqu'alors paisible, allait devenir un enfer, et j'y comptais! Pendant quelques jours, par lassitude, elle suivit docilement mes conseils, et alors elle se trouva placée entre ses deux maîtres comme le fer amolli par la chaleur, entre l'enclume et le marteau. Tous les deux, sans relâche, nous meurtrissions son cœur. Enfin, poussée par le tourment et aussi par une sorte d'esprit de droiture, elle me dit :

— Roger, tu me conseilles bien mal, car tu me fais troubler son repos.

Je demeurai consterné, et cessai d'employer ce nouveau genre de torture, parce que c'était pour moi une mortification cruelle de la voir s'ériger en défenseur de son mari. Fanny semblait fatiguée, d'ailleurs, de ces débats humiliants et pénibles.

— J'ai peur de l'ennuyer, me dis-je un jour

XXVIII

Mais, dans mes accès les plus violents de jalousie, j'enrageais de lui retrouver, sur le visage, son air pudique. Elle le conservait toujours, même dans les enivrements les plus fous du plaisir. Cela, à la longue, devenait irritant. J'avais beau la dépraver, pour chercher à étouffer mon amour dans les cendres de la satiété, elle restait toujours la même. Il y avait deux âmes bien différentes qui s'exhalaient de ses lèvres et de ses regards. La première était celle d'une Phryné absorbée et sérieuse, nourrie des plus fines primeurs comme des épices les plus corrosives de la passion qui, de temps à autre, se signalait par un étrange et vague sourire. La seconde était celle d'un ange immaculé. Ah! ses regards! Cette expression de surprise qui lui-

sait perpétuellement dans ses yeux bleus, bien ouverts, sous ses paupières mobiles et détachées. Je sens qu'ils me suivent encore, qu'ils me ravissent encore! Je les sens toujours là, posés sur les miens! Ils m'interrogent, ils me fascinent! Est-ce que je n'oublierai janais ses yeux?...

Elle avait quelquefois, dans le port de sa tête, dans son attitude, dans sa démarche, un je ne sais quoi qui révélait des appétits d'un sensualisme profond et décidé, et même quelque chose de ce monstrueux parti pris de partage, qui la ravalait tant à mes yeux. Soudain, sur un seul mot, elle se métamorphosait et l'on croyait voir devant soi un autre être.

— Quelle femme es-tu donc? lui dis-je après une discussion dans laquelle elle m'avait montré les sentiments les plus opposés.

Elle leva le front et me regarda de ses yeux clairs et tranquilles; mais une émotion intérieure gonflait ses narines et rougissait faiblement ses joues.

— Je ne puis vivre sans aimer, répondit-elle lentement. Je ne puis vivre sans être aimée. Mes qualités, mes défauts, sont des choses secondaires; ils appartiennent à toutes les femmes.

Mais ce qui est à moi seule, c'est ma passion.

Et, avec une exaltation loyale, elle ajouta :

— Me comprends-tu ?

XXIX

L'été vint à la suite de ces nombreuses et pénibles discussions. Chaque année, Fanny passait cette saison à la campagne, aux environs de Paris. Un jour, elle m'annonça en rougissant la triste nouvelle du départ; mais je refusai nettement de me soumettre à l'absence.

— Nous nous écrirons, me dit-elle.

Cette résignation m'exaspéra. Je ne sais ce que je lui répondis, je l'ai oublié, mais je me souviens que je combattis sa résolution avec l'énergie du désespoir. Je versai tant de larmes, j'étais si inquiet, si malheureux, qu'elle se laissa émouvoir. En me serrant dans ses bras, elle me répéta mille fois qu'elle consentait à adopter les moyens que je trouverais.

— Sois prudent ! Ne me compromets pas

surtout ! disait-elle entre deux baisers, en s'en allant.

Huit jours après, je m'acheminais dans la direction de Chaville. C'était au bord de la grande route de Versailles que se trouvait sa maison Quand j'entendis minuit sonner aux horloges lointaines, j'escaladai le mur et m'avançai vers un pavillon dont elle m'avait indiqué la place. A vingt pas, comme je me tenais à couvert sous l'ombre des arbres, je vis une forme grise, immobile. C'était elle. Je courus à elle. Elle m'entraîna. Je refermai la porte. Nous étions sans lumière.

— Ne parle pas, me dit-elle à l'oreille, avec une agitation extraordinaire; depuis trois jours, il est soucieux; il est triste; il doit avoir des soupçons.

C'était là une variante nouvelle dans le chagrin de mon existence, sur laquelle je n'avais pas compté.

— Écoute ceci, murmura-t-elle d'une voix saccadée par la terreur : il ne faut pas qu'il se doute; il ne faut pas qu'il sache; je ne le veux pas. Tu es homme, c'est à toi de m'indiquer la conduite que je dois tenir. Parle, et, si tu dois parler de sacrifice, ne crains pas, je suis forte.

Et, comme elle se sentait défaillir, tout en me voyant éperdu de douleur :

— J'avais oublié, me dit-elle amèrement, que tu n'es toi-même qu'un enfant. Pardonne-moi de t'avoir parlé en homme.

— Fanny, lui dis-je sérieusement en l'attirant pour la faire asseoir auprès de moi, je ne suis peut-être qu'un enfant; mais j'ai le courage d'un homme. Surpris à l'improviste par cette affreuse nouvelle, je ne sais qu'inventer; mais puisque tu es si forte, décide toi-même ce que nous devons faire; je m'y soumettrai. Faut-il te quitter? Dis-le. Par la mémoire de ma mère, si tu le veux, tu ne me reverras jamais, quand même tu me chercherais par toute la terre.

— Je ne veux pas que tu meures! dit-elle d'une voix sourde en se levant et frappant du pied.

Puis elle me saisit la tête à deux mains et m'embrassa convulsivement sur les lèvres.

Mais un bruit de pas qui criaient sur le sable nous fit taire. En nous tenant par la taille, nous nous penchâmes sur la vitre pour voir qui marchait ainsi dans le parc à cette heure. C'était LUI! Je le reconnus à la carrure de ses épaules, à ses cheveux grisonnants qui voltigeaient au

vent sur son front nu. Il s'avançait parallèment au pavillon, sur l'allée large et découverte, inondée des clartés de la lune, qui tombaient d'aplomb sur lui. Il marchait à pas comptés, les bras derrière le dos, la tête basse, les traits distendus, comme un homme qui traîne après lui quelque lourde pensée. Il passa devant nous et s'enfonça sous les grands arbres.

Je fus obligé de soutenir dans mes bras la malheureuse femme, car ses genoux ne pouvaient plus la porter.

— Rassure-toi, lui dis-je; ton mari n'a pas de soupçons. Il est préoccupé; mais rien en lui ne révèle l'inquiétude fiévreuse de la jalousie. Je le sais, moi qui me suis observé.

— Le crois-tu? s'écria-t-elle avec un flot d'espoir qui la faisait tressaillir.

— J'en suis certain. Maintenant quittons-nous. Je reviendrai dans huit jours. Observe le bien, d'ici là. Je ne sais ce qui l'inquiète; mais, moi que tu nommes toujours un enfant, je te dis ceci : ton mari n'est pas jaloux.

XXX

Quand elle fut partie, je me lançai, à corps perdu, à la poursuite du promeneur nocturne. Je l'aperçus de nouveau au détour d'une allée. Comme la première fois, il passa devant moi sans m'apercevoir, toujours sombre, toujours méditant. Je cherchais à surprendre quelque parole involontaire qui m'eût révélé la cause de sa rêverie. Mais il avait la bouche close et le front impassible. Remontant vers la maison, il doubla le pas. Sur le seuil, il s'arrêta, regarda le ciel étoilé avec un sérieux effrayant, et tendit les deux bras vers lui comme si s'était exhalée de son cœur quelque menaçante prière.

— Il est donc malheureux aussi ! m'écriai-je mentalement.

XXXI

Je passai les huit jours suivants dans une angoisse inexprimable. Je ne pouvais tenir en place. Les craintes, les soupçons assiégeaient mon esprit. Et c'était à lui seul que je pensais! Quelque chose de persistant et de convaincu me disait que j'étais menacé de perdre Fanny; l'image d'une séparation violente se dressait devant moi comme un spectre. Je ne savais comment allier cette sorte de prévision avec la certitude que son mari ne se doutait de rien; mais cette prévision s'affirmait si bien, que je dus la considérer comme un avertissement du ciel.

Le huitième jour, à l'heure habituelle, je me mis en route; mais, cette fois, je ne songeais pas à attendre l'heure indiquée, ni à me cacher pour m'introduire chez ma maîtresse. Non

J'allais droit devant moi avec la rectitude d'un boulet, bien résolu à la chercher jusque dans sa chambre, si je ne la trouvais pas au pavillon. Craignant tout, sans pouvoir définir le sujet de mes craintes, j'éperonnais mon cheval, qui s'allongeait au ras du sol, tour à tour rassemblé et distendu comme un grand arc tourmenté par des mains fébriles. La lune éclairait de travers la route silencieuse que je suivais, la zébrait de rubans d'argent et semblait se tourner mélancoliquement vers moi pour me suivre de ses blancs regards. Les arbres défilaient à mes côtés, rapides et noirs comme des fantômes périlleusement entraînés dans une ronde. Les chiens qui dormaient dans les cours s'élançaient en aboyant sous les portes au bruit désordonné des fers de mon cheval s'abattant sur le pavé! Et le vent qui me fouettait le visage murmurait à mes oreilles des paroles excitantes. Tout me poussait et me faisait pressentir quelque drame dans lequel j'allais avoir à jouer un rôle. Je m'armais pour ce rôle, bien décidé à ne pas succomber sans lutter de toutes les forces que le désespoir, depuis longtemps, m'avait données. Combien j'étais exagéré dans mon attente! Et dans mes préparations! Mon esprit enthou-

siaste ne rêvait que combats surhumains, désintéressement farouche, efforts héroiques!... Hélas! c'était le dénoûment le plus vulgaire qui m'attendait!

XXXII

Je fus surpris, en franchissant le mur, de voir Fanny assise au bord d'une allée, sur un banc. J'étais en avance de plus d'une heure et je craignis aussitôt que son mari ne fût pas encore rentré. Mais, dès qu'elle m'aperçut, elle vint au-devant de moi, sans se cacher, comme s'il était naturel que je m'introduisisse chez elle par le chemin des malfaiteurs. Je lui pris la main. Elle avait l'air soucieux à son tour et embarrassé.

— Qu'est-il donc arrivé? lui dis-je en l'entraînant sous les arbres.

— Tu n'avais que trop raison, Roger, répondit-elle; mon mari n'est pas jaloux. Il a plus que jamais confiance en moi. Je n'ai pas eu la peine de l'interroger. Hier, il m'a confié la cause de sa préoccupation secrète. Toute sa fortune, placée en Angleterre, est compromise par la fail-

lite d'un banquier. Ce matin, il est parti pour en sauver quelques débris, s'il en est temps encore. Il faut qu'il soit bien inquiet, ajouta-t-elle avec un soupir, car jamais il ne m'a laissé voir tant d'expansion.

Je ne trouvai pas un seul mot à répondre à cette nouvelle désolante qui, cependant, nous soulageait tous deux d'un si grand poids. J'étais abasourdi comme un homme qui vient de recevoir un coup violent à la tête. Des sarcasmes me montaient aux lèvres, mais je ne les laissais point passer.

— Tu ne réponds rien, mon ami, me dit-elle.

— Que répondre? m'écriai-je perdant toute conscience de ma brutalité; je te plains, si tu tiens beaucoup au luxe dont tu vas être privée, je te plains surtout pour tes enfants; mais....

— Mais? fit-elle.

— Mais je ne puis te plaindre d'avoir été menacée de me perdre, et de te trouver aujourd'hui plus libre de m'aimer que jamais!

Elle leva les deux mains en l'air, comme pour attester le ciel, avec une expression de pitié.

— Ne parlons donc jamais de moi, dit-elle

doucement; je ne serai jamais pour toi qu'un livre fermé.

Nous marchâmes, après cela, sous les arbres, lentement, sans nous donner le bras et sans prononcer un mot, pendant près d'une demi-heure. Enfin, elle s'arrêta devant moi, me prit les deux mains et me dit d'une voix soumise :

— Pourquoi ne parles-tu plus, Roger?

— Je n'aurais rien de consolant à te dire.

— Pourquoi?

— Parce que moi-même, peut-être, j'ai besoin d'être consolé.

— Que t'arrive-t-il donc?

— Rien.

De nouveau, nous nous remîmes à marcher, au hasard, entre les arbres, sans parler, elle se courbant sous les branches, moi soulevant les branches pour la faire passer.

— Vous allez voir maintenant que nous allons souffrir de ses peines! m'écriai-je tout à coup.

— Cela doit être, répondit-elle tranquillement.

La fin de notre entrevue fut attristée par ce début que je n'avais pu prévoir. La pensée de Fanny était autre part. La mienne, malgré moi, également. Et je ne pouvais cependant me dé-

fendre d'une sorte de joie inquiète, à l'idée d'un événement qui pouvait la détacher à jamais de son mari.

— Qui sait, me disais-je, si sa ruine ne fera pas ce que ma douleur n'a pu faire!

XXXIII

A partir de ce jour, nous ne nous revîmes plus qu'à Paris. Il était facile à Fanny de s'absenter, maintenant qu'elle ne devait plus rendre compte à personne de ses absences. Ainsi nous reprîmes notre existence d'autrefois. Mais ce que j'avais prévu se réalisait avec une rigueur désespérante. Ce n'était plus seulement la pensée de Fanny, c'était sa vie elle-même qui était autre part. Je le sentais de plus en plus. Notre tranquillité, nos plaisirs, nos épanchements, nos joies dépendaient absolument des lettres que lui écrivait son mari. Si le courrier manquait, elle était distraite et ne m'écoutait pas. Quand elle avait reçu le matin une lettre inquiétante, elle était préoccupée et silencieuse. Quand la lettre était rassurante, c'était en elle

une explosion soudaine d'amour et de gaieté. Mais cette gaieté me faisait beaucoup plus de mal que sa tristesse, et cet amour dont l'explosion maintenant était subordonnée à quelque chose qui ne venait pas de lui-même me révoltait. Glacé devant son inquiétude, muet devant sa tristesse, irrité devant sa gaieté, je me refusais énergiquement à recevoir le contre-coup des nouvelles qui la préoccupaient; et je m'apercevais qu'elle ne se désolait plus ou qu'elle ne paraissait plus se soucier de mon humeur. Et cela me désespérait.

Enfin, las de me voir ainsi lié à mon rival par la femme qui, se partageant équitablement entre nous, donnait toutes ses pensées à celui de nous qu'elle jugeait avoir le plus pressant besoin de ses sympathies; indigné de souffrir de ses peines, et d'attendre anxieusement ses joies de qui seules maintenant dépendaient les miennes; poussé par le chagrin, par la jalousie, par le malheur, je résolus de tenter un suprême effort pour recouvrer le repos en la détachant de lui. Depuis longtemps je couvais, dans ma pensée, le désir d'exiger de Fanny le plus grand des sacrifices qu'elle pût me faire; mais, retenu par la crainte vague d'un

refus aussi mortifiant que douloureux, je reculais de jour en jour le moment de le lui demander. Une occasion se présenta. Ce fut elle qui me la fournit.

XXXIV

— Une femme qui ne s'appartient pas, me dit-elle un jour en faisant un brusque retour sur elle-même et me regardant avec compassion, ne peut aimer sans rendre son amant le plus malheureux des hommes. Plus je m'observe, Roger, plus je sens que, souvent, malgré moi, je dois te faire bien souffrir.

Touché de ce début, je répondis en balbutiant :

— Notre liaison, cependant, pourrait être heureuse.

— Oui ; fit-elle avec amertume ; il n'y a de trop entre nous que l'amour. C'est là le châtiment secret d'une telle liaison. Elle ne peut durer qu'à la condition d'être banale, et elle doit révolter alors un cœur fier et délicat.

Étroite et profonde, il faut qu'elle devienne son supplice. »

Elle soupira, je répondis :

— J'irai plus loin que toi, Fanny. Un amant, n'eût-il qu'un caprice pour sa maîtresse, doit encore souffrir d'un partage qui révolte tous les sentiments humains. L'amour-propre, comme l'amour, a ses jalousies, ses pudeurs, ses tortures. Un amant, de quelque façon qu'il aime, connaît toujours l'existence du mari. Plus heureux, d'habitude, le mari ne connaît pas celle de l'amant.

— C'est aller un peu loin, fit-elle à voix basse.

Puis, en haussant les épaules, elle leva les yeux au ciel, et s'écria :

— Qu'est-ce, mon Dieu! que l'amour-propre. »

Charmé de trouver enfin Fanny dans une telle disposition d'esprit, je parvins à m'enhardir. Je lui pris la main, et, me tenant debout devant elle, pendant qu'elle me regardait avec bonté :

— Si tu voulais, cependant! lui dis-je avec l'expression de la prière.

Elle rougit sur-le-champ, comprenant qu'elle s'était trop avancée.

— Que veux-tu me faire entendre?

Je n'osais plus parler. Mais elle me devina sans doute, car elle me serra tendrement la main, soupira encore et s'écria :

— Enfant!

Je secouais la tête.

— Quitte-moi! fit-elle tout à coup, d'une voix brève; peut-être guériras-tu? Je ne puis te rendre heureux. Marie-toi!

Elle était anéantie de douleur.

Je repoussai rudement sa main et la regardai avec colère, sur ce mot qui me parut une bravade. Mais elle était si navrée, que je n'eus pas le courage de la pousser à bout, et je murmurai des lèvres :

— Tu sais bien que cela n'est pas possible.

— Je t'ai donné, reprit elle, tout ce que je pouvais puiser d'affection dans mon cœur, et c'est toi qui m'en punis!

Elle était offensée; il me fallut l'apaiser et m'engager à me soumettre, mais elle me gardait rancune.

— Que puis-je donc faire de plus, cependant. s'écria-t-elle.

— Si tu m'aimes, comme je le crois, répondis-je, ton devoir est tout tracé

Elle rougit encore ; elle avait compris.

— Mon devoir ! mon devoir ! Tu es bien imprudent, Roger, de prononcer un tel mot. Est-ce que tu ne sais pas que mon devoir le plus strict m'ordonne de ne pas quitter la maison que je gouverne?

— Ah ! Fanny ! m'écriai-je, quelle plate chose tu opposes pour me blesser, à ma personne.

— La maison, reprit-elle en baissant les yeux, est le poste d'honneur confié à la femme. La femme qui se respecte ne le quitte jamais. »

Je voulus l'interrompre, mais elle continua, tout à coup apaisée, et me regardant avec tendresse :

— Raisonne donc un peu, cher enfant; une femme peut-elle abandonner sa famille sans perdre sa propre estime? Peut-elle s'affranchir ouvertement de tous ses devoirs sans tomber aux yeux du monde dans la foule des femmes perdues?

— Ce sont de bien tristes considérations que celles du monde, répondis-je, quand tu les places en regard de ma vie.

Nous restâmes silencieux quelques minutes. Enfin elle reprit :

— Si je suivais les conseils qué tu te contentes

de me laisser deviner, parce que tu es trop honnête homme pour me les donner ouvertement, tu ne pourrais t'empêcher, quelque jour, de m'en faire repentir.

Je voulus attester, mais elle me coupa la parole :

— Pouvons-nous donc supprimer le passé? Et n'es-tu pas jaloux même du passé? Oh! je ne t'en veux pas! ajouta-t-elle en se levant et me jetant un bras au cou, pendant qu'elle posait sa main sur ma poitrine et fixait tendrement ses yeux bleus sur les miens. A ta place, crois-le bien, je serais jalouse de même.... Que n'as-tu résisté! s'écria-t-elle enfin en se laissant tomber sur un siége et cachant son visage dans ses mains : que ne t'es-tu éloigné, quand il en était temps encore!

— Il n'était déjà plus temps, Fanny, tu le sais bien, le jour même où, pour la première fois, devant moi je t'ai vue passer.

Elle se leva de nouveau sur cette parole et m'embrassa avec un muet emportement. Sans bouger, rêveur, je me laissais faire. Enfin :

— L'amour, Fanny, peut consoler bien des peines, effacer bien des humiliations, remplacer bien des affections. Que sont, dis-moi, l'estime

du monde, les tranquilles sentiments de la famille, auprès de l'absorption d'une existence par une autre existence? La vie est-elle donc si longue, que nous puissions consentir à la sacrifier à tant de choses banales? Et d'ailleurs, à quoi bon? Qui nous en sait gré?

— Roger! Roger! disait-elle, quelle étrange morale!

Mais je continuai :

— Ne te sens-tu donc pas fatiguée de rougir, de trembler, de te cacher? N'as-tu pas enfin honte de la honte? Et cela ne te met-il pas le cœur en révolte d'attendre, d'attendre encore, d'attendre toujours, pour m'apporter les baisers avides dont ma bouche est affamée? Quoi! dans tout l'espace d'une année parvenons-nous, à grand'peine, à passer cent heures ensemble, et c'est-là le bonheur dont nous devons nous contenter? Encore si ce bonheur était pur, sans mélange, absolu! Mais tu ne peux m'écouter sans que le souvenir de tes inquiétudes, des dangers que tu cours, de mes propres tourments ne te fasse pâlir; et moi, malheureux que je suis! je ne puis une seule fois t'embrasser sans qu'un spectre aussitôt...

— Je t'en supplie, s'écria-t-elle tout à coup,

si tu m'aimes, ne me dis pas que tu es malheureux, car cela me fait mourir.

— Cependant, continuai-je en la regardant, attendri, si tu voulais! il ne serait pas au monde d'existence comparable à la nôtre. Ce que je te demande, c'est d'être enfin chargé de te faire la vie paisible; d'être seul à m'occuper de toi, à préparer, à adoucir sous tes pas le sentier de l'avenir; seul à t'aimer. Ce que je désire, c'est de devenir pour toi le moyen et le but du bonheur; c'est de prendre pour moi toutes tes peines, et de te donner en échange tous mes rêves, tous mes plaisirs, toutes mes félicités. C'est d'être à la fois ton enfant, ton amant, ton père, réunissant sur ta tête chérie les affections les plus douces et les plus sûres. C'est de concentrer sur toi, aussi bien les souvenirs du passé que les félicités du présent et les souhaits de l'avenir, de sorte que tu deviennes enfin tout pour moi et qu'il n'y ait plus rien dans ma vie qui ne soit inspiré de toi-même, qui ne découle de toi, qui ne soit toi! Si tu voulais!... N'est-il pas des pays où, librement, ceux que le sort a séparés et que l'amour assemble peuvent enfin goûter ce repos particulier qui résulte de la plénitude du bonheur et qui est la vie? Bien sou-

vent, dans mes rêves, je me figure que nous nous sommes volontairement exilés dans l'immensité de quelque solitude où, sous un ciel toujours bleu, à l'ombre des arbres toujours verts, au bord d'une mer toujours paisible, sur des tapis de mousse toujours en fleurs, nous nous savourons nous-mêmes, comme si notre double existence n'était plus rien qu'un palpable souvenir. Quel malheur, là, pourrait nous frapper? quelle inquiétude nous émouvoir? quel soupçon nous atteindre? quelle jalousie nous attrister dans la félicité des jours toujours semblables? Si tu voulais!... Ne serait-ce donc rien pour moi que de t'étreindre sans cesse comme un doux enfant câlin; de chercher sans cesse à rencontrer sous tes paupières le regard attendri de tes yeux bleus; d'écouter longuement se jouer ton haleine entre tes lèvres; de dormir la bouche collée à ton épaule, la main posée dans ta main; de te regarder, tous les jours, te mouvoir, aller, venir devant moi, plus belle, plus calme, plus gracieuse que le rêve des jeunes filles? Écoute encore : ne serait-ce donc rien pour toi que la pensée que tu m'as sacrifié tous les préjugés qui parent le cœur des femmes? que tu m'as tiré de l'abîme de chagrin au fond

duquel, depuis si longtemps, je me débats; et qu'enfin, à toi seule, tu m'as donné plus de bonheur que nul homme, ici-bas, n'en peut souhaiter? Ah! Fanny! jamais plus, en pleurant, je ne dirais : « Je t'aime ! » si tu voulais !

Fanny était suspendue à mes lèvres. Ivre de plaisir, elle buvait mes paroles. La tête penchée sur l'épaule, les bras pendants, les paupières abaissées, elle les écoutait comme une musique lointaine dont on ne veut rien perdre, abîmée dans une rêverie profonde qui réunissait toutes les sensations et tous les accablements. Ses narines roses se gonflaient; sa bouche murmurait de suaves réponses inintelligibles; un doux tremblement agitait ses mains et faisait courir sur sa peau des frissons rapides. Enfin, elle se leva, n'en pouvant plus et vint s'affaisser sur mon cœur. Là, je sentis ses larmes couler sur mon cou qu'elle embrassait. Ah! la délicieuse étreinte!

— Ne parlons jamais de cela! dit-elle enfin, avec une expression désespérée en relevant le visage et me serrant le front de la main. Cela me fait trop de mal. Cher Roger, le sacrifice que tu veux faire est égal à celui que tu me demandes. Le bonheur que dépeint ta bouche persuasive

est le plus beau rêve qui puisse jamais m'enchanter; mais il n'est qu'un rêve, hélas! O mon Roger! aimons-nous, adorons-nous! mais, par pitié pour moi, ne me parle plus ainsi!

XXXV

Je ne me tins pas pour vaincu par ce cri de désespoir qui me révélait tant d'aspirations ardentes et de maux cachés. Ni l'un ni l'autre, dans cette discussion affectueuse, nous n'avions employé nos véritables arguments. A demi satisfait d'avoir posé la question suprême de ma vie devant celle qui devait la résoudre, je résolus de la laisser réfléchir pour l'y habituer. J'attendais une occasion plus favorable pour recommencer la lutte et achever mon ennemie adorée. Elle ne tarda pas à se présenter. Elle était terrible, imprévue, et ne me laissait d'autre alternative que de vaincre les derniers scrupules de ma maîtresse ou de la perdre pour jamais.

XXXVI

Un jour, Fanny me parut préoccupée. Elle parlait vite et beaucoup de choses banales, comme si elle avait voulu étouffer une chose trop sérieuse. Je me gardai de l'interroger et ne parus point m'apercevoir de son trouble. Ses caresses furent vives, les miennes aussi, mais nos esprits et nos volontés n'y avaient point de part. Il y eut un moment où, tous les deux, nous nous sentîmes à bout de paroles oiseuses. Elle avait la tête renversée en arrière sur mon bras, et moi, penché sur son visage, je le contemplais avec une muette anxiété. Sa respiration étouffée montait à ses lèvres en longs soupirs; ses paupières se baissaient devant mes regards interrogateurs; elle détournait les yeux et rougissait.

Je lui pris la main sans mot dire. Elle la serra avec une force fébrile.

— Parle donc, au nom du ciel! m'écriai-je.

Je me sentais pâle. Se jetant soudain la face dans ma poitrine, elle m'étreignit convulsivement entre ses bras.

Obscurci par mille réticences confuses, le récit cruel s'échappa enfin de sa bouche. Mais, dès le premier mot qu'elle prononça, je compris tout. Le matin même, son mari lui avait fait entendre, dans une lettre fort expansive, qu'il serait probablement obligé de s'établir en Angleterre pendant plusieurs années.

Dans ce cas, ajoutait-il, elle devrait envoyer les aînés de ses enfants au collége et venir le rejoindre immédiatement avec le plus jeune.

Je demeurai atterré. J'étais indigné contre Fanny du courage qu'elle avait enfin trouvé pour prononcer les abominables paroles de séparation. Mais je dissimulai les angoisses qui me déchiraient le cœur et ne lui laissai voir sur mon visage que les traces d'une douleur profonde. La saisissant entre mes bras, je m'écriai :

— Cela ne sera pas, je te le jure, ce serait m'arracher le cœur que me séparer de toi.

— Que faire, mon Dieu? disait-elle en se tordant les mains.

— Nous aimer! répondis-je avec exaltation,

nous aimer de toutes nos forces, et puiser une ressource dans l'horrible nécessité :

— Une ressource? fit-elle.

Mais je l'interrompis.

— Fanny, ce moment est solennel; il ne s'agit plus des subtiles considérations du monde et des jalousies du passé; il s'agit de vivre ou de mourir. Devant Dieu, je t'engage ma vie. Veux-tu me donner la tienne?

Elle se jeta dans mes bras, disant encore :

— Que faire?

— Nous enfuir si loin tous les deux, que personne ne nous retrouve jamais.

XXXVII

Sur ce mot, nous nous tûmes. Fanny se détacha lentement de mes bras, me posa les deux mains sur les épaules et me regarda.

Je baissais les yeux, maintenant, craignant sa colère. Mais combien je la connaissais mal! Elle ne put me montrer que de la pitié. Cruellement partagée entre son amour et le devoir qui lui désignait sa place auprès du chef de famille luttant seul dans l'exil pour défendre sa fortune, elle me témoigna plus de douleur que n'en peut contenir une âme sans se rompre. Elle savait bien que je devais horriblement souffrir en songeant au terme prochain d'une liaison si chère; mais elle comprenait aussi qu'elle ne pouvait pas ne pas obéir à cette voix qui l'appelait. Et cela l'accablait d'un mal sans nom de sentir qu'elle allait me perdre

et qu'elle était, une fois de plus, la cause de mes maux.

— Mes enfants! s'écria-t-elle enfin, en pâlissant, avec une expression déchirante.

Et elle se pendait à mon cou et me regardait toujours dans les yeux.

— Mes pauvres enfants! si jeunes! Y penses-tu? Toi qui es bon, toi qui m'aimes, peux-tu me demander de les quitter!

Je compris immédiatement, à l'émotion qui me ravageait le cœur, que tout ce que j'allais tenter désormais était inutile. Malgré ma résistance, je sentais une sourde protestation me monter des entrailles avec des cris d'indignation. Moi-même, en secret, je ne voulais déjà plus de ce monstrueux abandon des enfants par la mère, ni même peut-être du lâche abandon de l'époux malheureux par sa femme que j'adorais.

Mais, l'avouerai-je? ce n'était pas tant le désir de passer ma vie auprès de Fanny qui me poussait encore à la lutte; c'était l'idée fixe de faire cesser ce partage que j'exécrais. Qu'un moment de franchise absolue m'absolve des maux que je causai! Je sentis, en pressant Fanny de nouveau, que je souffrais moins par la

certitude de la perdre que par l'idée qu'elle allait retrouver son mari. Et, avec une horreur de moi-même qui était une douleur nouvelle à ajouter à tant d'autres, je me dis :

— Maintenant j'ai plus de jalousie que d'amour!

Pendant ce temps, un peu plus tranquillement, mais toujours avec une grande douceur, elle s'était appuyée sur le coude, tournée vers moi, et discutait toute seule. Je me remis à l'écouter.

— Si j'osais, si je ne craignais de te faire de la peine....

— Parle! car je suis résolu à tout entendre. Aucune chose, aujourd'hui, ne peut me rendre plus malheureux que je ne le suis.

Ce furent de fiévreuses caresses. Enfin, en pâlissant, elle dit :

— Eh bien, je ne me sens pas l'horrible courage de le ruiner. Sa seule ressource aujourd'hui est dans ma fortune....

— Eh! n'est-ce que cela! m'écriai-je; abandonne-lui tout ce que tu possèdes. Ne suis-je point assez riche pour nous deux?

Mais elle secouait la tête.

— Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!

Je la regardai; elle était confuse et cherchait de vagues paroles pour déguiser sa pensée. Elle continua enfin, d'une voix basse, comme si elle se reprochait ce qu'elle allait dire :

— Comment le condamner à la solitude en ce moment surtout où il lutte pour moi, comme pour lui! Jamais, volontairement, il ne m'a causé la moindre peine. Il aime en moi la compagne de quinze années de sa vie, la mère de ses trois enfants....

— Pourquoi donc l'as-tu trompé? lui dis-je en la regardant en face, abîmé de colère et de douleur.

Mais elle m'écrasa d'un seul mot :

— Parce que je t'aimais!

Et, avec une expression de fierté qui la grandissait au-dessus d'elle-même, elle ajouta :

— Ce n'était pas à toi, Roger, à me reprocher ma trahison.

Ainsi, tous les coups que je lui portais étaient immédiatement suivis d'une riposte vigoureuse; mais je ne pouvais me lasser de l'attaquer.

— Et si nous étions découverts! m'écriai-je, avec la certitude que ce dernier coup était difficile à parer.

Elle me regarda fixement, comme si elle eût

pensé que j'avais l'intention de la dénoncer pour la posséder peut-être à l'aide de ce moyen infâme ; elle me regarda longtemps et elle dit :

— Il serait bien malheureux!...

Je détournai la tête; elle m'acheva :

— Il se dirait en se tordant les mains : « Ces « enfants.... »

Mais je lui fermai la bouche, et, en frissonnant, je la regardai. Son visage était couvert de pleurs. Malgré mon trouble, j'admirai son impersonnalité, qu'elle étendait noblement jusque sur moi-même. Elle ne songeait qu'à la victime!

— Et que ferait-il? murmurai-je.

En se cachant la face dans les mains, elle répondit d'une voix sourde :

— Il me pardonnerait peut-être....

— Sommes-nous assez punis! ajouta-t-elle, en sanglotant, un peu plus tard. Si j'obéis à mon devoir, je t'abandonne; si je ne lui obéis pas, je me déshonore. De tous les côtés je ne vois que du mal, je ne fais que du mal. Malheureuse par toi, par lui, par l'idée de mes enfants, par moi-même, je n'ai même pas la ressource de mourir pour vous rendre à tous le repos. Mon Dieu qui m'avez donné un cœur, n'était-ce donc pas

pour consoler ceux que j'aime, et faut-il donc que je ne puisse enfouir dans ce cœur, comme de chers trésors, tous leurs maux!

Ainsi, dans le demi-jour de l'alcôve, sur les dentelles du mol oreiller, les bras noués, les têtes réunies, nous pleurions.... Qui aurait voulu le croire que, depuis bien longtemps déjà, se passaient toujours ainsi nos entrevues!

XXXVIII

Depuis ce jour funeste, je compris que je ne devais plus jamais rien espérer de notre amour, et nous vécûmes, dès lors, dans l'attente pénible de ce qu'un autre devait décider. Mais, comme si le sort avait résolu de ne nous rien épargner, la solution, chaque jour attendue et redoutée, n'arrivait pas. Les lettres maintenant n'effrayaient plus elle seule. C'était moi qui les souhaitais, demandais à les connaître, et formais des vœux ardents pour le succès de celui qui ne luttait pas assez énergiquement à mon gré. Cependant, pour donner quelque courage à la malheureuse femme, j'exagérais ma confiance et je vantais tour à tour l'habileté bien connue, la fermeté de caractère et la puissance de volonté de son mari. J'affirmais qu'il relèverait sa fortune, qu'il obtiendrait justice et qu'il

retrouverait le repos si bien mérité ! Toutes mes espérances reposaient maintenant sur lui ; je ne pensais donc plus qu'à lui, je me passionnais pour lui. Que dis-je ! Le bonheur le plus inespéré que j'entrevoyais dans mes rêves, c'était le retour de mon rival, qui devait rejeter la femme que j'adorais dans ses bras !

— Que ne puis-je l'aider ! me disais-je ; mais à quoi je suis bon ?

Et je regrettais bien amèrement maintenant l'imbécile pudeur qui m'avait fait refuser de franchir le seuil de sa maison. Si j'avais eu moins d'orgueil farouche, si je n'avais pas voulu me rehausser en me singularisant par une délicatesse affectée qui, à mes propres yeux, ne me lavait pas de mon action ; si, comme eussent fait tant d'autres à ma place, j'étais devenu l'ami de l'homme dont je dérobais la femme ; rachetant enfin aujourd'hui la faible part rachetable de mes actes, je pourrais trouver quelque apaisement à mes chagrins. Mais j'avais toujours eu moins de bon sens que d'orgueil, et combien m'accablait aujourd'hui l'idée que, par ma faute, dans ce désastre où chacun faisait son devoir, je ne me sentais propre à rien.

En opposant ces subtilités à ma conscience,

je ne m'abusais pas sur leur faiblesse. Mais, comme un homme qui se noie se cramponne aux herbes flottantes sans espérer de se sauver, je m'appuyais sur ma propre douleur, je m'accusais des fautes que je n'avais pas commises, je dénaturais mes sentiments et ma conduite dans ce qu'ils avaient d'honorable, parce que je ne savais plus que faire pour retrouver un peu d'espoir.

XXXIX

Fanny me venait voir maintenant comme un malade incurable qu'on s'étonne, à chaque visite, de surprendre encore en vie. Elle ne trouvait plus rien à me dire pour me donner du courage; elle en avait tant besoin pour elle-même! Si les nouvelles étaient bonnes, elle soupirait; elle pleurait lorsqu'elles étaient mauvaises. Un jour où elle avait développé, devant moi, dans toute sa terrible longueur, la chaîne pesante des misères les plus secrètes qu'elle entrevoyait, — terrifiée de ne pas se sentir assez forte pour la porter, — je rompis le silence tout à coup, et, simplement, je fis l'offre de toute ma fortune pour dégager l'honneur de son mari qui maintenant, comme un dernier et horrible enjeu, venait d'être jeté sur le tapis vert du hasard. Mais, même devant ce nouveau dés-

astre superposé sur l'ancien, si écrasant qu'il le faisait disparaître, elle resta ce qu'elle devait être.

— C'est un malheur de notre situation, me dit-elle avec une sévérité extraordinaire. Oh ! Roger, plus que jamais je t'adore ! mais je ne suis pas libre, et c'est parce que je t'adore que tu es le seul homme dont je ne puisse rien accepter.

XL

Le sort cessa enfin de la frapper. Coup sur coup, maintenant, les lettres devenaient de plus en plus rassurantes, et déjà il ne s'agissait plus de l'honneur, ni de la misère, ni même de la séparation que nous avions tant redoutée. Tout au plus la perte de la moitié de sa fortune pouvait préoccuper Fanny. Elle redevint alors calme et souriante ; mais moi, comme un misérable qui a deux plaies à panser, je sentis immédiatement se réveiller, plus ardente que jamais, ma jalousie. Le mari de Fanny allait revenir, et son retour tant désiré jadis, je ne l'envisageais plus qu'avec une horreur insurmontable. Je souhaitais sa mort. Je redevins enfin sombre, soupçonneux, interrogateur ; et nos luttes recommencèrent

XLI

L'idée ne m'était jamais venue jusqu'ici de rompre avec ma maîtresse ; mais elle m'apparut alors tout à coup, fulgurante comme un éclair Et je sentis avec elle se glisser dans mon cœur la suave caresse de l'espoir. Cet espoir cependant ne dura pas plus d'une seconde. Malgre moi, avec des frissonnements d'horreur, je me hâtai de chasser le projet de mon affranchissement.

XLII

Un jour, après une discussion dans laquelle, une fois de plus, j'avais exposé à ses yeux mes angoisses nouvelles, Fanny vint d'elle-même au-devant d'une pensée que je n'avais jamais osé lui laisser voir.

— J'ai manqué d'habileté, me dit-elle; j'aurais dû te déguiser toute ma vie. Si improbables qu'aient été les choses que je t'eusse dites, tu les aurais crues, parce que tu avais intérêt à les croire. J'ai manqué d'habileté, répétait-elle; mais je n'ai jamais su mentir.

Cet aveu fut pour moi comme une révélation subite. Je supposai immédiatement que, de même que tant d'autres femmes, elle s'enorgueillissait du bonheur, cachait vaniteusement ses chagrins comme des vices, et, malheureuse, voulait qu'on la crût heureuse. Ce soupçon

m'agita pendant huit jours; mais l'espoir qu'il m'avait remis dans le cœur ne pouvait vivre. J'adjurai Fanny, en lui facilitant les moyens de se démentir, de ne me rien cacher de sa vie. Avec une surprise qui me parut bien réelle, elle confirma froidement ses paroles et me rendit mon désespoir.

XLIII

Cependant le terme désigné par son mari pour son retour se rapprochait. Il me semblait que ce jour-là devait être celui de notre rupture et de ma mort. L'idée du partage, maintenant, m'inspirait un insurmontable dégoût. Cent fois je résolus de m'expliquer avec Fanny sur ce sujet horrible, mais je n'osai pas. Elle paraissait véritablement renaître ; elle était plus tendre et plus soumise que jamais. En même temps, elle se faisait plus expansive ; et, comme dans ces derniers temps nous avions beaucoup parlé de mille choses qui la concernaient, elle continuait imprudemment à m'entretenir des moindres incidents de sa vie. C'est ce qui devait, un jour, nous replacer en face l'un de l'autre dans l'attitude menaçante de deux ennemis.

Je ne sais comment cela se fit, ni lequel de nous deux fut la cause de la scène atroce qui devait suivre; mais je me rappelle que Fanny était sur le point de me quitter et que nous étions debout tous les deux. Elle venait de nouer les rubans de son chapeau devant la glace posée au-dessus de la cheminée contre laquelle j'étais adossé; ses épaules étaient enveloppées de son châle, et, tout en cherchant du regard son mouchoir qu'elle avait déposé sur un guéridon, elle achevait de boutonner ses gants. Nous continuions en termes demi-affectueux et familiers une discussion engagée sur elle-même et sur son mari; nous étions calmes tous les deux, lorsqu'il lui échappa de prononcer une parole qui glaça le sang dans mes veines :

— Je mentirais, murmura-t-elle, si je disais que je n'ai pas d'affection pour lui.

Elle n'eut pas plus tôt réfléchi à la cruauté de ces mots, d'autant plus imprudents qu'ils étaient inutiles, qu'elle se repentit de les avoir prononcés. Elle vint à moi sans rien ajouter et sans les démentir, écarta son châle pour me passer le bras autour du cou, me caressa la joue de sa main libre et se dressa sur la pointe des pieds pour m'embrasser. Ses regards étaient

doux et demandaient pardon pour la cruauté de sa bouche.

— Vous autres femmes, lui dis-je amèrement, en la forçant lentement à se détacher de ma poitrine, vous n'avez aucune délicatesse dans le cœur.

Elle rougit, se fit plus douce, plus insinuante, et se rapprocha pour essayer encore de m'embrasser.

Mais je tendis le bras, et, la tenant à distance, la main fixée à son épaule, d'une voix basse, tremblante de fureur, je lui dis :

— Depuis quelques jours, vous parlez trop de votre mari ; vous le vantez trop. Oubliez-vous donc que ce n'est plus lui, maintenant, qui est à plaindre ?

Elle me prit la main, la serra énergiquement pendant que, les lèvres fermées, ne sachant que dire, elle me regardait avec une tendresse suppliante.

Mais ma colère s'aggravait à mesure que je voyais s'accentuer son repentir, et je continuai :

— Vous faites d'autant mieux de l'aimer que, plus que personne, il mérite votre estime.

Elle prévit alors qu'elle ne parviendrait pas

à me calmer. Ne sachant plus que faire, elle ne releva pas cette phrase à double entente, dénoua tranquillement les rubans de son chapeau, posa son chapeau et son châle sur le lit et s'assit dans un fauteuil en face de moi. Le coude gauche appuyé sur le bras du siége, la joue posée dans le creux de sa main, les regards flottants devant elle, elle resta là, dans sa posture habituelle. Plus belle que jamais, avec ses bras merveilleux, dont la blancheur ombrée de duvet se détachait sur sa robe de soie noire, avec ses grands gants de peau de Suède qui lui montaient au-dessus des poignets, avec son cou flexible et penché, son teint mat et ses cheveux blonds follement bouclés sur son front pur, elle ressemblait à quelque beau portait de Rubens. Ses petits pieds réunis et posés à terre, tout à plat, passaient sous le bord de sa robe. Son bras droit étendu sur elle s'enfonçait dans les plis sombres de la soie, et sa main à demi fermée restait immobile comme une main de marbre.

XLIV

Lorsque le désastre de son mari fut connu du public j'avais appris qu'il courait à Paris des propos déshonorants sur son compte. Il était riche et fier ; il avait donc beaucoup d'ennemis. Ces propos devaient être calomnieux, car ils ne sortaient que de lèvres envieuses. Je ne les démentis pas, par prudence, mais je les recueillis. Je ne me doutais pas, cependant, qu'un jour je me servirais d'eux pour me venger.

Exaspéré par la fureur, j'attendais qu'un mot, me provoquant de nouveau, servît d'excuse à ma cruauté. Mais elle se gardait bien de parler, devinant que j'interpréterais dans le sens de ma colère tout ce qu'elle pourrait dire. Nous restions donc là, tous deux, immobiles, silencieux

elle, attendant le coup de grâce, moi, réunissant toutes mes forces pour frapper.

Enfin, je me décidai, et, dans une seule phrase acérée comme un glaive, attaquant l'honneur de mon rival dans ce qu'il avait de plus sacré, je répétai les infamies auxquelles je ne croyais pas. La riposte fut prompte et terrible.

— C'est mal agir! s'écria-t-elle en se levant, hors d'elle-même, les joues empourprées, avec une expression de colère et de révolte qui me stupéfia. Je ne veux pas qu'on touche à l'honneur du chef de famille! Je ne veux pas qu'on déshonore celui dont je porte le nom! Et c'est parce que je l'ai trompé, parce que j'ai souillé cette part de son honneur qu'il m'avait remise, que je ne souffrirai pas qu'on touche à l'autre: vous surtout!...

— Vous devriez rougir! s'écria-t-elle un peu plus tard. Quand même vous croiriez à ces calomnies, c'est à vous de le défendre avec moi.... puisque avec moi....

Elle s'interrompit. Je restais muet; elle reprit:

— Vous parlez de l'indélicatesse du cœur des femmes; je parlerai, moi, de l'orgueil des hom-

mes. Ce n'est pas seulement l'amour des femmes qu'il vous faut pour en faire une litière à vos pieds : c'est tout ce qu'elles chérissent, tout ce qu'elles respectent : l'estime du monde, leur famille, leurs enfants; le repos, jusqu'à l'honneur de leur époux. Il vous faut tout pour le rompre, pour le ridiculiser. Ah! je suis bien punie d'avoir cru que je pouvais impunément vous aimer! J'ai été prudente; aussi, ce n'est pas mon mari outragé qui châtie ma faute, mais — châtiment mille fois plus cruel! — c'est mon amour. Je mérite ma peine, et c'est vous qui me punissez!

Je restais muet encore; elle continua ainsi, la bouche pleine de sarcasmes :

— Vous ressemblez à tous les autres! Vous n'avez que de l'orgueil! Vous ne savez pas aimer!

Cette fois, avec trouble, je répondis :

— Ne suis-je donc pas excusable de l'attaquer?

— Attaquez-le donc en homme! s'écria-t-elle, vous qui avez tant de sujets de le braver!

— Par le ciel! c'est ce que je ferai!

Et, sur ce mot, exaspéré à mon tour, les yeux pleins de sang, les dents serrées, je m'avançai vers elle; mais elle m'arrêta à trois pas d'un re-

gard glacé que je ne lui avais jamais vu dans les yeux. Puis, lentement, s'enveloppant de son châle, de la tête aux pieds, comme une prêtresse antique, sombre, farouche, désespérée, elle laissa tomber sur moi un nouveau regard de mépris et disparut.

XLV

— Que faire pour l'apaiser?

Telle fut la lâche question que je me posai dès le lendemain, en m'éveillant. Et je lui écrivis une longue lettre si soumise, que je ne pus la relire sans honte. Je déchirai cette lettre, j'en commençai une autre; mais le style en était si acerbe, qu'il devait exaspérer celle que je voulais toucher. Je n'achevai pas cette lettre et passai une heure à me promener de long en large, dans ma chambre, en me tordant les mains. Mes idées de rupture immédiate se réveillèrent, puis elles s'assoupirent. Ma fureur avec ma jalousie se ralluma, puis elle s'éteignit. Je comprenais enfin que l'acte auquel j'avais voulu pousser Fanny était un crime qui, tout en consommant irrémédiablement le malheur de toute une famille, devait nous rendre à jamais

malheureux. Cela m'épouvantait de songer que si elle m'avait écouté, pendant toute son existence seraient venues se placer entre elle et moi, les images de ses enfants abandonnés. Mais, en même temps, je n'avais pas la force de m'affranchir. Je m'étais habitué à mes peines ; je n'osais pas les troquer contre des peines inconnues. Il faut avoir été, comme moi, le but des affections et des tendresses, le cœur qui incessamment réglait les mouvements d'un autre cœur, pour pouvoir se représenter les horreurs de la solitude qui suit une séparation. Je délirais de douleur et de rage. Enfin je m'attendris en regardant le portrait de ma maîtresse.

— Que m'a-t-elle fait, après tout ? me demandai-je.

Je versai quelques larmes, et, sans rien décider, je m'habillai et je sortis.

XLVI

Il pouvait être huit heures; la chaleur des derniers jours du mois d'août empourprait le ciel chargé. Les ombres, comme des linceuls épars, descendaient avec la brume lourde à travers les arbres de la grande avenue des Champs-Élysées. Les passants se hâtaient pour éviter l'orage qui grondait au loin. Les brillantes étoiles des lanternes, çà et là, couraient, se croisaient et disparaissaient. Des nuages de poussière soulevée par le vent montaient devant moi et masquaient l'espace. A mi-chemin, à peu près entre le Rond-Point et l'Arc de triomphe, je m'arrêtai.

C'était là. Je m'adossai à un arbre, je levai le front et je regardai. A mes pieds s'abaissait le passage des voitures qui conduisait de la grande porte à l'avenue. Au-dessus de la porte,

les quatre fenêtres du salon étaient entr'ouvertes. Une seule lampe, sans doute, éclairait la pièce, car la lueur qui glissait sur les vitres brillait à peine comme une douteuse clarté. Aucune ombre ne passait entre la lampe et les vitres.

— La maison est vide, me dis-je, et cependant Fanny n'est pas à Chaville, puisque le salon est éclairé.

L'orage en ce moment gronda plus fort. La foudre tomba. Une trombe de vent rugit dans le feuillage des ormes de l'avenue, soulevant des tourbillons de feuilles et de sable. Je vis alors l'ombre d'un homme s'avancer derrière la première fenêtre à ma gauche, et la fermer. Il ferma, un peu plus tard, les trois autres. Puis la faible lueur qui éclairait le salon jaillit sur les vitres, plus rouge et plus vive ; une seconde lampe était allumée.

Après cela, plus rien. L'avenue déserte, l'orage dans le ciel devenu tout noir, moi, debout sous mon arbre, et le salon vide, avec ses quatre fenêtres flambantes. Onze heures sonnèrent à l'horloge d'une église voisine.

Tout à coup un grincement de roues rapides mordant le sable cria à mon côté. J'avais fait quelques pas au hasard, sans savoir pourquoi.

— Gare! cria une voix irritée.

Je me jetai sur le bord du passage. Un coupé vide passa d'abord, pliant et rebondissant sur ses essieux par l'effet de la secousse; puis une grande berline de voyage attelée de quatre chevaux de poste tourna brusquement sur elle-même, pendant que les deux battants de la porte cochère se renversaient à droite et à gauche, en dedans.

Je jetai un regard effaré dans la berline. Au fond était adossé un homme; c'était lui, je le reconnus. A son côté une femme qui lui parlait; c'était elle. Confondus avec eux, sur leurs genoux, dans leurs bras, trois enfants à tête blonde. Ce fut une vision rapide. Je ne sais s'ils m'aperçurent; la berline s'était engouffrée sous l'arc béant de la porte, et déjà roulaient sur leurs gonds les deux lourds battants. Ils résonnèrent, en retombant sur eux-mêmes, avec un bruit lugubre et caverneux. Je venais de me garer pour laisser passer mon rival qui rentrait en maître dans sa maison.

XLVII

— Que ne m'a-t-il écrasé sous ses roues ! m'écriai-je la mort dans l'âme, en m'éloignant et marchant au hasard comme un homme ivre.

Une voiture de place passait, je m'y jetai.

— Où faut-il vous conduire ? dit le cocher en s'enveloppant de son manteau.

— Où tu voudras, au bois, où tu voudras.

Et je me sentis soudain emporté loin de ce lieu funeste.

La pluie ruissela bientôt sur les glaces relevées. A la lueur des éclairs, rencogné dans un angle de la voiture, les bras croisés, la joue adossée au drap du panneau, je voyais, de côté, s'écheveler les arbres tourmentés par les rafales. De temps à autre, rebondissaient dans l'air les éclats de la foudre.

— Est-ce que cet orage ne va pas les terrifier ! m'écriai-je.

Je ne sais plus combien de temps je passai à blasphémer, à me déchirer la poitrine de mes ongles, à pleurer, enfermé dans ce coffre roulant, qui courait vite à travers les arbres du bois, à la lueur empourprée des éclairs. J'étouffais. J'abaissai les glaces, et la pluie tomba par nappes sur mon visage et sur mes mains. Je m'accotai quelque temps sur le rebord de la portière, la face couchée sur mes bras. Une sensation de froid horrible me saisit. J'avais la fièvre.

— Faut-il rentrer ? me disait, de temps à autre, le cocher fatigué d'un tel voyage.

— Rentre, dis-je enfin, fatigué moi-même.

Il ralentit le pas de son cheval, la voiture tourna sur elle-même et recommença à rouler

XLVIII

L'aube se levait tout en larmes dans un ciel mal essuyé, lorsque, relevant le front, je reconnus une maison sur le bord de la route. C'était la sienne. Tous les volets étaient fermés ; les lumières éteintes. Seule, une lueur excessivement affaiblie, qui semblait celle que dégagent les ouvertures d'une veilleuse, brillait comme un point rouge entre deux lames de persienne, à la dernière fenêtre de droite, dans une chambre à côté du salon. Je me penchai longtemps sur l'appui de la portière pour regarder ce point mourant. Mais je ne pleurais plus, j'étais calme, j'étais glacé, abîmé de fatigue.

— Dort-elle enfin maintenant? me demandai-je en m'éloignant.

XLIX

Je passai les premiers jours qui suivirent cette nuit horrible dans un état d'accablement dont rien ne put me tirer. J'attendais un je ne sais quoi qui devait terminer ma vie et mes maux.

— Cela ne peut pourtant pas finir ainsi ! me disais-je.

Vingt fois par jour je sonnais pour demander mes lettres ; mais je ne décachetais même pas celles que mon domestique m'apportait. Il me suffisait de regarder l'écriture des adresses Rien ne me venait de Fanny. Il me semblait qu'elle était morte. J'avais peur. Je doutais de ma raison.

Le huitième jour après notre dernière entrevue, j'eus comme un pressentiment que j'allais la voir. Je préparai tout ce que je voulais lui

dire. Hélas! je me sentais vaincu; je voulais demander pardon; je voulais déclarer que j'étais prêt à me soumettre; je voulais la supplier d'accorder un peu de pitié à mes maux. Mais j'attendis en vain jusqu'à la nuit close comptant les heures aux pulsations tour à tour précipitées et défaillantes de mon poignet. Elle ne vint pas. Elle n'écrivit pas. Personne ne me donna une seconde d'espoir en faisant vibrer le timbre de ma porte.

Quand la nuit fut tombée, je me dirigeai vers sa maison. En arrivant dans l'avenue, en face d'elle, à ma grande surprise, je reconnus que tous les volets étaient fermés. L'idée que Fanny était partie loin, si loin que je ne pourrais jamais la retrouver, me traversa la cervelle comme une flèche. Avec une horrible angoisse, mais résolûment, comme un poltron qui s'est mis en tête de faire preuve de courage, je soulevai le marteau de la porte et demandai au domestique qui vint l'ouvrir si elle était chez elle J'étais tout pâle et tremblant, mais il ne s'en aperçut pas.

— Madame est à la campagne, répondit-il

— Où cela? à Chaville?

— Oui, monsieur.

J'allai m'adosser à un arbre, parce que je me sentais défaillir.

Au bout de quelques minutes, je me décidai à rentrer chez moi. Cela me consolait à demi de savoir que Fanny était absente. Je comprenais enfin le motif qui l'avait empêchée de venir; mais je ne comprenais pas pourquoi, depuis huit jours, elle ne m'avait pas écrit. J'aurais pu songer qu'elle aussi devait espérer une lettre de moi; mais il y avait encore trop de personnalité dans ma rancune.

— Peut-être m'attend-elle là-bas, disais-je pour me consoler.

Cette idée ne me fut pas plus tôt venue à l'esprit, que le désir impérieux de revoir Fanny, immédiatement, à tout prix, se saisit de moi. Je me trouvais alors à quelques pas de ma porte. J'entrai et demandai mon cheval. J'aidai le garçon d'écurie à le seller. Et je m'élançai dans la rue, plein d'espoir, serrant les genoux, secouant les brides, au grand trot, culbutant les passants sans dire gare.

Je courus avec une telle vitesse, que je craignis en arrivant d'avoir fait fausse route, et je ne reconnus pas la maison de Fanny, qui s'élevait devant moi, vaguement éclairée sous les

grands arbres. Mais en me dressant sur mes étriers, pour regarder par-dessus le mur, j'aperçus le pavillon. Alors je mis pied à terre et m'enfonçai sous le bois pour attacher mon cheval à une branche. Puis je revins sur mes pas et je vis avec surprise que la grille du parc était toute grande ouverte. Un homme en livrée se tenait auprès. Au bout de l'avenue, à l'angle de la maison, je vis briller les deux lanternes d'une voiture immobile. A mi-chemin entre la maison et la grille, un peu sur la gauche, au milieu d'une large pelouse, les vitraux de couleur du pavillon resplendissaient sous les rayons d'une lampe placée à l'intérieur.

— Que signifie tout cela? me demandai-je en marchant le long des murs pour retrouver la brèche par laquelle deux fois déjà j'avais passé.

Mais j'eus à peine mis le pied dans le parc, que je demeurai cloué en place. J'avais entendu des imprécations et des sanglots. C'était du pavillon, à vingt pas de moi, qu'ils partaient. Une sueur froide me couvrit tout le corps. Je frémissais comme les feuilles des arbustes sous lesquels je m'étais tapi.

En ce moment, la voiture qui attendait s'é-

branla et courut au grand trot des chevaux vers la grille, le cocher obéissant sans doute à un appel que je n'avais pas entendu. Arrivée en face de moi, elle s'arrêta, et le valet de pied ouvrit la portière. Les cris, les sanglots avaient cessé. Un homme sortit du pavillon et ferma la porte derrière lui. Je le reconnus. Qui pouvait-ce être d'ailleurs? Il s'installa sur les coussins, le valet monta sur le siége, le cocher toucha ses chevaux, le coupé s'ébranla de nouveau, dépassa la grille, roula sur la route sonore, et la grille fut refermée par l'homme en livrée qui se tenait auprès.

Aussitôt que cet homme, remontant vers la maison, se fut perdu sous les arbres, je m'avançai brusquement, sans précaution. Mais avant de tourner le bouton de la porte, je regardai à travers le vitrage. Au milieu du pavillon, il y avait une table ronde portant une lampe. Tout autour courait un large divan; et sur ce divan, renversée, la face dans les deux mains, sanglotant à se déchirer le cœur, une femme en pleurs, elle! Fanny! c'était elle! J'entrai vite, je tendis les bras, je me précipitai à deux genoux à ses pieds.

Elle ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'elle

poussa un cri déchirant, me saisit la tête entre ses bras et m'étouffa contre sa poitrine. Je ne pouvais ni parler ni respirer. Elle me baisait les cheveux ; elle y enfouissait sa face ; elle les mordait pour s'empêcher de crier ; puis elle me relevait la tête, et je sentais ses pleurs me mouiller les joues pendant que ses lèvres frémissantes s'agitaient sur mes lèvres, et que ses mains, promenées sur mes épaules, sur mon cou, sur ma tête, palpitaient. Enfin elle se renversa avec moi en arrière, et, là, brisée de douleur, elle détendit les bras et s'évanouit.

Je me relevai alors. Je ne comprenais rien ni à ce départ du mari, ni aux larmes de la femme. Je fis cependant tout ce que je pus pour la rappeler à la vie. La lampe s'était éteinte en tombant. M'avançant vers Fanny à tâtons, j'arrachai les agrafes de sa robe et lui enlevai son corset, par lambeaux. Puis, à force de caresses, de supplications, de prières ; en lui serrant les mains dans les miennes, en la réchauffant de mon souffle, je parvins enfin à la ranimer. Elle poussa tout à coup un long soupir, et se releva soutenue par mes deux bras ; puis elle sembla réfléchir. Et des torrents de larmes lui jaillirent enfin des yeux, et elle se jeta sur moi avec tant d'aban-

don, en me montrant tant de peine, que je ne pus m'empêcher de pleurer en l'embrassant.

— Oh! Roger! mon Roger! s'écria-t-elle enfin, d'une voix entrecoupée, si tu savais combien je suis malheureuse! Console-moi. Aime-moi. Secours-moi. Oh! que cela me fait de bien de pleurer sur ton cœur. Mon cher Roger!

Les sanglots étouffèrent sa parole. Je la pressai de s'expliquer. Je ne comprenais rien encore à cette douleur qui se manifestait par des cris de révolte et d'indignation.

— Ton mari sait donc tout? lui dis-je.

Elle secoua la tête.

— Non, ce n'est pas cela; mais je t'ai menti depuis un an; je suis la plus malheureuse, la plus humiliée, la plus insultée des femmes. Le rebut, la honte, les dernières des femmes ne le sont pas plus que moi.

A ce cri qui s'échappait enfin de sa bouche, je ne trouvai rien d'abord à opposer. Je demeurai stupide de surprise. La fureur me brisait les membres. Je ne trouvais rien à dire. Je ne savais qu'aller, venir sur moi-même et embrasser convulsivement ma maîtresse en pleurs. Tout à coup un rayon de prévoyance traversa mon esprit.

— Si je ne profite pas de cette occasion pour la confesser, me dis-je, je ne saurai jamais rien. Une fois apaisée, elle ne parlera plus.

Cette pensée était juste. Je fis bien d'écouter son inspiration. J'employai donc toute mon éloquence pour tirer de cette pauvre femme le secret que, pendant si longtemps, elle m'avait si bien caché. Je la pressai, je l'encourageai, je l'interrogeai, tout en m'apitoyant sur sa douleur. Alors j'appris une navrante histoire, non tout d'un trait, mais en lui en arrachant les moindres détails, par fragments; car, malgré son exaltation, tout en se laissant aller à tout dire, elle apportait de temps à autre des réticences dans les parties les plus délicates de son récit.

Alors s'éclaira pour moi tout ce qu'il y avait eu, jusqu'à présent, d'obscur dans son existence et sa conduite.

L

Son mari n'était pas l'homme dédaigneusement bienveillant que je m'étais figuré. C'était un despote terrible. Femme, enfants, amis, domestiques, tous pliaient d'instinct devant son humeur, et se soumettaient passivement aux exigences de son caractère. Ce n'était pas par jalousie qu'il opprimait sa femme, c'était pour satisfaire un indomptable esprit de volonté. Il n'y avait dans sa maison qu'une seule personne qui donnât le ton et sur laquelle devaient se modeler ingénieusement toutes les autres. Il n'était pas un homme enfin, à son compte, mais une espèce de soleil qui éclairait, échauffait et communiquait la vie à tout ce qui l'entourait.

Aussi, lorsqu'il vit sa femme, par moi conseillée, dévier insensiblement de la ligne de con-

duite qu'il lui avait tracée, il éprouva d'abord un sentiment de grande stupeur. Mais, d'un froncement de ses sourcils, il la fit immédiatement rentrer dans l'ordre. Cependant il ne chercha pas à pénétrer la cause de sa timide tentative d'affranchissement. Pour lui, toute femme était un être fantasque, conduit par des mobiles incompréhensibles et qu'on ne pouvait prendre au sérieux. Il n'avait donc pas enlevé Fanny et ne l'avait pas épousée par amour. Non. Il l'avait convoitée parce qu'elle était belle et qu'il voulait qu'une belle femme fît les honneurs de sa maison. Il l'avait enlevée parce qu'on la lui refusait. Il l'avait épousée parce qu'elle était riche, et que, d'ailleurs, il voulait faire souche, tout en s'enrichissant.

Mais, la voyant soumise, il était plein d'égards. Il tenait à lui faire dépenser tous les ans le double du revenu qu'elle lui avait apporté en dot, et même il lui faisait souvent de grands cadeaux pour montrer sa magnificence. Il avait pour elle en un mot, quelque chose de cette rudesse attentionnée qu'ont les cavaliers arabes pour leurs purs-sangs. Ils les pansent eux-mêmes, d'une main tenant de l'autre le fouet qui doit châtier le moindre écart.

Pendant longtemps, dominée par cette volonté supérieure, Fanny se soumit passivement. Elle pensa par lui, elle agit par lui, elle vécut pour lui. Enfin, à force de résignation, elle obtint de son maître une apparence de liberté. Quelques jeunes gens, à ce que je crus comprendre, en profitèrent pour faire une cour ouverte et très-assidue à cette charmante femme dont l'air de tranquillité décelait une si longue habitude de révolte intérieure et de maux inépanchés. Mais son mari ne s'en douta même pas. Le hasard seul fit tomber dans ses mains une lettre compromettante. La scène qui suivit cette découverte fut terrible. Il n'y eut cependant ni éclats de voix, ni insultes, ni brutalités dégradantes; et, de même, il n'y eut ni duel, ni explications, ni séparation forcée des deux imprudents qui eussent châtié irrémissiblement l'orgueil de l'époux, tout en le vengeant. Seulement, l'intelligent époux garda la lettre. Et, depuis lors, toutes les fois qu'il surprenait chez sa femme le moindre désir d'affranchissement, il se servait de cette lettre pour la faire frémir et la soumettre. Dans ses mains, un chiffon de papier devint un couteau dont il aiguillonnait sa femme pour la faire marcher devant lui.

Cet homme était donc bien vil? Non pas, il était simplement très-orgueilleux. Eût-elle été mille fois plus explicite, cette lettre précieuse, il n'y aurait pas cru. Elle ne fut donc rien pour lui que la preuve d'un enfantillage qui, habilement exploitée, pouvait déguiser cet enfantillage sous les apparences du crime. Mais il ne crut jamais au crime. Car, quel moyen d'y croire? Il n'était pas possible, par la seule raison que sa femme ne pouvait pas se montrer criminelle envers lui. Parce qu'elle était *sa* femme. Parce qu'il était *lui*. Aussi, tout en maugréant un peu de cet humiliant enfantillage, ne s'en montrait-il ni inquiet ni malheureux. Et de tout son cœur de fer, il se remit à sa façon à aimer sa femme. Que dis-je? Après quinze années de mariage, il y avait encore bien des jours où il se conduisait avec elle en amoureux.

Mais l'arme restait une arme entre ses mains, et il s'en servait. D'abord, grâce à elle, il obtint de Fanny qu'elle ne verrait plus sa mère, qu'il détestait parce qu'elle n'avait pas voulu l'accepter pour gendre de son plein gré. Ensuite, il exigea qu'elle fît nourrir ses enfants par une étrangère, sous prétexte que les soins de la maternité lui feraient perdre le goût des plai-

sirs du monde; puis, sans la consulter et sans utilité visible, il vendit le château où elle était née, où elle avait passé sa jeunesse, dans le parc duquel étaient enterrés son père et ses deux frères. Enfin, grâce à cette lettre bienheureuse, il ne fut plus bientôt de contraintes qu'il ne lui imposât, de vexations qu'il ne lui fît endurer, mais sans méchanceté, mais tout en la comblant toujours de prévenances! Surtout devant le monde! Et la vie de Fanny devint un enfer dans lequel un impitoyable démon la torturait d'une main, tout en la caressant de l'autre.

C'était surtout lorsque Fanny résistait, lorsque ce qu'il exigeait d'elle devenait trop grave et froissait trop brutalement sa délicatesse ou sa fierté, qu'il se livrait à des emportements inouïs. Alors, mais pour une heure seulement, il perdait toute conscience de lui-même. Il n'était plus cet homme poliment dédaigneux qui portait sur son visage les nuances les plus exquises de la supériorité du caractère, et dont l'air affable et ouvert semblait dire à tout le monde : « Voyez combien peu je suis à craindre. » Il redevenait le lion qu'avait pétri la nature de ses mains calleuses et que l'éducation avait à peine dégrossi. Ses cheveux se dressaient sur son

front comme une crinière. Ses yeux flambaient avec des reflets d'or en fusion. Ses narines gonflées soufflaient une haleine ardente. Sa bouche contractée s'ouvrait et montrait des dents admirables comme s'il eût voulu mordre. Ses poings se crispaient. Il était terrible. Et il y avait surtout une insulte dont il ne manquait jamais de souffleter sa victime. La lettre lui en fournissait le prétexte. Et c'était toujours la même insulte, le même mot infâme qui la marquait au front, comme un fer rouge, et qui la rabaissait, comme elle disait, au dernier rang de toutes les femmes.

Mais le Sort, qui ne fait pas de compromis avec les passions et les caractères, s'acharnait parfois à lutter avec cet athlète. Des événements imprévus le frappaient; des obstacles inouïs se dressaient sous ses pas. C'était alors qu'il était beau! Il ne blasphémait pas; il n'injuriait pas le Sort, parce qu'il savait que c'était inutile; mais il se prenait corps à corps avec les événements et les obstacles, et, silencieusement, froidement, patiemment, il luttait. Il dominait le Sort, d'habitude. Lorsque sa fortune fut compromise, à force d'audace, il parvint à en ressaisir la meilleure part, en abandonnant l'autre, comme une

faveur dérisoire, aux créanciers, ses rivaux. Tout autre eût échoué à sa place, parce que nul autre ne pouvait vouloir comme lui. Mais un demi-succès ne suffisait pas à cet homme insatiable d'éclatants succès. Il avait décidé qu'il tirerait son navire des écueils sur lesquels il venait de s'enclouer. Il voulait sauver tout : la cargaison, les agrès, jusqu'au lest. Il avait juré de ne pas faire grâce à l'Océan d'un seul clou. Et maintenant, reposé de ses premiers efforts par huit jours de méditation, voilà qu'il repartait de nouveau pour s'installer sur le lieu du naufrage, plus âpre, plus résolu que la première fois. Et c'était ce départ subit qui avait causé l'ignoble dispute dont j'avais été l'involontaire témoin.

LI

Il paraît qu'il avait annoncé, au dîner, en peu de mots, ses projets à sa femme. Il était calme, méditatif, presque affectueux. Il plaisanta Fanny sur son air de tristesse, causé, pensait-il, par l'existence absurde des champs. Il joua avec ses enfants. Il fut poli, comme toujours, avec les domestiques qui le servaient. Au dessert, il se leva, demanda un cigare, l'alluma, et se dirigea vers le pavillon tenant Fanny sous le bras et lui disant des riens d'un air aimable. Comme les enfants les suivaient en courant sur la pelouse, il s'approcha d'eux, les embrassa, prit congé d'eux, et les pria affectueusement d'aller jouer plus loin. Puis il s'assit sur le divan du pavillon dont la porte était ouverte, tout en achevant son cigare et buvant son café à petits coups. A la nuit close, un valet apporta la lampe. Il le pria de faire at-

teler son coupé. Jusqu'alors, il n'avait absolument parlé que de banalités d'un air dégagé. Mais, quand le valet fut parti, il se leva pour fermer la porte, tira tranquillement un papier timbre de sa poche, et dit à sa femme :

— Ma chère, veuillez donc placer votre signature ici, à côté de la mienne, au bas de cette feuille.

Fanny prit la plume qu'il lui tendait; mais, avant d'écrire elle lui dit :

— Quel est donc ce grimoire que je signe?

— Rien qu'un acte de donation réciproque de tous nos biens, répondit-il.

Alors Fanny posa la plume sur la table et lui demanda doucement quelques explications sur l'usage qu'il voulait en faire. Il fronça les sourcils et lui annonça que, pour quelque temps, il allait « reprendre les affaires et qu'il lui fallait beaucoup d'argent. »

— Ne sommes-nous donc pas assez riches? fit-elle.

— Mais... non.

— Comptez-vous donc exposer ma fortune?

Sur ce mot, il la regarda en face et répondit froidement, comme par défi :

— Oui.

— Alors je ne signerai pas cet acte, dit-elle en pâlissant de son courage; car je ne veux pas exposer le bien de nos enfants.

C'est sur ce mot qu'éclata l'orage. Il fut bref, mais effrayant. En rencontrant un obstacle inattendu devant lui, le despote rugit de fureur. Pour la première fois de sa vie, il saisit le bras de sa femme, le serra pour l'obliger à signer, et le meurtrit. Elle supporta cette brutalité, ne répondit rien et ne pleura pas. Alors, rassemblant à la hâte, dans sa mémoire, tous ses griefs passés, il l'accabla de mépris, de récriminations, d'injures. Et le même mot, comme un affront suprême, vint enfin éclater sur ses lèvres. C'est alors que Fanny pleura, sanglota et se décida à signer l'acte. Aussitôt il se calma, la remercia et voulut lui prendre la main pour la baiser; mais, lui montrant son bras meurtri, elle lui dit:

— Ce n'est pas pour cela, Dieu m'en est témoin, que je vous méprise, c'est pour la lâcheté de votre insulte.

Là-dessus, il lui demanda pardon du bout des lèvres, l'appela enfant et mauvaise tête, l'embrassa malgré elle, appela son cocher et partit.

LII

Lorsque Fanny, cédant à mes sollicitations, m'eut appris ces événements extraordinaires, — non pas dans l'ordre que je viens de suivre, mais par fragments incohérents, entremêlés de cris d'indignation ; — lorsque je ne trouvai plus rien à lui demander et qu'elle demeura muette, n'ayant plus rien à m'apprendre, nous demeurâmes quelque temps à nous regarder en silence, à la lueur assombrie des étoiles, avec une stupeur craintive. Quelque chose de formidable venait de se lever entre nous, qui modifiait étrangement notre situation.

Néanmoins, je ne pus me livrer sur-le-champ à la recherche des faits qui devaient forcément découler de cette confession surprenante. En voyant Fanny pâle encore, les cheveux défaits,

les mains tremblantes, je ne pensai qu'à son humiliation,

— Elle est donc malheureuse aussi ! m'écriai-je.

Je l'attirai doucement à moi par le cou, je cherchai ses lèvres, et je la serrai dans mes bras avec l'ardeur de l'espoir et de la pitié

Oh ! cet embrassement fut long, étroit, désespéré ! Énergiquement il maria nos âmes, et nous sentîmes alors tous les deux ce qu'il y a de compassion dans les étreintes, de consolations dans les soupirs, et combien la sympathie se fortifie au mélange des larmes. Nous étions seuls, silencieux, dans une obscurité à peine adoucie par les lueurs pâles de la nuit d'été. Le désordre des vêtements de ma maîtresse, la fatigue des pleurs qui la retenait couchée dans mes bras, la honte d'un aveu qui, tout en soulageant son cœur, opprimait, pour la première fois, sa fierté ; le bonheur de nous retrouver plus aimants, mieux liés que jamais, après une discussion violente qui aurait pu nous désunir ; tout cela nous inspirait je ne sais quel besoin d'épanchement mutuel qui ne manquait ni d'amertume, ni de douceur. Pendant que mes lèvres frôlaient ses longs cheveux débouclés, ma main

posée sur son cœur surprenait des accélérations de mouvements qui me paraissaient les sourdes expressions de la colère. Le repentir d'avoir tant, si longtemps, et si noblement défendu contre mes attaques celui qui était le tyran de sa vie, arrachait de sa bouche des cris d'une ironie implacable. L'irritation de l'insulte et l'indignation de l'abaissement immérité nouaient ses deux bras à mon cou plus énergiquement que ne l'avait jamais fait l'amour. En même temps, le regret d'avoir rendu malheureux cet amant dont la seule présence était alors la plus tendre des consolations, comme la plus rapide et la plus sûre des vengeances, la faisait soumise et suppliante. Le souvenir de mon rival, présent entre nous, ajoutait une âpreté désespérante à ses baisers, comme une douceur infinie à mes caresses, et, en ce moment du moins où, sans parler, nous échangions tant de sensations et tant d'idées bien compréhensibles, Fanny était enfin, dans ma pensée, absolument et pour jamais aussi indissolublement attachée à moi que détachée de lui.

LIII

Quand la parole nous revint à tous deux, la fureur qui couvait en moi fit subitement explosion. Je stupéfiai Fanny. Comme un insensé, je prononçais des mots ardents et sans suite. Le sentiment de l'impossibilité de la vengeance, la certitude que les maux de ma maîtresse devaient sans cesse se renouveler, et aussi toutes mes jalousies passées, et, plus que tout cela encore, le souvenir de nos discussions déplorables dont cet homme indigne était la cause permanente, me faisait haleter de colère comme un homme qui vient de recevoir un soufflet et qui n'a pu déchirer de ses mains celui qui l'en a stigmatisé. Dans ma démence, il me semblait que l'amour de Fanny perdait d'autant plus de son prix qu'elle était plus malheureuse, et, tout en rougissant de cette pensée, je songeais à tuer et à

donner ma vie pour elle. Mais Fanny, abattue maintenant, aimait mieux être consolée que vengée !

Elle me reprit dans ses bras, et, chose étrange ! ce fut elle qui me caressa pour m'apaiser.

LIV

Je passai la journée du lendemain à me répéter tout ce que j'avais appris. Pour la première fois depuis bien longtemps, je me sentais l'esprit allégé du doute. Un heureux avenir se déroulait enfin devant moi, après un passé si tourmenté, comme les vallées et les plaines tranquilles aux yeux du voyageur qui descend la pente escarpée des monts dangereux. L'espoir d'une existence calme me rafraîchissait l'âme, et j'étais tenté de me coucher tout de mon long au bord du sentier redevenu facile qui, doucement, s'abaissait sous mes pieds meurtris. La sérénité des jours, l'absence des inquiétudes, voilà ce qui m'attendait maintenant; je ne cessais de me le dire, et mon âme ravie envoyait des élans de reconnaissance au hasard qui se lassait enfin de me frapper.

L'image de Fanny, nécessairement, se mêlait à ce rêve. Elle était la compagne qui m'avait suivi à travers les abîmes de la passion. Autant que moi, elle avait souffert de la longueur des marches, de l'incertitude du but, des épines cachées sur lesquelles nous enfoncions nos pieds ensemble. La même douleur avait rougi nos yeux, échauffé nos haleines; en même temps nous avions eu soif du repos. Et, comme s'il avait fallu que le plus faible de nous deux souffrît plus que l'autre, pendant que Fanny m'encourageait à la résignation, et que, de ses mains tremblantes, elle essuyait sur mon front l'âcre sueur du désespoir, elle me cachait des maux et des fatigues particulières qu'elle portait noblement pour ne pas m en désespérer.

Mais maintenant ces maux que je venais de surprendre chez elle étaient apaisés. De longtemps ils ne pouvaient renaître. Délivrés tous deux du fantôme qui nous avait si cruellement poursuivis, nous pouvions enfin, livrés à nous-mêmes, nous dédommager amplement de notre supplice et de nos terreurs. Comme deux fugitifs dont on a perdu la trace, qui s'en vont au bord des fontaines, à l'ombre des bois muets, secouer la poussière de leurs sandales, nous

allions nous venger enfin du Sort stupide, en oubliant les tourments dont il nous avait accablés.

Ainsi, je rêvais chez moi, tout seul, en regardant la douce image de ma chère maîtresse qui souriait entre mes mains, entourée, comme d'une auréole, de son cadre d'or. Ainsi, je me plaisais à disposer devant nous les étapes de notre avenir.

Jamais je n'avais caressé de plus cruelle illusion !

LV

Le premier jour où je revis Fanny fut un jour splendide !

Elle vint chez moi dès le matin, délicieusement vêtue, comme pour célébrer dignement les noces de notre bonheur. Une robe en soie de couleur mauve, qui se mariait doucement à la fraîcheur de son teint, luisait sur sa taille mince et tombait en miroitant sur ses pieds. Ses bras, à demi nus, jaillissaient des dentelles de ses manches, avec des reflets mats comme ceux de l'ivoire qui n'a pas été poli. On voyait pareillement sortir son cou blond, un peu ployé, de son corsage échancré sur la poitrine. Ses cheveux voltigeaient sur ses joues.

Aucun bruit ne troubla nos paroles, si ce n'est le timbre de la pendule que nous n'écoutions pas, et, de loin en loin, le roulement

brusque et passager des voitures, ébranlant le pavé de la rue.

Une fois de plus, de nous seuls, nous causâmes. A table, Fanny mangea peu, en souriant, comme pour demander pardon. Je me levais pour la servir et je l'embrassais en passant. Elle me versait à boire, de haut, avec gentillesse, et je suivais du regard la belle ligne de son bras qui s'enfonçait dans l'évasement ombreux de sa manche large. Jamais notre chambre ne nous avait paru aussi charmante. Il nous semblait que nous n'en dussions jamais sortir.

Elle se leva et alla s'asseoir au bord du divan. Je me plaçai à ses pieds sur un coussin, le coude sur son genou, et longtemps nous restâmes ainsi à nous regarder, sans rien dire. Une de ses mains enfoncée dans mes cheveux les soulevait par touffes et les démêlait. Je baisais longuement son autre main que je tenais dans la mienne.

— Ah! Fanny! si tu n'étais pas mariée! lui disais-je avec passion.

Elle répondait :

— Ah! Roger! si tu n'étais pas jaloux!

Je ne sais comment la journée se passa, mais

elle passa bien vite! Nous nous regardions. Nous nous embrassions. Nous allions d'une chambre à l'autre. Elle voulut apprendre l'histoire de ma vie. Je la lui contai : elle était bien simple. Elle versa des larmes en écoutant le récit de la mort de ma mère.

Pour la première fois depuis bien longtemps, calmes, heureux, nous nous sentîmes tout près l'un de l'autre. Cette atroce rancune de jalousie ne nous séparait plus. Nos épanchements furent absolus; de même fut absolue la tranquillité de nos âmes. Sans plier, nous portâmes en nous une telle somme de bonheur qu'elle eût fait la fortune de dix amants.

En comparant dans mon esprit cette journée exquise à toutes celles qui l'avaient précédée, je me rappelai subitement la cause qui, pendant près d'un an, nous avait rendus si malheureux. Une exclamation de fureur jaillit de ma bouche, et, tout en m'apitoyant sur les maux de ma maîtresse, si longtemps cachés, je ne pus m'empêcher de flétrir celui qui les avait fait naître.

Alors je fus terrifié de voir Fanny se mordre les lèvres. Une sensation rapide traversa son visage comme un silencieux éclair qui sillonne

une nuée. Puis elle se remit à sourire, et son front redevint calme comme le ciel d'un beau soir. Mais je cherchais à démêler la cause de cette sensation douloureuse, et quelque chose de confus s'élevant enfin dans ma memoire, je revins triste et rêveur.

LVI

Fanny me quitta sans paraître se douter de mon trouble. Quand elle fut partie, mille souvenirs, par flots pressés, comme une marée silencieuse, m'emplirent l'esprit. La conduite de Fanny me parut plus incompréhensible que jamais.

— Il faut qu'elle soit la plus bizarre de toutes les femmes ou la plus vile!

Et soudain je repassai rapidement dans ma mémoire tout ce que je connaissais d'elle. Mais, une fois de plus, je ne rencontrai que des contradictions dans son caractère.

Pourquoi défendre mon rival lorsque j'ignorais ses violences? Pourquoi l'accuser ensuite? Et pourquoi pâlir maintenant en m'entendant flétrir les actes de l'homme qui l'outrage? Oh! se peut-il qu'une femme supporte de tels mé-

pris, des vexations si dégradantes, et conserve la moindre affection pour l'homme qui la torture et l'abaisse! Énigme indéchiffrable! M'aime-t-elle? Aime-t-elle son mari? Quel rapport y a-t-il donc entre ce mélange d'êtres, de sentiments, de calculs, de transactions, et l'amour, cette passion absolue, intolérante, exclusive?

Ainsi je mêlais, je démêlais et j'assemblais tous les faits de notre existence commune, sans pouvoir débrouiller leur inextricable écheveau. Chacun d'eux, à son tour, comme une note, bruissait à mon oreille; et, telle qu'une clameur sinistre, détonant par-dessus tout, revenait sans cesse cette parole de la conscience de Fanny qu'elle avait prononcée un jour et qui me mettait au supplice : « Je mentirais si je disais que je n'ai pas d'affection pour lui. »

LVII

Depuis lors, réengagé plus étroitement que jamais dans le filet des incertitudes, je n'éprouvai plus qu'un seul désir, celui de tirer de Fanny l'explication de son caractère, non plus en l'interrogeant, mais en la poussant à bout. J'attaquai donc, à dessein, son mari devant elle ; et il était bien difficile qu'elle le défendît, car c'était seulement sur le fait de sa violence que je l'attaquais. D'abord, elle se contenta de demeurer silencieuse, levant les yeux au ciel parce que je la plaignais ; puis elle parut mécontente de l'âpreté de mes expressions. Soudain je vis ses joues se couvrir d'une teinte rose, ses lèvres se fermer et s'abaisser ses paupières, pendant que j'exaltais sa résignation pour mieux accabler celui qui s'en faisait un

jeu. Enfin, elle revint sur sa préoccupation éternelle :

— Ne parlons plus de cela, dit-elle ; tout cela est affreux, mais je suis obligée de m'y soumettre. Il est mon mari, après tout.

LVIII

Cette parole ne m'indigna ni ne me stupéfia, je l'attendais. Je souris avec amertume en l'entendant sortir des lèvres de ma maîtresse. Elle me regardait aller et venir dans la chambre.

— C'est une dernière illusion qui s'envole ! m'écriai-je enfin.

Elle m'interrogea sur le sens de ces mots mais je refusai de lui répondre.

— Nous n'avons eu que trop de discussions depuis un an, lui dis-je; à mon tour, je te supplie de ne pas t'occuper de ce qui se passe en moi. Aimons-nous tels que nous sommes. Nos désespoirs et nos résistances ne nous changeront pas

LIX

Pendant l'absence de son mari, qui dura plus de six mois, il se fit de grands changements dans nos relations. Je voyais Fanny presque chaque jour. Tous les deux, nous abusions de sa liberté! Elle venait passer chez moi tout le temps dont elle pouvait disposer. Souvent nous prenions nos repas ensemble. Nous nous rencontrions, après cela, à la promenade et au théâtre. Nous nous donnions des rendez-vous dans les magasins. Là, sans avoir l'air de nous connaître, nous nous épiions du coin de l'œil et nous nous touchions du coude, en marchandant longuement des étoffes ou des bijoux. Et puis nous nous écrivions des lettres interminables; nous nous envoyions des bouquets.

Fanny m'accablait maintenant de prévenances, comme pour me dédommager des maux

qu'elle m'avait causés. Elle trouvait pour moi ces délicates attentions que les femmes reçoivent des hommes et dont elles sont si ménagères, quand elles daignent les leur accorder. Elle baisait ma main, m'appelait son enfant, se montrait soumise et veillait à ce que rien ne troublât la sérénité de ma vie. Mais jamais elle ne semblait s'abaisser en me traitant enfin comme un maître. Elle avait toute la dignité d'une reine en s'agenouillant devant moi.

Parfois, lorsque les beaux soirs de l'automne se faisaient plus embaumés et plus doux que ceux de l'été, nous nous échappions de la ville, comme des oiseaux fatigués de la chaleur du jour. Adossés, côte à côte, dans le fond d'une voiture fermée, les mains unies, sans mot dire, nous allions au Bois, chercher un peu d'air, de silence et de solitude. Auprès de nous passaient les attelages rapides traînant dans la nuit de grandes calèches découvertes, pleines de femmes rieuses dont les voiles flottaient au vent. Nous écoutions crier les roues sur le sable, souffler les chevaux, claquer les fouets. Nous regardions se mouvoir entre les arbres les étoiles des lanternes, et se mirer dans l'eau morte des lacs les ombres épaisses des bou-

quets de pins. La lune, souvent mélancoliquement posée dans le ciel, comme une tache d'argent, éclairait de grands espaces semés de buissons d'où montaient, en rasant les herbes, des voiles de vapeur blanche. Enivrés par l'odeur des chênes, par la mollesse des brouillards lumineux, nous descendions à l'angle d'un étroit sentier, et nous nous enfoncions sous l'arcade des arbres immobiles, marchant à petits pas, mieux perdus dans nos rêveries que ne l'étaient les verts feuillages dans l'ombre de la nuit douce. C'était un moment délicieux que celui où Fanny, comme fatiguée, se suspendait à mon bras et serrait mon épaule contre son épaule. Nous ne disions rien, nous nous sentions vivre, nous nous écoutions respirer, et, comme nous étions réunis, nous trouvions une douceur étrange et calme dans notre silence, dans l'incertitude de nos pas.

Quelquefois cependant de légères discussions s'élevaient entre nous, — réminiscences atténuées de nos anciennes discordes. — Mais me prenant pour ce que j'étais, un enfant, Fanny, rieuse, ne semblait pas entendre mes reproches, ou bien me tourmentant le bras d'un air mutin :

— Voyons, ne parlons plus de cela, puisque c'est passé, disait-elle.

De plus en plus elle pénétrait ma vie par tous ses côtés accessibles. Elle y entrait impérieusement, voulant tout connaître : le passé, le présent, et disposant à son gré de l'avenir. Sa pensée encombrait la mienne. Elle me donnait des conseils que je suivais aveuglément, comme des ordres. Elle dirigeait tout chez moi. Les meubles se mouvaient comme d'eux-mêmes pour se ranger aux places qu'elle avait désignées; les tableaux changeaient de panneaux; les glaces s'inclinaient, à son souhait, pour renvoyer partout son image. C'était un grand plaisir pour moi que de la voir disposer ainsi de tout ce qui m'appartenait. Ma maison, devenue la sienne, s'était comme féminisée. On n'y voyait plus sur les tables ni éperons, ni cravaches, ni boîtes à cigares; ni, sur les murs, de trophées d'armes; mais il y avait des caisses de fleurs partout, de blanches mousselines traînant sur les tapis, des meubles de laque et de Boule, des boîtes à parfums. On ramassait sur les tapis de longues aiguilles et des brins de soie et de laine; le dé et les ciseaux brillaient sur la cheminée.

Ces six mois furent comme une sorte d'entr'acte dans le drame de notre vie. Il ne nous manquait rien pour être heureux, si ce n'est la confiance. Fanny se tenait toujours sur ses gardes, de peur d'être attaquée à l'improviste, et moi, je conservais une certaine rancune. Je ne pouvais me consoler de n'avoir pu vaincre les scrupules de la femme que j'aimais.

J'en arrivai à ce point de faiblesse que je lui demandai des conseils pour le placement de ma fortune. Elle n'entendait rien aux affaires; mais ses avis étaient bons, parce qu'ils étaient toujours dictés par un esprit de méfiance toute féminine. Ne m'avisai-je pas aussi de la consulter pour acheter des chevaux? Quant à mon costume, c'était elle qui décidait souverainement de la forme et des couleurs. Elle disposait mon linge elle-même, en riant et se dressant sur la pointe des pieds, tout le long des rayons des armoires, et l'entremêlait de sachets d'nne odeur fine et douce qu'elle portait sur elle et que je ne pus jamais retrouver nulle part. Enfin tous les instants de mes journées étaient comptés. Je ne faisais point un pas sans son aveu; je n'achetais pas une paire de gants ou une cravate sans son conseil. Elle détermina le

nombre de mes amis. Elle m'en fit négliger trois dont les noms lui déplaisaient. Je trouvais tout cela ravissant. Elle m'avait ensorcelé. Je ne pouvais plus me passer d'elle.

LX

Ma jalousie cependant n'était pas morte. Elle n'était même pas assoupie ; seulement, elle avait un peu changé d'objet. Depuis que le mari était absent, je ne pouvais souffrir d'un partage qui n'existait plus ; mais je m'inquiétais des moindres sentiments que Fanny me laissait deviner. Hormis ses enfants et sa mère qu'elle voyait en cachette, je ne lui permettais d'aimer personne. Elle en haussait les épaules ; elle en riait. Ainsi nous nous tyrannisions tous les deux.

Un jour, en enlevant son corsage, une lettre large et carrée, — qui lui avait été remise au moment où elle sortait de chez elle, — jaillit de sa poitrine et vint tomber à mes pieds. Je la ramassai. Elle portait le timbre de Londres. Je regardai Fanny, qui tendait la main en pâlissant pour la reprendre.

— Ton mari t'écrit donc? lui dis-je en la lui donnant.

— Quelle question! fit-elle.

— Est-ce qu'il t'écrit souvent? ajoutai-je après un moment de silence

— Mais.... oui, dit-elle; toutes les semaines.

— Pourquoi t'écrit-il? continuai-je, puisque vous vous êtes quittés sur une discussion d'une telle violence, qu'elle doit à jamais séparer vos cœurs.

Fanny me regarda avec étonnement et resta pensive. Cependant, comme j'attendais une réponse, elle reprit :

— Tu t'étonnes toujours des choses les plus simples. N'est-il pas naturel que mon mari m'entretienne de ses affaires et me parle de ses enfants?

— C'est juste, je n'y avais pas songé, murmurai-je. Nous parlâmes d'autres choses; mais, à part moi, je réfléchissais beaucoup.

— Est-ce que tu réponds aux lettres de ton mari? lui dis-je enfin.

Fanny redevint pâle, hésita encore et donna quelques légers signes d'impatience. Puis elle prit un air indifférent.

— Je réponds le plus rarement possible.

— Ah ! et, dis-moi, que lui écris-tu ?

— Je ne sais. Je lui écris froidement. Nous parlons d'affaires. Cela n'est guère intéressant.

A mon tour, je me sentis embarrassé, mais, ne pouvant plus me contenir :

— Comment donc l'idée de me montrer les lettres de ton mari ne t'est-elle jamais venue ?

— Roger ! Roger ! s'écria-t-elle, en souriant avec contrainte, je crois que tu deviens fou. Une femme peut-elle confier à personne, à celui qu'elle aime surtout, le secret des affaires de son mari ?

— C'est encore juste, murmurai-je.

Fanny voulut sur-le-champ profiter de l'avantage qu'elle venait d'obtenir.

— Je serais bien heureuse, dit-elle, de pouvoir te montrer ces lettres qui t'occupent tant. Elles te prouveraient que tu as tort de rien craindre. Apprends donc, esprit soupçonneux, qu'on ne peut être moins unis que mon mari et moi ne le sommes.

— Vraiment !

— Comment peux-tu supposer le contraire depuis que je t'ai confié mes chagrins ?

— Autrefois, tu me confiais également le se-

cret de vos affaires de famille, ne l'oublie pas, Fanny.

— Oh! c'est bien différent, aujourd'hui!

— Pourquoi cela?

— Parce que.... je m'entends.

Là-dessus, je réfléchis de nouveau. Nous nous regardions tous deux, elle haussant les épaules et levant les mains en l'air avec une expression de pitié, moi redevenu sombre comme la mort. Enfin, en me mettant à marcher, car je ne pouvais tenir en place :

— Si tu dis vrai, Fanny, que ne me montres-tu les lettres que tu lui adresses?

— Ce n'est pas possible. Qui lirait les unes comprendrait les autres.

— Cependant, je voudrais bien connaître le ton de tes lettres. Que ne lui écris-tu sur-le-champ, ici même? Tu lui parleras de tout, hormis de ce que tu ne veux pas me laisser pénétrer. Je mettrai la lettre à la poste moi-même. Je t'en supplie, Fanny, puisque tu es sûre de toi, donne-moi cette preuve de confiance pour me rassurer, car je souffre beaucoup.

Mais elle répondit encore :

— Ce n'est pas possible.

Et elle prit un air offensé.

Alors, moi, je donnai un libre cours à la rage qui me dévorait le cœur.

— Que lui écris-tu donc, que tu ne veux pas que je le sache? As-tu juré de me faire mourir? Parle, si tu as une ombre de pitié dans l'âme! Tu me tortures comme un bourreau.

Elle se leva et me dit doucement en me prenant la main :

— Roger, je ne voudrais pas te faire de la peine.

— Eh! répondis-je en blêmissant, peux-tu m'en faire davantage? Va, tu es une femme à deux visages et tu ne ne m'as jamais aimé.

Elle se jeta à mon cou, sur cette parole injuste; mais, en dépit des baisers dont elle étouffait ma bouche, je continuais à parler :

— Comment tes lettres pourraient-elles me faire de la peine, puisque, depuis cette horrible dispute, vous êtes brouillés?

— Sois donc raisonnable; une femme peut-elle rester brouillée avec son mari?

— Quoi donc! m'écriai-je en me délivrant brusquement de ses bras, tu lui as donc pardonné?

— Pas précisément, fit-elle en se laissant tomber sur un siége; mais il m'a bien fallu

agréer ses excuses. Cette fois, cependant, je n'oublierai plus les outrages passés, sois-en certain.

— Tu lui as pardonné ! tu lui as pardonné !

Ainsi je m'exclamais en me tenant debout devant elle qui me regardait avec stupeur

— Tu n'as donc aucune dignité? Tu ne sens donc pas les injures? Tu es donc lâche ? Tu l'aimes donc? Tu m'as donc menti ? Ah ! je n'aurais jamais cru cela de toi !

Elle restait muette ; je repris :

— Pourquoi, dis-moi, pendant si longtemps, m'as-tu caché qu'il t'insultait ?

— Je ne voulais pas le déshonorer, répondit-elle. Si tu avais un peu plus d'expérience, tu ne t'étonnerais nullement de ce qui arrive. Au surplus, je ne veux plus parler de cela. Cela ne regarde que moi. Qu'il te suffise de savoir que, s'il ne me laisse guère de liberté et si ses emportements lui font dire des choses indignes, il les regrette toujours quand sa colère est passée. Je t'assure que tu le juges mal. Dans le premier moment d'indignation, j'ai pu exagérer les faits...

— Tais-toi ! m'écriai-je, si tu as une pudeur, tais-toi ! Il est une chose dont tu ne parais pas

te douter, c'est qu'à mesure que tu parles, je ne sais quel sentiment empoisonné se débat en moi, avec mon amour. N'ajoute pas un mot. J'accepte encore cela, parce que je suis vil, parce que je suis lâche, parce que je t'aime trop, parce que je ne peux m'empêcher de t'aimer; mais sache bien ceci : c'est que tu ne pouvais me faire plus de mal. Oh ! je t'en supplie, n'ajoute pas un mot !

Et je m'étais jeté à genoux devant elle.

— Cela serait aussi par trop cruel de te mépriser.

LXI

Toutes les fois que, Fanny et moi, nous avions eu quelques-unes de ces discussions déplorables, nous nous quittions froidement, et, elle partie, je demeurais des jours entiers à redisculer avec son souvenir, en moi-même. Je répétais mes attaques et ses arguments, et je cherchais vainement à pénétrer la cause secrète de sa conduite. J'étais trop jeune et trop inexpérimenté; je la jugeais mal. Cette nature complexe, qui portait dans son caractère plusieurs caractères différents, me paraissait devoir envisager les choses absolument comme moi. Je ne savais pas alors que les mots : sentiment, amour, délicatesse, jalousie, et tant d'autres! représentaient pour elle certaines idées et d'autres idées pour moi-même; j'ignorais que ce qui m'eût coûté, ne lui coûtait pas; et que sa

bonne intention lui suffisait toujours pour s'absoudre d'un fait, quel qu'il fût. Enfin, je ne tenais aucun compte de sa faiblesse ! Depuis j'ai appris à la connaître.

Plus je faisais d'efforts pour détacher Fanny de son mari, plus je serrais leurs liens distendus par quinze années d'existence commune. Fanny me plaignait, intérieurement; mais je devais lui être à charge. J'avais bien le sentiment que je l'obsédais, mais je ne pouvais m'empêcher de la forcer derrière chaque retranchement où elle s'établissait pour me tenir tête. Je ne me doutais même pas que, pour atteindre mon but, le seul moyen était de changer de tactique. Personne ne m'avait appris qu'il fallait cacher ma jalousie comme la cause principale qui devait détacher de moi ma maîtresse. Que dis-je! Je voyais dans les marques de cette jalousie des preuves d'un amour qui devait la toucher ! Il eût été plus simple cependant de lui faire la vie si paisible qu'elle n'eût pu s'empêcher d'établir des comparaisons — toujours à mon avantage — entre les deux hommes de qui elle dépendait.

Il eût été bien plus simple aussi de ne pas l'aimer !...

Aimait-elle son mari? Je ne le crois pas, je ne l'ai jamais cru. Elle devait avoir pour lui quelque chose de ce sentiment banal qui résulte de l'habitude et plaît aux âmes tranquilles, parce qu'il continue naturellement les choses et ne fatigue pas l'esprit. Puis elle se sentait touchée de voir ce despote s'humaniser devant elle; et elle éprouvait une sorte de satisfaction à recevoir des caresses de la même main qui la châtiait souvent avec rudesse. Cela ne provenait pas chez elle d'une lâcheté, ni d'une bassesse innée de l'esprit, mais d'une certaine lassitude du caractère, explicable à son âge. Enfin Fanny n'avait certainement pas une âme virile ni même peut-être une âme très-noble, car elle aimait mieux ruser que combattre, et elle préférait s'avilir en se partageant que troubler sa vie, mais elle avait une âme équitable. Elle pensait sans doute racheter, à ses propres yeux, sa tromperie conjugale par une soumission complète. C'était en quelque sorte dédommager son mari que d'endurer les écarts de son caractère Dans quels bas-fonds, dans quels abîmes, dans quels mélanges de choses innommables, la probité, cette perle rare, va-t-elle se cacher?

LXII

Cependant il me fallut accepter la concession nouvelle du rapprochement des deux époux. Mais, de concession en concession, maintenant, s'en allait en pleurant toute mon estime. Je me soumettais, comme l'esclave qui ne peut résister, avec des cris de rage sourde et d'immenses désirs de vengeance. Ah ! si Fanny avait su qu'elle devait seule s'accuser de mon abominable vengeance !

LXIII

Enragé de ne pouvoir vaincre l'opiniâtreté de son caractère, je la trahis. Je demandai à la débauche de tuer ma jalousie avec mon amour. Je me souillai volontairement, sciemment, au contact des lèvres impures de la luxure stupide. Chaque soir, froidement, comme un voleur qui s'embusque au coin d'une rue, je m'établis, en riant affreusement de moi-même, dans l'infâme repaire où je comptais, à force de volonté, assouvir ma soif de vengeance. En souriant amèrement encore, comme les dupeurs qui songent à la confiance de leurs dupes, je portai avec moi dans les bras de ma maîtresse le hideux souvenir des créatures dégradées dont les vaines caresses n'avaient pu lasser ma rancune ; et ainsi je trouvai moyen de commettre avec moi Fanny, sans qu'elle s'en doutât, et de la plon-

ger avec moi dans les mêmes exécrables souillures.

Mais j'étais mille fois plus honteux au retour que je n'avais été aveuglé de fureur au départ. Je me tordais les poings dans les rues et je m'arrachais les cheveux de désespoir. Plus jaloux, plus épris, plus étroitement lié, mal vengé, châtié moi-même et par moi-même, je me sentais accablé par le sentiment profond de l'inutilité de mes efforts. Je ne sais quel dégoût physique me montait aux lèvres. Je me faisais horreur. J'errais toute la nuit, au hasard, comme un malheureux sans asile, espérant vaincre par la fatigue de mon corps le tourment de mon cerveau. Accoudé sur le parapet des ponts, je regardais tourbillonner au-dessous de moi l'onde noire de la Seine, moins sombre et moins fangeuse que les pensées qui se mouvaient dans mon esprit désespéré. Je piétinais dans les boues comme pour effacer sous des souillures palpables l'impalpable mais réelle souillure qui, maintenant, salissait mon amour. Et toujours, devant moi, glissant comme un fantôme dans les ombres qui coupaient la longueur des rues, je voyais l'image de Fanny, avec son air calme, son front tranquille, ses yeux surpris, qui semblait vou-

loir m'irriter encore en me forçant à m'occuper d'elle, alors que je me demandais si je n'allais pas enfin me tuer pour l'oublier. Oh! l'horrible état qui ne laissait ni repos ni trêve à mes angoisses! qui m'excitait et m'accablait! qui, plongeant dans le dégoût mon désespoir, flétrissait ma jalousie sans l'apaiser!

LXIV

Un certain fond de courage me soutenait cependant. Les luttes que je me livrais à moi-même me tenaient en haleine. J'étais résolu à chercher le remède de mon mal jusqu'à ce que je le trouvasse, et décidé, si je ne le trouvais pas, à tenter quelque entreprise désespérée, pour enlever Fanny, malgré elle. On ne connaît pas assez les ravages qu'une idée fixe peut faire dans un cerveau. Insensiblement elle vous amène à envisager avec bonheur les choses qui révolteraient les consciences les moins timorées.

Après avoir mûrement réfléchi, je me décidai au pénible sacrifice de la dernière concession. J'étais comme un malade qui, comprenant enfin qu'il ne peut guérir, pactise avec son mal et s'arrange de manière à souffrir le moins possible pendant le reste de ses jours.

— Je te pardonne tout, dis-je à ma maîtresse, je ne te parlerai plus de nos éternels sujets de discorde: je n'examinerai plus ta conduite; je ne sonderai plus tes sentiments; je te permets tout, j'accepte tout, hors cet abominable partage qui m'a tant fait souffrir et qui n'a que trop duré. Je n'en veux plus, j'aime mieux te savoir malheureuse; j'aime mieux te voir morte; j'aime mieux mourir. Sois loyale avec moi, je t'en supplie, ajoutai-je avec tristesse, car cela me fait un mal affreux de douter de toi.

— Eh bien, il n'y aura plus jamais de partage, répondit Fanny en me serrant la main; ne t'inquiète plus, ne souffre plus. Au retour de mon mari, je profiterai du prétexte de ses dernières insultes pour lui imposer mes conditions. Je vivrai totalement séparée de lui, dans sa maison. Et ce sera pour la vie. Ainsi, sois rassuré, Roger, sois enfin heureux. Il n'a pas dépendu de moi que tu ne le fusses plus tôt.

— Tu me rends la vie! dis-je en me jetant à ses pieds et serrant ses genoux entre mes deux bras.

— Cher enfant!

— Lions-nous par un serment!

Cela la fit sourire; mais elle jura solennelle-

ment, les mains dans les miennes, et les regards plongés dans mes yeux.

—Et maintenant, m'écriai-je, si, pour un motif quelconque, une seule fois, tu crois devoir manquer à ta parole, jure, jure encore de m'avertir, afin qu'il n'y ait pas de trahison entre nous.

— Sur quoi veux-tu que je jure? dit-elle.

— Sur ma vie.

Elle sourit de nouveau; mais, solennellement, elle jura.

Depuis lors, je me sentis rassuré. Ma jalousie demeura chez moi comme le souvenir d'un rêve qui nous trouble à peine de temps à autre. Je redevins calme. La vie me réapparut large et belle. J'avais confiance.

LXV

C'est pourquoi le retour du mari ne me causa d'autre ennui que celui qui devait résulter de la fréquence moins grande de mes entrevues avec sa femme. L'été était revenu; Fanny habitait de nouveau sa maison de campagne, et je la voyais quelquefois le soir, dans le pavillon du parc, et plus souvent, chez moi, à Paris, lorsqu'elle avait trouvé quelque prétexte pour passer une journée en ville. Elle paraissait un peu plus libre que par le passé, — du moins prolongeait-elle souvent ses visites; — mais elle semblait, plus que jamais, soucieuse et préoccupée. J'attribuais son trouble aux ennuis que devait lui susciter le respect de sa parole. Je pensais que de nouvelles discussions, de nouveaux tourments la rendaient malheureuse, et, la plaignant de tout mon cœur, je l'encourageais

à la résistance et la consolais de mon mieux. Mais elle secouait la tête, soupirait, et souvent, comme si son amour se fût refroidi, elle m'embrassait à peine du bout des lèvres.

Il était dit que tout serait étrange dans notre liaison, et que je ne comprendrais jamais rien à la conduite de la femme que j'aimais. Au moment où je croyais pénétrer sa tristesse nouvelle, — en l'attribuant à la discorde que le respect de son serment devait causer, — j'appris un fait qui me replongea plus avant que jamais dans une mer d'incertitudes.

Depuis que j'avais recouvré le repos de l'esprit, je vivais d'une vie moins solitaire. Mes amis m'étaient revenus, voyant que je revenais à eux. De nouveau, je m'intéressais au monde. Un jour, à ma grande surprise, j'appris que des propos quasi scandaleux couraient sur le compte du mari de ma maîtresse. Pendant son dernier voyage en Angleterre, disait-on, il s'était amouraché d'une Irlandaise qui venait de débuter au Théâtre de la Reine; il l'avait retirée du théâtre, et, depuis un mois, appelée en France auprès de lui. On s'exclamait sur la magnificence dont il l'avait entourée. Elle était fort belle, du reste; grande et mince comme Fanny.

mais brune comme le sont les filles du Nord, avec un beau teint rosé et de fins cheveux de soie qui se déroulaient languissamment en longues boucles jusqu'à la naissance de sa poitrine.

Ravi de cette nouvelle, je me promis naïvement d'en faire part à Fanny, afin de la fortifier dans sa résistance et de lui fournir un terrible argument contre notre ennemi, s'il continuait à la tourmenter. Mais une nouvelle surprise m'attendait, qui devait dépasser toutes les autres d'une prodigieuse hauteur. Fanny, comme tant d'autres femmes, tout en trompant son mari, ne voulait pas qu'il la trompât. Irritée de mon air triomphant, elle ne crut ni à la réalité de l'histoire, ni à la sincérité de ma justification.

— Ou vous avez été dupe d'un mensonge, me dit-elle, ou vous avez forgé ce conte, à plaisir, pour m'affliger. Ce que vous me dites me fait une grande peine. Je suis tellement froissée de la grossièreté de vos sentiments, que, quoi que vous fassiez maintenant, je ne pourrai vous pardonner. Sachez que mon mari m'aime toujours. Le chagrin qu'il éprouve de notre séparation ne me le montre que trop. Je tiens loyalement le serment que vous m'avez arraché.

C'est à vous à ménager ma susceptiblité en cessant de calomnier un homme que je rends malheureux par votre faute.

Ma stupéfaction fut si grande, que je n'eus même pas l'idée de relever ces paroles étranges. Fanny me mortifiait cruellement en me parlant de « sa susceptibilité, de son serment arraché, de ma prétendue calomnie, » à propos de l'infidélité bien réelle de l'homme que je détestais. Dans ma pensée, elle aurait dû se montrer heureuse d'apprendre qu'enfin, volontairement, il s'éloignait d'elle, comme elle, depuis longtemps, s'était éloignée de lui. Je m'attendais à des actions de grâces, et voilà que e me heurtais contre une sourde colère, un orgueil grièvement offensé, des reproches enfin qui avaient, à mes yeux, toutes les apparences de la jalousie. C'était à en perdre la tête

LXVI

De nouveaux soupçons me vinrent à l'esprit. Ils étaient mille fois plus cruels que tous ceux qui, précédemment, m'avaient fait souffrir. Mais, cette fois, il ne me fut pas facile de les accepter docilement. La méfiance venait de me mordre comme une vipère, et le germe du poison qu'elle avait déposé en moi circulait dans toutes mes veines. Ma jalousie plus ardente, en se réveillant, se transforma. La seule excuse qui pouvait un peu l'apaiser était à jamais anéantie. Ce n'était plus de partage maintenant, mais de la plus lâche trahison que j'accusais ma maîtresse. A tout prix alors, je résolus d'éclaircir mes doutes, je ne dis rien à Fanny, je ne parus soupçonner rien. Mon visage mentit comme ma parole. Comédien parfait, j'affectai

la plus grande liberté d'esprit, pendant que j'avais la mort dans le cœur.

Pour la première fois de ma vie, j'agis en homme. Je fis par moi-même et par moi seul tout ce qu'il fallait pour découvrir la vérité J'achetai, sous un nom supposé, la maison de campagne contiguë à celle de Fanny. Je m'y installai secrètement. Tout le jour, tapi derrière mes volets, j'écoutais les moindres bruits qui montaient de la maison voisine, et je regardais tous les êtres qui franchissaient le seuil de sa porte, comme si je me fusse attendu à voir quelque étranger venir me dérober la femme qui était mon bonheur. La nuit, je me glissais à travers la clôture d'arbustes qui séparait nos deux parcs et j'errais sous les fenêtres de Fanny, comme un voleur qui étudie la demeure où il a résolu de s'introduire. J'appris ainsi à connaître toutes les habitudes de la famille que j'espionnais. Les heures du lever, des repas, du coucher, me devinrent familières. Je voyais le matin les domestiques ouvrir les portes et les fenêtres, et j'entendais le bruit des meubles dérangés pour approprier les chambres et le salon. Vers huit heures, le maître descendait fumer dans le parc, où il retrouvait ses

enfants. A neuf heures, Fanny paraissait enfin en négligé de campagne. Elle faisait quelques tours de promenade avec eux. A onze heures tintait la cloche du déjeuner. A midi, le coupé attendait à la porte. Le mari sortait et ne rentrait plus qu'à sept heures pour dîner. Souvent, pendant l'après-midi, je voyais ma maîtresse, assise au pied d'un arbre énorme qui couvrait d'ombre une grande place, causer avec ses enfants, lire ou s'occuper à quelque travail d'aiguille. Elle recevait de nombreuses visites. De trois à six heures, quand le temps était beau, ce n'était, autour de la pelouse, qu'une longue file d'équipages dont les chevaux piaffaient dans le sable, à l'ombre des arbres, en secouant leur mors, pendant que des groupes de jeunes femmes et de cavaliers, assis sur des chaises de bambou, causaient, riaient et buvaient des boissons à la glace. Tout ce monde partait vers le soir, les hommes caracolant aux portières ou réunis derrière les voitures, fumant des cigares et s'acheminant au petit pas. Fanny faisait les honneurs de chez elle avec une grâce charmante ; elle changeait souvent de toilette, et je voyais bien, de ma fenêtre, que les femmes surtout s'occupaient fort de ses délicieux ajus-

tements. Pour elle, elle n'y prenait pas garde, comme si elle eût toujours été parée sans s'en douter. Elle sortait peu le soir, excepté lorsque la chaleur était ardente. Son mari alors se promenait avec elle; mais le plus habituellement il retournait à Paris vers huit heures et ne rentrait que fort tard dans la nuit, quand il rentrait.

Les jours où Fanny devait me venir voir à Paris, elle montait dans le coupé auprès de son mari.

— Lequel de nous deux trompe-t-elle ? me demandais-je.

Je courais vite à cheval, par la traverse, pour arriver chez moi avant elle, et, là, j'étais toujours aussi peu interrogateur qu'elle était soucieuse. Elle l'était partout, chez moi comme chez elle En même temps, je faisais épier tous les pas de son mari. Il n'allait jamais qu'au club et chez sa maîtresse. Quelquefois il y passait la nuit. Il en parlait librement avec ses amis et continuait à se montrer très-prodigue envers elle. Cet homme était parfaitement heureux. Nul soupçon, nulle inquiétude ne le tourmentait; il était riche; il avait de beaux enfants, une adorable maîtresse. Que lui manquait-il ? Je l'enviais.

Mais il ne pouvait pas me suffire d'assister à la vie extérieure de la famille dont je voulais connaître tous les secrets. Au bout de quinze jours, voyant que mon espionnage ne m'apprenait rien, je m'en fatiguai. A peine avais-je acquis le droit de supposer que Fanny tenait sa parole parce que son mari, tout en se promenant avec elle, paraissait exclusivement occupé de ses enfants. La fréquence des visites qu'elle recevait, d'ailleurs, m'empêchait de la voir livrée à elle-même, autant que je l'eusse voulu. Je résolus de m'introduire dans sa maison, sans qu'elle le sût. Elle était devenue avec moi d'une froideur inquiétante. Elle était distraite. Souvent, avec une insupportable émotion, je la voyais de loin, lorsqu'elle se croyait seule, se laisser tomber sur un banc et cacher sous son mouchoir son visage baigné de larmes. En huit jours, mes soupçons avaient centuplé.

LXVII

Ce fut par une belle nuit d'août que je mis à exécution l'atroce dessein dont la réussite devait décider de ma destinée. Je ne sais l'heure qu'il était, mais il y avait longtemps déjà que les étoiles répandaient leur douce clarté sur le ciel. J'ouvris la dernière fenêtre du premier étage de ma maison, qui touchait à celle de Fanny; j'assujettis la persienne contre le mur; je saisis la barre d'appui du balcon de la maison voisine; je posai un pied sur la dalle du balcon, puis l'autre; j'enjambai la barre d'appui. J'étais chez eux.

D'abord je restai immobile et debout à écouter le silence que troublaient seuls les battements précipités de mon cœur. Auprès de moi, une fenêtre éclairée, comme un grand carré de lumière, blanchissait faiblement le mur obs-

curci de la maison. En me baissant sur les genoux, je m'aperçus d'abord que cette fenêtre n'était pas complétement fermée. Les bords des deux vantaux posés l'un sur l'autre se touchaient, mais laissaient passer entre eux un mince filet de jour. Deux rideaux de mousseline blanche, tendus devant les vitres, me laissaient voir toute la chambre à travers une teinte laiteuse et douce qui estompait un peu les objets.

Je me rappelle tout encore. Au fond de la chambre, il y avait un grand lit ouvert surmonté d'une couronne d'ébène sculptée d'où pendaient des rideaux d'étoffe brune qui se détachaient sur la blancheur des draps. Devant le lit, un tapis étroit; à droite, une commode; près de la cheminée, un large siége de cuir à dossier très-élevé. Que sais-je ? Je crois qu'il y avait encore d'autres meubles, mais je ne les regardai pas.

Je ne vis d'abord personne dans la chambre. Une grosse lampe de cuivre coiffée de son abat-jour vert l'éclairait inégalement, rabattant la clarté sur le parquet et laissant le plafond dans l'obscurité. Le lit se trouvait ainsi coupé dans le sens de sa longueur par la zone de lumière.

Comme je me penchais sur la vitre pour voir s'il était occupé, une ombre passant lentement entre la lampe et la fenêtre se projeta sur les rideaux blancs. Mon cœur battit plus fort Je m'aplatis au ras de la dalle en me reculant un peu.

Je le reconnus. C'était lui; je le vois encore. Le vent tiède de la nuit d'août soupirait autour de moi dans les feuillages; un oiseau chantait dans un buisson; des odeurs de baume montaient du sol : mais je ne voyais, je ne devinais, je ne sentais que lui. Tendant le cou pour appliquer mon œil dans l'entre-bâillement de la fenêtre, je le regardais avec une muette stupeur, comme s'il eût été extraordinaire pour moi de le voir debout dans une chambre de sa maison. Il avait les pieds nus dans de larges sandales de maroquin jaune; un pantalon de flanelle blanche très-lâche était sanglé sur ses reins. Le buste découvert, le col rabattu, les manches de sa chemise roulées jusqu'aux coudes. il allait et venait par la chambre, fumant un cigare, remontant sa montre, se regardant au miroir et s'étirant les bras. Il s'assit enfin sur le grand siége de cuir, croisa sa jambe sur son genou, et, la balançant un peu, laissa tomber sa sandale.

Longuement je le regardai. Il méditait. De ma place, je voyais parfaitement la plante de son pied nu relevé à la hauteur de mon œil, et son bras musculeux étendu sur le bras du siége de cuir. L'autre bras allait et venait de son genou vers son visage pendant qu'il portait à ses lèvres le cigare dont l'odorante fumée s'exhalait vers moi

Tout à coup il tourna la tête vers une porte placée au pied du lit que je n'avais pas vue encore. Cette porte s'était ouverte, et, dans l'encadrement obscur qu'elle découpa au fond de la chambre, je vis, en doutant de ma raison, une forme vague éclairée de face par un bougeoir qu'elle tenait à la main.

Puissances du ciel ! c'était elle! Dieu bon ! tu ne me foudroyas pas au moment où je l'aperçus. Elle entra lentement, posa son bougeoir allumé sur la commode, et, traversant toute la pièce dans le sens de sa longueur, elle se dirigea vers lui qui la regardait tranquillement et ne se levait pas.

Elle était à demi vêtue de ce nonchalant costume que je lui avais vu quelquefois porter le matin, lorsqu'elle faisait avec ses enfants un tour de parc en sortant du lit. C'était une robe

très lâche en cachemire bleu ouverte au corsage qui laissait voir, entre les flocons de batiste, la naissance de la poitrine. Ses bras nus sortaient des manches larges. Ses cheveux négligemment dénoués s'effilaient sur ses joues rondes et s'affaissaient mollement par grosses touffes sur sa nuque, et elle avait sur le visage son air éternel de pudeur placide.

Mais que venait-elle faire dans cette chambre, à cette heure? qui l'en avait priée? Comment le souvenir de son amant ne l'avait-il pas retenue sur le seuil? Elle ne paraissait seulement pas se douter qu'elle eût jamais rien juré, ni que, par le monde, un seul homme existât pour elle, à l'exception de celui qui, toujours assis devant elle, avec un calme égal au sien, la regardait.

Une lueur d'espoir me traversa l'âme, mais ce ne fut qu'une lueur. Affaissé sur mes genoux et sur mes mains, pendant que mon souffle ternissait la vitre, je sentais mes bras vaciller comme si la dalle eût tremblé sous moi. Une sueur d'angoisse, âcre et froide, baignait ma face et mes membres; mes dents claquaient dans ma bouche; défaillant, je tombai sur la poitrine, comme un chêne abattu par un der-

nier coup de cognée. Cependant j'entendis des paroles, et, réunissant toutes mes forces, je me relevai sur les genoux et sur les poings.

Alors je vis qu'elle allait et venait lentement par la chambre comme une personne qui se sent chez elle. Elle touchait vaguement, d'un air distrait, aux objets déposés sur les meubles, ainsi qu'elle avait souvent fait chez moi. Son mari la regardait toujours. Ils causaient, mais j'étais trop ému pour entendre rien qu'un léger murmure. Elle tournait autour de lui, calme et perfide, avec ses yeux doux et bleus, son air de simplicité vague. Par moments, elle souriait à demi d'un sourire pâle. Cela me parut quelque chose de forcé que ce sourire qui détendait ses lèvres et n'éclairait pas son regard. Elle n'était ni soucieuse, ni rêveuse, ni émue. Elle était parfaitement à son aise, naturelle encore et toujours tranquille. Elle savait si bien que ce qu'il y avait de plus attractif en elle, c'était son irritante tranquillité.

A son tour, son mari se mit à sourire Je vis ses dents blanches briller. Il paraissait se défendre avec bonhomie contre une accusation qu'elle énonçait, non pas avec colère, mais avec une malignité railleuse qui n'était exempte

ni de dédain ni de hauteur. Ils discutaient si paisiblement, qu'ils ne semblaient croire ni l'un ni l'autre à la réalité de leur dispute familière. Enfin, sous le front carré de l'époux, le regard s'alluma faiblement, et, comme elle passait encore devant lui, frôlant son large pied nu de sa robe, il parut se déterminer, posa le pied à terre dans sa sandale, et, l'attirant tranquillement par la taille, sans qu'elle résistât, il la fit asseoir sur son genou.

C'est alors que je commençai à pleurer. Sur mes joues, sur ma bouche, descendirent silencieusement les larmes chaudes que ne pouvaient retenir mes paupières. Je comprenais tout enfin; je voyais la profanation, quoique je ne voulusse pas voir; j'affirmais que ce n'était pas un rêve, quoique je voulusse douter. Je ne puis pas exprimer ce qui se détachait en moi du meilleur de moi-même et combien cela me faisait de mal de regarder cette femme que j'adorais s'abandonner dans les bras d'un autre. Elle restait assise, les deux mains croisées sur ses genoux, et, regardant son mari, causait toujours avec calme. Rien au monde n'était chaste comme la simplicité de son attitude, comme la pureté de son profil, comme l'ex

pression de ses yeux bleus. Pour lui, la [illegible]nant de son bras coudé sur sa taille, il caressait nonchalamment sa joue de sa main libre. Enfin elle posa son bras ployé sur son épaule et se tourna paresseusement vers lui. Je la vis alors par derrière ; ses cheveux roulaient sur son dos, et sa robe s'étalait sur le parquet avec une impudeur splendide. O l'exécrable créature, pleine de grâce et d'abandon, qui s'affaissait sur cette épaule virile !

— Cela n'est pas possible ! criait ma conscience ; cela ne sera pas !

Mais, approchant sa bouche épaisse de sa joue pure, l'autre l'embrassa, et, tout bas, lui dit quelques mots à l'oreille. Elle fit non, sans rougir, plusieurs fois, de la tête. Il insista en souriant, par politesse. Et elle, en résistant, peu à peu elle s'abandonnait ! Cruelle femme ! comme elle prolongeait mon supplice ! Leur débat muet dura quelque temps. Je ne sais comment il se fit que sa ceinture se dénoua soudain et roula dans les plis de sa robe. Je pleurais toujours. Elle se leva enfin, cette femme de rayons et de fleurs, et d'un seul mouvement des épaules et des bras, elle fit glisser sa robe à terre sur ses pieds. Je retombai sur

les genoux, joignant les mains, demandant grâce. Elle dégagea vite ses pieds du monceau d'étoffe et, un peu pâle cette fois, mais sans parler, elle s'avança vers le lit, retenant sur sa poitrine ses derniers voiles. Que de fois je l'avais vue pâlir ainsi ! Je m'arrachai les joues avec mes ongles. Son mari, lentement, l'avait suivie.

Et pas d'arme sur moi ! Je voulais immédiatement l'égorger, la déchirer, plonger mes bras dans les entrailles de cette femme stupide. Tout son sang n'eût pas suffi pour payer mon abominable torture. Haletant comme le tigre qui voit le lion poser la griffe sur sa proie, je m'étais dressé sur les pieds, j'avais écarté la fenêtre, et, les ongles crispés sur mes dents, la face en sueur, avec des sanglots, avec des trépignements, je regardais dans la chambre sans distinguer rien que d'horrible. Et je criais :

— Pitié ! pitié ! que cela ne soit pas ! je ne le veux pas !

Cependant, vacillant, hors de moi, j'avais fait un pas en avant; mais alors mes cheveux se hérissaient et mes yeux s'ouvraient tout grands, tandis que mon regard acéré pénétrant comme un glaive sous les rideaux sombres, je parvenais

enfin à voir. J'essayai d'avancer; je ne le pouvais plus; quelque chose de puissant qui voulait me punir m'avait cloué les talons sur la dalle, et cela me faisait éclater de rire. Horreur ! moi qui assistais à cela, comme si j'étais devenu fou, j'y prenais un plaisir sans nom dans les langues humaines. J'essayai encore d'avancer, car j'avais entendu des soupirs, et je voulais savoir de laquelle de ces bouches ils s'exhalaient. D'un prodigieux effort de tous mes muscles, je parvins à détacher mon épaule de la muraille et je fis encore un pas; mais tout mon sang refluant soudain dans mon cœur gonflé, je perdis l'équilibre et je tombai comme une masse sur le balcon.

LXVIII

Quand je revins à moi, la fenêtre était éteinte et fermée. Je promenai mes mains sur les vitres sans pouvoir les faire fléchir. Je parcourus le balcon dans sa longueur : tout était éteint, tout était fermé, tout dormait. Une rage froide me tenait. A tout prix, je voulais revoir cette femme que j'exécrais avec mon cœur, avec mes sens, avec mon âme, avec tout mon être ! Mais comment pénétrer jusqu'à elle? Je me pendis par les deux mains à la barre d'appui et me laissai tomber dans le jardin. Je fis vingt fois le tour de la maison, pesant sur toutes les portes pour les forcer; mais j'étais trop faible. Enfin je roulai sur le sable, et, là, me cachant la face dans les mains, je me mis à sangloter.

— Trahi ! trahi ! me disais-je, avec une mo-

notonie désespérante. Et le monde ne s'est pas écroulé sur nous !

Tout à coup, je me relevai, et, sans plus penser à rien, je m'élançai à travers la nuit, rapide, comme si j'avais eu des assassins sur ma trace. Je parcourus tout le parc ; je franchis la clôture, je coupai la route, j'entrai dans les champs, et, tout droit, toujours courant, tête nue, pleurant et parlant tout seul, je m'élançai comme un malheureux daim qui traîne après soi la meute féroce attachée par les crocs à ses flancs.

Où j'allais, je ne le savais pas. Je fuyais ce spectacle. Je me sauvais à toutes jambes, le plus loin possible, pour ne plus voir l'image affreuse qui était restée dans mes yeux.

— Trahi ! trahi ! criais-je à perte d'haleine pour m'exciter à courir.

Je tombais dans des trous. Je me relevais meurtri, couvert de fange, et me remettais en route, au hasard, dans une obscurité effrayante. Je me lançais à corps perdu dans les haies d'épines ; j'y laissais des lambeaux de mes vêtements et je passais. Des branches invisibles m'arrêtaient soudain en me frappant la poitrine ; des broussailles me fouettaient la face et les épaules ; je m'arrêtais en pleurant ; puis je

continuais à marcher vite. C'est ainsi que je traversai les rues désertes des villages que faisaient résonner mes pas; les champs cultivés dont les blés ondulaient dans mes jambes comme des vagues; les collines, les bois, les ruisseaux, les sentiers, les routes, qui défilaient autour de moi comme si le sol eût été entraîné avec moi dans le jet d'une ronde immense. Je ne pouvais plus respirer et je courais encore; je pleurais encore, je parlais encore.

— O ma mère! m'écriais-je, si tu savais combien je souffre!

Tout à coup je me trouvai les pieds dans l'eau. Devant moi s'étendait un large espace noir qui glissait dans l'ombre, tout d'une pièce, de droite à gauche, avec de longs et mystérieux chuchotements. La lune, tordant de biais son reflet d'argent sur cette surface luisante, semblait un énorme serpent dirigé vers moi pour m'engloutir. Une brume m'enveloppait. J'avançai en trébuchant sur les pierres, mais les nappes d'eau du fleuve rapide m'empêchaient de marcher. Une exécrable tentation me saisit. Je regardai le ciel paisible où brillait, entre les nuées immobiles, le doux astre des amants; j'appuyai longuement ma main sur mon cœur, j'avançai

encore. L'eau me montait aux genoux, mais je sentais toujours le sol vaseux autour de mes pieds tremblants. Enfin ne pouvant plus attendre, abîmé d'émotion et de fatigue, en murmurant un nom, en sanglotant comme une femme, je m'affaissai sur moi-même et roulai dans l'eau qui courait vite en clapotant, dans sa marche obscure.

LXIX

Après cela, je ne sais plus ce qui se passa. Un froid horrible m'avait englouti. Des sifflements déchiraient mes oreilles. J'étouffais. Plusieurs fois je me dressai sur les genoux, emporté toujours par le poids des eaux. Enfin, j'oubliai tout; je crus mourir.

Quand je me retrouvai vivant, j'étais dans mon lit, la tête en feu. J'ouvris des yeux hagards. Tous mes membres tremblaient. Une fièvre horrible me secouait le corps, de la nuque jusqu'aux orteils. Auprès de moi, deux amis me regardaient. Je parlai. Ils hochèrent la tête. Un homme vint et me toucha le bras. Il haussa les épaules et partit. Je me remis à trembler dans mes draps. Cela dura plusieurs jours.

J'appris, depuis, que des pêcheurs m'avaient

vu gisant le matin, au bord de la Seine, les pieds dans l'eau, la tête renversée dans la vase, évanoui. Ils me fouillèrent, trouvèrent une lettre dans mon portefeuille et me ramenèrent chez moi, à Paris. En route j'avais le délire. On me crut fou. Je l'étais.

Cependant Fanny, qui ne savait rien et s'étonnait de ne pas me voir, vint un matin ; mais mon valet, en pleurant, l'arrêta sur le seuil, et lui conta ce qu'il savait.

— Il a voulu se noyer, lui dit-il, et maintenant il est fou.

Mais elle ne voulut pas croire au suicide et supplia pour entrer. Ce jour-là, une fatigue sans nom, qui ressemble à celle des cadavres abattus dans leurs cercueils, me tenait cloué sur le dos, les bras étendus, les yeux ouverts. Tout à coup j'aperçus, dans l'encadrement de la porte qui s'ouvrait au pied de mon lit, une forme humaine qui se tenait debout et n'osait avancer. Je ne sus d'abord quelle femme c'était qui venait ainsi me voir, moi moribond, parée d'étoffes d'été si élégantes et si fraîches, avec des bracelets aux bras et des fleurs à son chapeau ; et je ne comprls pas pourquoi elle avait rassemblé les plis de son voile blanc sur son visage et les

retenait de ses deux mains, comme pour les empêcher de s'écarter. Mes amis s'étaient levés et se tenaient au fond de la chambre, afin de respecter, autant qu'il était possible, un secret qui ne voulait pas être pénétré. La femme cependant s'avança vers moi et j'entendis les froissements de sa robe. Elle se pencha sur mon lit, et, des deux mains, souleva son voile. Cela me rafraîchit l'âme de voir se pencher ainsi sur ma face ce frais visage pétri de grâces et comme parfumé de santé.

— Fanny ! m'écriai-je tout à coup en levant les bras.

Elle s'affaissa en sanglotant sur ma poitrine. Mais la mémoire m'était revenue avec la connaissance, et, la frappant au front de mes poings fermés, je la détachai de moi en m'écriant comme un furieux :

— Va-t'en d'ici !

Elle crut que j'étais fou encore et se détourna en pleurant; mais retrouvant un reste de force dans ma colère, je la frappai encore à l'épaule, et, m'élançant de mon lit, je m'abattis sur elle et roulai à terre à ses pieds.

LXX

Quand la raison me revint, je suppliai mes gardiens à mains jointes de ne plus laisser pénétrer cette femme chez moi. Mais, ne pouvant rien soupçonner de ce qui était arrivé, et croyant toujours à ma folie, elle revint tous les jours, on me l'a dit depuis, et, tous les jours, en se tordant les mains, elle demandait à me voir.

— Le médecin l'a défendu, répondait mon domestique inflexible.

Alors elle offrait de l'or et des bijoux. Mais, quand elle avait enfin compris que sa vue pouvait me tuer, elle s'en allait en priant Dieu de me guérir et lui offrait sa vie en échange de la mienne. Je ne savais rien de cela alors. Les jours se passaient et, pour mon malheur, grâce aux bons soins dont j'étais entouré, peu à peu la vie affluait en moi, chassant la fièvre.

LXXI

Au bout de six semaines j'étais en pleine convalescence. Déjà mes amis m'avaient quitté Plusieurs fois mon domestique me demanda si je voulais enfin recevoir cette personne qui paraissait tant m'aimer et dont la vue, un jour, m'avait fait tant de mal. Mais, toujours, en secouant la tête je m'écriais :

— Je te chasse, si tu la laisses pénétrer ici.

Cependant, peu à peu, le désir de la voir une fois encore s'installa en moi et devint enfin un irrésistible besoin. Je fis causer mon serviteur inquiet, qui ne comprenait rien à ma froideur. Il m'apprit tout ce que j'ignorais encore : elle venait chaque jour, et il ne savait plus que lui dire pour l'empêcher d'entrer.

— Si elle vient aujourd'hui, murmurai-je tout à coup, en rougissant, je la recevrai.

Je me sentais ému comme si quelque funeste espérance voulait essayer de renaître en moi. Abattu par la maladie, je ne conservais presque plus de colère; mais une douleur intense m'avait envahi, et je croyais, tant j'éprouvais de dégoût de tout! que je ne pourrais plus vivre. Je ne songeais à la nuit horrible où la trahison s'était levée devant moi que comme à un mauvais rêve. J'aimais toujours et je méprisais en même temps la femme gracieuse et perfide dont l'image ne me quittait pas. J'attendais quelque chose de confus qui devait tout terminer.

Enfoncé dans un grand fauteuil, auprès de ma fenêtre, les yeux fermés, je commençais à repasser dans mon esprit ce que je voulais dire à l'infidèle, lorsque je me sentis prendre la main, et des pleurs avec des baisers sur ma main se mêlèrent. J'ouvris les yeux. A genoux, à mes pieds, pâle, mais belle encore, trop belle! elle se tenait, me regardant avec une éloquente tendresse. Un parfum montait d'elle à moi. Nous ne parlions pas. Je me mis à pleurer.

Elle se leva m'entourant maternellement la tête de ses deux bras nus et m'embrassant le

front et les cheveux. Je me laissai faire, parce qu'il me semblait doux de recevoir ces caresses que j'avais le droit de recevoir tant que je n'aurais pas parlé. C'est pourquoi je ne parlais pas. Enfin, comme je pleurais toujours et ne l'embrassais pas, elle dit :

— Ton amour s'en est-il allé, Roger ?

— Pas encore, répondis-je en me cachant le visage des deux mains.

Mais elle ne comprit pas et se tint debout devant moi, inquiète.

Je la regardai. J'étais surpris.

— Je t'en supplie, Fanny, dis-moi que c'est un rêve, ou que je suis fou. Dis-moi que je ne dois pas te haïr, car cela me fait trop de mal.

Elle ne rougit pas. Elle ne pâlit pas. Vraie comme la lumière, se croyant peut-être elle-même, elle me caressa doucement; elle semblait étonnée.

Mais réunissant toutes mes forces, je soulevai sa taille charmante dans mes bras et la fis asseoir en face de moi.

— Je sais tout, lui dis-je.

— Quoi? que sais-tu?

— J'ai tout vu.

— Mais quoi?

— Pourquoi m'as-tu trahi? m'écriai-je. Tu n'as pas cédé, car ce n'est pas lui qui est allé à toi, mais toi à lui; c'est toi qui, changeant bassement de rôle, es allée chez lui pour le séduire.

Elle ne pâlit pas encore, et voulut parler. Mais, la tenant sous mon regard, sans colère, froid comme l'acier, je continuai :

— Faut-il te dire tout? Je me méfiais de toi. J'achetai la maison qui touche à la tienne, à Chaville...

Ici elle pâlit, et dit :

— Eh bien?

— Une nuit, nuit horrible! il y avait déjà quinze jours que vainement je t'épiais. Au risque de ma vie, je parvins à m'introduire sur le balcon de ta maison. Je ne sais l'heure qu'il était. A genoux, derrière la vitre de la chambre de ton mari, je le vis. Je voyais tout, comme je te vois. Il était seul. Tu entras...

— Cela n'est pas! s'écria-t-elle en blêmissant plus affreusement encore.

Elle avait l'air d'une morte assise sur une chaise, en face de moi.

— Faut-il continuer? ajoutai-je. Tu portais

une robe de cachemire bleu. Tu avais les cheveux défaits, et l'on voyait briller la peau de ta poitrine. Tes pieds jouaient dans tes mules de satin et de dentelles. Tes bras étaient nus. Tranquille comme toujours, même au moment où tu te parjures, tu ne maudis pas celui que tu venais assouvir, car tu as deux cœurs. Oh! Fanny! tu aimes deux hommes, moi et lui.

Elle secoua la tête rapidement, et d'une voix basse :

— Cela n'est pas! cela n'est pas! Tu ne me connais pas!

— Faut-il continuer? ajoutai-je. Tu lui reprochas sa trahison, qui est très-réelle. Il se défendit en souriant. Tu passas cent fois devant lui, car tu voulais le fasciner, sans qu'il s'en doutât, avec ton air de pudeur. Et tu réussis parfaitement, car il t'attira sur son cœur, et, comme tu ne pensais pas à moi qui agonisais en assistant à cela, tu te laissas aller sur ses genoux...

— Assez! cria-t-elle.

Puis elle resta muette, à me regarder. Elle paraissait horriblement souffrir, mais elle ne pleurait pas. Ses prunelles se dilataient affreusement et ses lèvres sèches frémissaient. Je baissai

les yeux par pitié pour elle. J'ajoutai cependant :

— Sache que je suis resté là, moi qui t'adorais, et il paraît que la honte et la douleur ne tuent pas, car j'ai tout vu, et je ne suis pas mort.

Comme deux statues qui se font pendant aux deux bords des tombes, nous étions immobiles à nous regarder. Enfin elle dit :

— Je dois vous faire horreur?

— Oui.

Elle se tordit les mains. Elle se leva. Elle tendit les mains au ciel. Enfin elle se jeta sur moi, comme sur une proie, et, me serrant dans ses bras, à m'étouffer, affaissée sur mes genoux, contre ma poitrine, elle chercha mes lèvres et dit :

— Eh bien, je t'adore toujours !

Mais, en me relevant, je la rejetai à terre, et elle y resta. Abîmée sur mes pieds, les cheveux défaits, les bras noués autour de mes genoux, avec une abondance de larmes, elle criait :

— Grâce ! pardon ! Je n'avais pas la tête à moi ! J'étais folle ! mais je t'aime toujours ! Aie pitié de moi !

Et elle me promit de se soumettre à tout ce que j'exigerais. Elle-même, elle proposa de fuir.

— Tue-moi plutôt que de me repousser.

Écrase-moi sous tes pieds. J'ai eu tort, mais ne me chasse pas. Je t'aime. Tu me déchires le cœur.

Je la relevai et la fis asseoir. Elle avait honte maintenant et se cachait le visage, mais je me sentais sans pitié. Ma fureur s'était allumée au récit que j'avais fait de mon supplice. Je la laissai donc là, cette femme dont la superbe m'avait si longtemps imposé. Elle voulait cependant me violenter, et tendait les deux bras vers moi; mais, d'un geste, je les lui rejetais sur la face.

— Sache que je t'exècre et que je t'adore, lui disais-je. C'est là mon châtiment; car j'ai pris la femme d'un autre et je mérite d'être puni. Tu n'es plus rien pour moi qu'une souillure. Tu es une idole abattue dans la fange. Je t'ai vue, toi si pudique d'attitude, avec ton visage céleste et tes yeux d'enfant; je t'ai vue, grotesque et hideuse, te tordre et crier comme la louve sous les morsures du chien; tais-toi! tu as fait pis que les créatures auxquelles cet homme affreux te compare : elles ne mentent pas, celles-là!

— Mais il est mon mari! dit-elle.

— N'as-tu pas de conscience? Réponds avec franchise, s'il est vrai que tu sois un être intel-

ligent et qu'une pensée ait dirigé ton action funeste. Qui te forçait à l'aller trouver?

Elle fit un immense effort, et, d'une voix saccadée, répondit :

— Je voyais qu'il se détachait de moi. Je n'ai pas d'amour pour lui puisque je t'aime ; mais je tiens à lui. N'est-ce pas naturel? Partagée entre le désir de conserver son affection et la crainte d'être obligée de lui montrer une affection semblable, je veux le retenir lorsqu'il s'éloigne, et quand il se rapproche, j'essaye en vain de lui échapper. J'ai cédé au devoir. Je craignais qu'il ne me quittât. La pensée de mes enfants abandonnés avec moi m'a rendue folle Pardonne-moi. Cette femme qu'il a connue à Londres est la cause de tout. J'ai besoin de calme, ménage-moi. J'ai eu tort, car je t'aime, mais je ne suis qu'une femme. Et tu ne connais pas les femmes. Tu ne sais pas ce qu'il y a souvent d'honnêteté dans leurs trahisons.

— Et ton serment? m'écriai-je.

De nouveau elle se tordit les mains.

— Tu mens quand tu dis que tu as cédé à ton devoir. Tu n'as cédé qu'à l'orgueil. Cela te chagrinait de te voir quittée par cet homme que tu n'aimes pas, qui ne t'aime pas, qui t'opprime,

qui te méprise et t'insulte. N'as-tu pas cédé aussi à la soif d'un abominable plaisir? Je te dis que j'ai tout entendu.

En ce moment, nous nous regardâmes. Elle devint pourpre, voulut fuir, revint vers moi et retomba sur les genoux :

— Si tu savais combien je me déteste! Je voudrais arracher mon cœur de mon corps. Mon cœur est pur. Il m'eût toujours suffi de te voir, de t'écouter, de te sentir auprès de moi. C'est parce que je t'aime, que tu es le seul être qui ne soit pas un homme pour moi. Je n'aime, au monde, rien que toi. Tu es ma vie.

— Tu m'aimes! m'écriai-je avec rage. Mais comment m'aimes-tu? Au-dessus de moi, dans ton cœur si pur, il y a les vaines considérations du monde, des raisons de société, de plates habitudes; il y a ton mari. Ne parle pas de tes enfants! D'ailleurs, qu'est-ce qu'un amour qui ne connaît pas la vertu des sacrifices? qui recule devant quoi que ce soit? qui est limité? qui a des bornes? qui n'est pas un abandon absolu de la personne, de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de tous ses devoirs, de toutes ses vertus? Se perdre pour l'être qu'on aime, détruire l'honneur et la sécurité de son avenir, aller,

pour lui, jusqu'au crime, et se torturer l'esprit à chercher des preuves plus hautes encore, n'est-ce pas la plus radieuse attestation de la passion exclusive, intolérante et superbe? L'amour, tu ne t'en es jamais doutée, ne songe à rien et ne se réserve rien en dehors de lui-même. Renégat sublime, il marche sur les choses les plus saintes, puisant dans le bonheur qu'il invente et qu'il donne la justification de son impassibilité. Mais toi! femme des dévouements mesquins, des vertus étroites, des devoirs pâles, tu traites tout cela de folie. C'est trop haut pour toi; tu n'y peux rien voir. Ce que tu aimes au-dessus de tout, c'est ta maison, c'est ton bien-être, c'est le luxe qui t'environne; c'est la fausse estime du monde, qui ne se soucie pas plus de toi que de personne; ce sont les plus banales des relations : un tas de choses imbéciles! Tu m'aimes, dis-tu? Mais supporterais-tu l'abandon du monde? Je t'ai offert toute ma fortune; avec bonheur, de moi-même, je t'aurais tout donné; pour toi, j'aurais volé les pauvres. Eh bien, accepterais-tu la moindre gêne pour me rendre heureux? N'outrage donc plus l'amour, cette passion souveraine qui ne veut pas qu'une autre voix que la sienne mur-

mure autour de son trône. Parce que tu t'es donnée, tu crois aimer? Va, j'ai tout vu, te dis-je. Tu étais avec lui comme avec moi. Il ne t'a pas plus coûté de passer de mes bras dans les siens que d'une robe dans une autre.

Elle se leva enfin désespérée et voulut partir. Mais je la retins, la poussai au fond de la chambre, et m'adossant contre la porte, les bras croisés :

— Tu entendras tout! m'écriai-je.

Et alors je me mis à haleter; et, ne trouvant plus rien à lui dire, je la menaçai des poings, en trépignant et en criant; et elle me regardait de côté avec une indicible terreur. Enfin, les paroles, une fois de plus, jaillirent de ma bouche.

— Jamais je n'ai cru en toi. Je sentais si bien que tu me trompais, qu'à mon tour, — malheureux que je suis! — j'ai voulu souiller notre amour. Apprends-le donc si tu ne t'en es pas doutée; moi qui t'adorais, je t'ai trompée avec les plus viles des femmes.

Mais elle ne me crut pas, et, attribuant sans doute ce que je lui disais à l'impuissance de la fureur, elle fit un geste de dénégation superbe. Écrasé de douleur, malgré moi, ma voix se fit

alors douce et suppliante; toute ma colère tomba sous le poids de la pitié.

— Sache donc, murmurai-je en joignant les mains, que je t'aimais à la fois comme une mère, comme une femme et comme un enfant. Toute la piété, le respect, la tendresse, qui peuvent se résumer en amour dans un cœur; toutes ces choses délicieuses, trop touchantes pour n'être pas divines, je les éprouvais pour toi, depuis le premier jour où je te vis passer dans ta grâce, dans ton calme suave, dans ta beauté. Apprends que je t'adorais pieusement; que je ne songeais qu'à toi; que tu habitais en moi comme une seconde âme; que je souffrais plus de tes maux que des miens; que, pour t'ôter un doute de l'esprit, j'aurais en riant donné ma vie que je n'aimais que parce qu'elle te causait quelque plaisir Vois, je pleure. De toi j'aimais tout : tes enfants, ta mère, ta maison, tes gens; les écarts irritants de ton caractère, tes dentelles et tes robes. Je crois que je l'aimais aussi, *lui*, parce que son image, dans mon esprit, se mêlait sans cesse á la tienne. Jamais je n'aimai ma mère comme toi. Je l'aurais abandonnée pour toi, avec tout ce que je vénère. Tu étais mon espoir éternel, mon plus doux bien, la parfaite image des choses pures...

— Grâce ! fit-elle en retombant à genoux.

— Eh bien, Fanny, tu as pourtant marché sur le respect sur cet amour incomparable. Tu as marché sur mon cœur...

— Grâce ! fit-elle encore.

— Comme le bœuf impassible qui écrase sous son sabot les premières fleurs des champs, tu as écrasé mon être. Et maintenant, comme un malheureux qui ne peut plus aimer personne, comme un vieillard qui a vu mourir autour de soi tous les siens, je ne sens plus devant moi d'avenir. Tout est flétri, tout est pourri dans mon cœur. Je suis vieux ! j'ai cent ans ! je vais mourir ! je suis un sépulcre ! Tu sais bien cependant que je suis tout seul sur la terre...

— Grâce ! pitié ! criait-elle en se tordant sur les meubles et se frappant la tête au mur. Ne me dis pas que tu es malheureux !

— Oh ! malheureux ! Ce ne serait pas assez dire. La parole n'a pas de mot pour désigner ce que je suis. Ingrate ! Ce n'était pas assez de me prendre ma pensée, mon cœur, ma vie : il te fallait prendre aussi ce que j'aime le plus au monde : toi ! et plus que toi ! l'estime de ta personne.

— Pitié ! pitié ! criait-elle encore.

— Tu as assassiné ma jeunesse. Eh bien, puisses-tu ne jamais éprouver ce que j'éprouve : je t'adore et tu me fais horreur !

Disant cela, je voulus la frapper et l'embrasser en même temps ; mais je roulai à terre, et, la nuit venue, quand je rouvris les yeux et que je la cherchai à tâtons par la chambre silencieuse, je ne la trouvai plus.

LXXII

Le lendemain, je me sentis comme rassasié de vengeance. J'éprouvais cette espèce de sérénité cruelle qui suit les exécutions suprêmes. J'étais satisfait enfin comme le juge qui tient dans ses mains l'irrécusable preuve du crime qu'il a puni.

En portant ma pensée sur elle, je ne m'apitoyais pas. Je prévoyais, cependant, avec netteté, toutes les lassitudes pesantes de son existence.

— Elle souffrira longtemps, me disais-je, puis elle me haïra. Réenchaînée sous le joug, vainement elle essayera de le porter avec courage. Elle n'est pas faite pour la résignation. Un autre, quelque jour, viendra prendre ma place. S'il ne l'aime pas, elle le chassera avec mépris. S'il l'aime, recommenceront immédiatement, et en

passant par les mêmes phases, les mêmes luttes, les mêmes tromperies, les mêmes tortures. Tant qu'elle vivra, elle poursuivra fatalement sa chimère. L'idéal de l'amour qui l'entraîne ne s'effacera même pas dans les neiges de l'âge; et, quand les rides viendront lui prouver que rien ici-bas n'est immuable, elle continuera à évoquer le fantôme d'une passion qui a été et restera son supplice. Elle s'isolera du monde, comme ces soldats blasés au feu de vingt batailles. Comme eux, détachée de tout, rassasiée de tout, dans le poëme secret de ses souvenirs, elle puisera les émotions d'une vie nouvelle. Ses enfants, qu'elle adore, ne la consoleront pas. Peut-être la mépriseront-ils?... Condamnée à aimer pour elle-même, jamais elle ne pourra contenter elle-même ni personne. Impuissante pour le bien, la vaine recherche du bien sera son martyre éternel. Il lui manquera toujours un vice pour être heureuse; pour rendre heureux, il lui manquera toujours une vertu. Elle a trop de cœur et pas assez de courage.

Ainsi, je jugeais enfin à distance cette femme que je connaissais maintenant, aux dépens de mon bonheur. Je ne puis dire que je la plaignais. Quoique je me sentisse abîmé de fatigue, j'étais

sourdement trop irrité encore. Comme si des années et des années avaient interposé entre nous leurs épaisses barrières, je me sentais séparé d'elle; mais elle existait encore pour moi.

Son souvenir, comme un fer brûlant, m'avait marqué. Forçat de l'amour, je ne pouvais effacer l'empreinte de feu appliquée sur mon cœur.

LXXIII

Mais, si je ne m'apitoyais pas sur elle en la jugeant, il ne m'était pas possible de reporter ma pensée sur moi-même sans souffrir dans toutes les fibres de mon être. Tout ce qu'il y avait en moi d'amour, d'affection filiale, de pieuse tendresse, de respect, s'exhalait de moi comme des fumées et se dissolvait en larmes que je buvais, — âpre liqueur, — sur la croix où le sort impitoyable m'avait cloué. Cet amour se débattait comme un jeune enfant robuste qui a goûté la vie et ne veut pas mourir. Cette affection filiale que, naturellement, je lui avais donnée, à cause de la différence de nos âges; cette pieuse tendresse qu'elle m'inspirait comme une chose douce; ce respect enfin qui était pour elle comme un encens agréable; tout cela — ce qu'il y avait de meilleur en moi — se fon-

dait dans mon cœur et se dégageait lentement avec des caresses d'effluves et de parfums. Comme un voyageur surpris au réveil dans les steppes immenses de l'Asie, par un brouillard flottant au ras de terre, je me sentais vaciller dans mes résolutions, dans ma prudence, dans mon courage. Tout se mouvait autour de moi, en s'écartant avec des formes confuses; tout fuyait : souvenirs charmants, vœux superflus, tendres souhaits, regrets, désirs; tout s'enfonçait dans les lointains de mes rêves, en silence, et m'abandonnait, seul, au milieu d'un grand espace. Et, de ce tourbillon nuageux des sensations, des volontés, des habitudes; de ces oscillations insaisissables de peines, de plaisirs et d'espérances, prolongées à l'extrême limite où portait ma vue, s'échappait enfin un long fantôme qui montait, montait jusqu'au ciel, tristement enveloppé d'un linceul pâle. Ce fantôme, je le reconnus à la désolation empreinte sur sa face morne, à l'apathie de son attitude, à son mutisme, au sourire amer qui voltigeait sur ses lèvres décolorées. Hélas! une fois déjà je l'avais vu grandir devant moi, et je m'étais senti frissonner avec lui, dans les voiles de son suaire. J'avais vingt ans; je venais de

perdre ma mère, et, de sa tombe fraîchement remuée, s'exhalait et m'engouffrait dans ses bras la glaciale SOLITUDE....

Je pleurais. Autour de moi tout me parlait d'elle. J'oubliais tout le mal qu'elle m'avait fait. Elle avait laissé mille traces, elle était présente encore dans cette chambre que je disposais avec amour autrefois pour la recevoir. Sous ce plafond qui avait abrité sa tête ; sur ces tapis que si souvent elle avait foulés ; entre ces meubles qu'elle avait effleurés de sa robe, elle m'apparaissait encore, placide et consolante. Ici m'ouvrait ses bras de velours le fauteuil où si souvent elle s'était assise ; là, conservait la molle empreinte de sa chaussure élégante le coussin sur lequel elle posait ses pieds ; là, desséchées, dans leurs vases de Chine, s'effeuillaient tristement les fleurs qu'elle aimait ; là, se balançaient les rideaux que, du bout de son doigt craintif, tant de fois elle avait soulevés ; là, se mouvait encore le balancier de la pendule dont elle ne détachait pas les yeux ; là, son voile ; ici ses lettres, doux reflets d'elle-même ; là, son peigne embaumé du parfum de ses cheveux ; et là enfin, froid et fermé comme une tombe, se dressait le lit où si souvent nous avions pleuré. Tout,

maintenant, me revenait à flots dans la mémoire; tout ce que nous avions dit, tout ce que nous avions pensé, tout ce que nous avions espéré. Comme une musique lointaine qu'apporte la brise des mers, j'entendais dans mon oreille chanter ses paroles ; comme les émanations des fleurs que la rosée des nuits dégage, je sentais dans mes narines l'odeur de sa peau ambrée, comme le souffle du printemps, passaient sur mes lèvres les effluves de ses baisers. Ma main, qu'elle avait touchée, brûlait; mon front, qu'elle avait si souvent enfoui dans son sein, brûlait; mes yeux qu'elle avait adorés, ma bouche qu'elle avait pressée, ma poitrine qu'elle avait doublée de sa poitrine brûlaient. Oh! que je prenais de plaisir à toucher ses lettres, à sourire à son portrait! Il me semblait que je l'attendais encore; que tout cela n'était pas arrivé, et qu'elle allait me revenir, comme aux premiers jours, s'abattre sur mon épaule, peureuse comme une biche des bois, et m'embaumer la face de sa fraîcheur, ses deux bras liés à mon cou. Mais, en même temps, je sentais quelque chose de vague qui se détachait de moi avec des soupirs et des sanglots; un chagrin immense m'emplissait ; une lassitude sans nom paralysait toutes

mes pensées. Rêveur comme on l'est au lit des morts, je me disais: Tout est fini! et nous ne nous reverrons jamais, nous qui nous sommes aimés!...

LXXIV

J'étais tellement navré, que j'eus peur de faiblir. En ne songeant qu'à moi-même, son image me ressaisissait. Ne pouvant l'arracher de ma mémoire, je m'enfuis avec cette image, brusquement, sans regarder derrière moi, comme un incendiaire qui ne veut pas entendre les cris de malédiction jaillissant des flammes allumées par sa main cruelle. Je partis sans dire où j'allais, pour partir, pour m'éloigner. Je frissonnais de mon courage. Mais le Souvenir m'accompagnait, et souvent, le long de la route, le Souvenir et moi, nous pleurions ensemble.

Un jour, fatigué de la vue des hommes, je quittai les chemins battus et m'enfonçai, au nord, dans les sables qui bordent l'embouchure de la Loire. Pendant trente heures, je marchai,

sans m'arrêter. Enfin, vers le soir, je mis le pied dans un désert. Là, je résolus d'en finir.

Mais je ne voulus pas qu'il fût dit que je m'étais tué sans réflexion, comme un fou, ou comme un enfant que la lutte décourage. Je m'établis donc ici pour lutter contre moi-même, pour me désespérer moi-même, pour apprendre si la guérison peut m'être apportée par un hôte moins banal que la Mort. Je me suis donné un an pour vivre d'une vie différente, isolée, méditative, austère. Je ne suis résolu à rien, qu'à attendre jusqu'au bout. Parfois, en me détestant, j'espère encore. Je compte sur je ne sais quoi. J'aime, plus que jamais, cette femme dont l'amour m'a conduit ici. Je ne la méprise plus. Je l'absous. Je sens que j'eusse peut-être agi comme elle, si j'avais été à sa place, et j'affirme que celles qui eussent agi différemment valent moins qu'elle. Parfois aussi je l'exècre, et je m'en veux de ne l'avoir pas étouffée. Ainsi je vais incessamment d'un extrême d'amour et de pitié à un extrême de fureur et de haine. Oh ! quel supplice que d'aimer!

Mon âme, cependant, est à bout de forces. Mon cœur ne bat plus. Aujourd'hui surtout que je viens de retracer, pour moi-même, le drame de

ma vie, j'éprouve l'horrible tentation de le compléter par un sanglant épilogue.

Mais pourquoi plutôt ici que là-bas, auprès d'elle? Parce qu'il me reste encore la pudeur d'une jalousie farouche qui ne veut pas être pleurée. Comme la bête fauve qui, se sentant blessée à mort, cherche une caverne pour y exhaler en paix son dernier souffle et cacher ses os, si je dois mourir, je veux que ce soit dans un désert, loin de celle que j'ai trop aimée.

FIN

PQ 2244 F27F3 1881

Feydeau, Ernest Aimé
Fanny, étude Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY